

URMI

No 2

Les petites n'ont qu'un député de chaque ordre pour chaque province ; on les nomme *les assemblées des comptes*. Elles tiennent alternativement. Les grandes durent communément six mois , & les autres trois. Elles s'ouvrent ordinairement au mois de mai. C'est le gouvernement qui fixe le lieu où elles doivent se tenir , & pour l'ordinaire , c'est à Paris : Grands-Augustins. Le Roi écrit alors aux agents-généraux du clergé , une lettre , par laquelle il les charge d'avertir chaque archevêque de convoquer son assemblée provinciale pour le choix des députés. Ceux-ci doivent être dans les ordres & posséder un bénéfice dans la province qui les députent. Le rocher & le camail noir sont l'habit des députés du premier ordre. Ceux du second sont en habit long & en bonnet quadrangulaire. Ils sont réputés présents à leur bénéfice tout le temps de l'assemblée ; & , s'ils ont des procès , ils peuvent en suspendre les poursuites. Les présidents sont toujours choisis dans le premier ordre. Ils sont cardinaux , archevêques ou évêques indifféremment. L'assemblée se partage en différents bureaux pour le détail des différentes affaires qu'elle a à examiner.

DÉPUTÉS DE L'ASSEMBLÉE DE 1785. *Messieurs.*

Province de Narbonne.	{	L'archevêque de Narbonne.
		L'évêque de Montpellier.
		L'abbé de Dillon.
		L'abbé de Grainville.
Province de Toulouse.	{	L'archevêque de Toulouse.
		L'évêque de Lavaur.
		L'abbé de Saint-Farre.
		L'abbé de Loménie.
Province de Reims.	{	L'archevêque de Reims.
		L'évêque de Noyon.
		L'abbé Bourlier.
		L'abbé Desponchées.
Province d'Aix.	{	L'archevêque d'Aix.
		L'évêque de Fréjus.
		L'abbé de Clugny de Thénissey.
		L'abbé de Messy.
Province de Vienne.	{	L'archevêque de Vienne.
		L'évêque de Grenoble.
		L'abbé de Sieges.
		L'abbé de Castellans.

RECHERCHES

S U R

LES MOYENS

DE PRÉVENIR LA PETITE-VÉROLE NATURELLE,

E T

PROCÉDÉS

*D'une Société établie à Chester pour cet objet ;
& pour rendre l'Inoculation générale.*

Traduits de l'Anglois de M. HAYGARTH, D. M.

PAR M. DE LA ROCHE, Médecin de Monseigneur le
Duc d'Orléans & du Régiment des Gardes - Suisses ;
Membre du College des Médecins de Geneve , & de
la Société Royale de Médecine d'Edimbourg.



A P A R I S ,

Chez B U I S S O N , Libraire , rue des Poitevins ;
Hôtel de Megrigny.



1 7 8 6,

Handwritten signature or stamp

55350

RECHERCHES

208

LES MOYENS

DE LA VENTE EN GROSSE

ET

PROCES

DE LA VENTE EN GROSSE
DE LA VENTE EN GROSSE

DE LA VENTE EN GROSSE

DE LA VENTE EN GROSSE
DE LA VENTE EN GROSSE
DE LA VENTE EN GROSSE



A 53512

DE LA VENTE EN GROSSE
DE LA VENTE EN GROSSE

1786

Registre de la Société pour la Petite-Vérole à Chester, 1778.

I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII.	IX.	X.	XI.
M A L A D E S. Ordre. Nom des Parens. Nombre.	Rue	Occupation.	Époque de la fièvre éruptive.	Epoque de l'in- formation.	Réglemens donnés gratis ou avec un billet de promesse.	Origine de l'in- fection.	Epoque de la mort ou de la chute des dernieres croutes.	Bain, & per- mission de fortir.	Infection communi- quée à	Réglemens observés ou violés.
1. E. Bryly 2	Sty-lane.	Pêcheur.	Janvier	30 Janvier	B. de P. 30 Janv.	_____	_____	_____	Personne	Observés
2. M. Moris 1	Bride-ſtr.	Marchand de farine.	24 Mars	3 Avril	B. de P. 3 Avril	_____	25 Avril	26 Avril	4 ^e famille	Violés
3. A. Collier 1	Nort-ft.	Maçon.	7 Avril	14 Avril	B. de P. 14 Avril	_____	29 Avril	30 Avril	Personne	Observés
4. H. Coleclough 2	Bridge-ſtr.	Manœuvre.	1 23 Avril 2 3 Mai	26 Avril	B. de P. 26 Avril	2 ^e famille.	_____	_____	Personne	Observés
5. M ^r . Smith 1	Bridge ft.	Horloger.	22 Avril	24 Avril	R. d. gr. 24 Avril	_____	4 Mai	5 Mai	Personne	Observés
6. A. Singleton 1	Northg S.	Manœuvre.	6 Mai	10 Mai	B. de P. 10 Mai	Liverpool	_____	_____	7 ^e famille	Violés
7 E. Ashton 2	Northg S.	Manœuvre.	1 30 Mai 2 14 Juin	4 Juin	P. de P. 4 Juin	6 ^e famille	23 Juin	24 Juin	Personne	Observés
8. H. Price 1	Gorſe ft.	Cordonnier.	29 Mai	8 Juin	B. de P. 8 Juin	_____	6 Juillet	8 Juillet	Personne	Observés
9 E. Evans 1	Bars.	Savetier.	30 Mai	13 Juin	B. de P. 13 Juin	Croughton	27 Juin	27 Juin	10 ^e , 11, 12 ^e & 13 ^e famill.	Violés
10 A. Conolly 1	Bars.	Boulangier.	18 Juin	23 Juin	B. de P. 23 Juin	9 ^e famille	10 Juillet	10 Juillet	Personne	Observés
11 C. Jones 1	Bars.	Tifferand.	22 Juin	25 Juin	B. de P. 25 Juin	9 ^e famille	14 Juillet	15 Juillet	Personne	Observés
12 H. Huxley 1	Bars.	Gazetier.	20 Juin	25 Juin	B. de P. 25 Juin	9 ^e famille	14 Juillet	15 Juillet	17 ^e famille	Violés
13 M. Jenkins 1	Bars.	Tanneur.	16 Juin	26 Juin	B. de P. 26 Juin	9 ^e famille	14 Juillet	15 Juillet	15 ^e famille	Violés
14 E. Alfop 1	Bars.	Soldat.	9 Juillet	11 Juillet	B. de P. 12 Juillet	12 ^e ou 13 ^e famil	29 Juillet	29 Juillet	16 ^e famille	Violés
15 M. Morris 1	Foreſt ft.	Cordonnier.	20 Juillet	23 Juillet	B. de P. 23 Juillet	13 ^e famille	3 Août	4 Août	Personne	Observés
16 A. Downing 1	Bars.	Matelot.	23 Juillet	27 Juillet	B. de P. 28 Juillet	14 ^e famille	2 Août	4 Août	Personne	Observés
17 A. Smith's 2	Bunce ft.	Vitrier.	22 Juillet	6 Août	B. de P. 6 Août	12 ^e famille	21 Août	21 Août	Personne	Observés
18 E. Tilſton 1	Foreſt ft.	Cordonnier.	10 Septemb.	26 Septemb.	B. de P. 26 Sept.	_____	7 Octobre	8 Octobre	Personne	Observés
19 E. Johnson 1	Gorſe ft.	Maœuvre.	4 Octobre	5 Octobre	B. de P. 5 Octob.	_____	14 Octobre	15 Octobre	Personne	Observés
20 L. Bellis 3	Crooks la.	Cocher.	1 21 Octobre 2 2 Novemb. 3 3 Novemb.	29 Octobre	B. de P. 30 Oct.	_____	27 Novembre	28 Novem.	Personne	Observés



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

LES amis de l'humanité ont souvent déploré, & auront souvent occasion de déplorer encore l'extrême difficulté avec laquelle s'établissent & se répandent les vérités & les découvertes les plus utiles. Telle est la constitution de notre foible nature que l'empire physique & moral de l'habitude, si nécessaire à la conservation & au bonheur des hommes, devient, dans une multitude d'occasions, leur plus grand ennemi. Dans tous les siècles, on les a vus répugner à recevoir des usages nouveaux & différens des leurs, quoiqu'à tous égards préférables; & dans le nôtre où les lumières & l'esprit philosophique ont fait tant de progrès; chez cette nation qui, à tant d'égards, peut se vanter d'avoir reculé les bornes des connoissances, on a lieu de douter encore si les influences pernicieuses de l'ha-

bitude & du préjugé ont en aucune façon perdu de leur force.

Le sort qu'a éprouvé, particulièrement en France, l'inoculation de la Petite-Vérole, est une grande preuve de ce que j'avance. Cette maladie ravage depuis plusieurs siècles l'Europe & tous les pays avec lesquels les Européens ont des communications. Telle est son universalité, qu'à peine voit-on une personne adulte sur vingt, qui soit parvenue à cette époque de la vie sans l'avoir éprouvée ; & telle est sa malignité, qu'en tems ordinaire elle tue au moins une personne sur dix de ceux qu'elle attaque ; que, dans certaines circonstances propres à augmenter son activité, elle occasionne une mortalité incomparablement plus grande, & qu'elle traîne souvent à sa suite chez ceux à qui elle n'ôte pas la vie, des maux presque aussi cruels que la mort. Cependant on a trouvé un moyen, si ce n'est de se soustraire entièrement à sa contagion, d'en diminuer du moins le danger au point de le rendre à-peu-près nul ; il consiste particulièrement à changer les voies par lesquelles le virus contagieux

a coutume de se communiquer , en l'insérant par une petite plaie faite en quelque partie de la surface du corps. Des Philosophes , des Médecins du premier rang ont accueilli avec empressement ce singulier préservatif , & ont cherché à en apprécier les avantages. Des expériences sans nombre en ont constaté le succès de la manière la plus évidente. Des nations voisines de la nôtre l'ont adopté , & son usage est devenu chez elles tous les jours plus général. Des têtes couronnées l'ont employé pour elles & pour leurs familles. Et , malgré tant de témoignages en sa faveur , l'inoculation languit encore parmi nous ; ou plutôt , si l'on excepte une petite partie de la Nation distinguée par son rang & par ses lumières , elle demeure inconnue ou opprimée sous le joug de l'erreur. En vain des hommes célèbres ont-ils consacré leur tems & leur plume à en faire voir l'utilité , & à détruire les sophismes qui s'opposoient à son établissement : à peine leurs écrits ont-ils laissé quelques traces ; & , à n'en juger que par ses progrès actuels , on n'oseroit pas se

flatter que jamais elle pût être généralement adoptée.

Ce peu de succès ne doit cependant pas décourager ; il doit plutôt animer l'activité de ceux qui sont convaincus des avantages de cette pratique. On a dit à-peu-près tout ce qu'on pouvoit dire en sa faveur , mais on peut le redire encore ; & , quand il s'agit d'un sujet aussi important , il ne faut pas se lasser de répéter des argumens , qui tôt ou tard doivent entraîner ceux qui n'auront d'autres armes que celles de la raison pour les combattre. On peut donner à des raisonnemens souvent rebattus une forme différente : on peut les appuyer sur de nouveaux faits : on peut tous les jours multiplier ce genre de preuves , qui est le plus à la portée de tout le monde , & l'amener enfin à un point d'évidence , qui deviendra irrésistible.

Je ne saurois me flatter que le livre dont je publie aujourd'hui la traduction , atteigne ce but si ardemment désiré par tout Médecin , ami de l'humanité. Mais , si je ne me trompe , il doit faire quelque impression , soit par la solidité de raisonnement avec laquelle l'Au-

teur discute tout ce qui concerne les différentes manières dont la Petite-Vérole se propage & les véritables moyens de s'en préserver , soit par l'authenticité des faits qu'il rapporte, soit enfin par la candeur & la philanthropie qui regnent par-tout dans son Ouvrage. Le succès qu'il a eu en Angleterre , devoit être garant de celui qu'il aura en France ; mais la manière de voir des deux Nations sur l'objet qu'il traite est si différente, qu'il ne faudra pas même être surpris s'il ne réussit pas comme on auroit lieu de s'y attendre.

La répugnance à recevoir des usages nouveaux , l'insouciance , les préjugés même , quelques obstacles qu'ils opposent aux progrès de l'inoculation , ne suffisent pourtant pas à expliquer pourquoi notre Nation n'a pas marché , au moins d'un pas égal avec celles qui l'environnent , dans la pratique de cette opération salutaire. Il existe d'autres causes de ce retardement ; il en est une entr'autres qui , tant qu'elle subsistera , doit mettre un obstacle insurmontable à ses progrès. Je veux parler de la défense d'inoculer

dans les villes , & particulièrement dans la Capitale ; défense dont le but , bien conforme aux vues paternelles du Gouvernement , étoit d'empêcher que cette méthode utile à quelques particuliers , ne devînt funeste au grand nombre , en répandant la contagion dont elle multiplioit les foyers. Mais, quelque spécieux que fût ce motif , on comprendra sans peine qu'en ne laissant la liberté de jouir des avantages de l'inoculation qu'à un petit nombre de citoyens aisés , ou aux gens de la campagne , qui sont toujours les derniers à renoncer à leurs anciennes coutumes , on empêche nécessairement que son usage ne s'étende. Cette prohibition d'ailleurs est fondée sur un raisonnement qui a pu séduire , il est vrai , & qui séduit encore la plupart de ceux qui s'occupent de cet objet , mais que les faits n'ont point justifié. M. Haygarth lui-même qui paroît y donner son assentiment , le réfute en plusieurs endroits de son Ouvrage de la manière la plus victorieuse. Je n'en veux pour preuve que la démonstration qu'il donne au n°. 3 des *Procédés de la Société établie à Chester* , que si

dans cette ville où la Petite - Vérole tue , année commune , plus de soixante personnes , on en inoculoit seulement neuf par an , tout le mal qui pourroit en résulter en répandant la contagion , seroit plus que balancé par le bien que feroit cette opération , en diminuant la mortalité générale..... Qu'on me permette ici quelques réflexions propres à éclaircir ce sujet , dont je crois qu'on n'a pas assez considéré l'importance.

Les deux tiers des enfans qui naissent dans les villes , ont la Petite-Vérole dans les premières années de leur vie. Le plus grand nombre de ceux qui composent l'autre tiers , victimes pour la plupart des maladies nombreuses qui affligent l'enfance , périssent avant que d'avoir été exposés à la contagion de celle-ci ; un petit nombre plus heureux avancent en âge sans en être atteints. D'après les calculs ordinaires , sur cent personnes parvenues à l'âge de trente ans , il y en a quatre ou cinq tout au plus qui n'ont pas eu la Petite-Vérole. On voit quelques-unes de celles-ci avoir cette maladie dans un âge plus avancé ; mais ces exemples ne sont pas

fréquens : la plupart lui échappent pour toujours , soit qu'elles prennent des précautions plus efficaces pour s'en garantir , soit que leur constitution naturelle les dispose à résister aux impressions du virus variolique ; soit qu'enfin le corps s'accoutume peu-à-peu à l'action des miasmes contagieux , ainsi que beaucoup de faits le rendent vraisemblable.

Mais ces calculs donnent encore beaucoup trop de latitude à la période de la vie sur laquelle la Petite-Vérole étend ses principaux ravages. Il paroît difficile d'apprécier la proportion de ses victimes à chaque âge ; les registres mortuaires des grandes villes ne donnent aucunes lumières sur cet objet. Ceux de Geneve qui sont tenus depuis long-tems avec beaucoup de soin , & dont le Rédacteur est chargé de noter exactement l'âge de chaque individu ; & la maladie dont il est mort , resserrent considérablement les limites de cette époque. Voici les résultats que m'a fourni un dépouillement très-exact de ces registres.

Depuis l'année 1581 jusqu'en 1760 , c'est-à-dire , pendant un espace de cent quatre-vingt

DU TRADUCTEUR. xj

ans, il est mort à Geneve 6,794 personnes de la Petite - Vérole naturelle, desquelles 1366, ou plus que la cinquieme de la totalité, ont péri avant l'âge d'un an; 5466, ou plus des quatre cinquiemes, sont morts avant l'âge de cinq ans, & 6,526 avant l'âge de dix ans. Tous les morts après cet âge ne montent qu'à 268, ce qui ne fait pas la vingt-quatrieme partie du total.

On ne peut pas démontrer que cette marche soit précisément la même ailleurs qu'à Geneve, cependant il y a lieu de présumer qu'elle ne differe pas beaucoup d'un pays à l'autre, & que par-tout où l'on a vu plus d'une épidémie de Petite-Vérole, particulièrement dans les villes, c'est parmi les enfans qu'elle exerce le plus de ravages, la plupart des adultes en étant à l'abri pour l'avoir éprouvée précédemment. M. Haygarth nous apprend que, d'après des observations faites à Chester pendant six ans, le tiers des morts au-dessous de dix ans étoit causé par la Petite - Vérole; que sur 378 individus moissonnés par cette maladie dans cet intervalle, quatre seulement avoient atteint l'âge

de dix ans , & que , dans une épidémie qui coûta la vie à 136 personnes , on n'en compta que sept qui fussent parvenues à celui de sept ans. Ainsi donc , à supposer qu'un inoculé communiquât la contagion de la Petite-Vérole autant que celui qui l'auroit prise naturellement , il y a une probabilité à-peu-près équivalente à une certitude morale , que ceux auxquels il la communiqueroit , l'auroient prise également un peu plus tard ; en sorte que si l'inoculation augmente la mortalité de la Petite-Vérole dans les villes , ce ne peut être qu'en exposant davantage à ses miasmes ceux qui , sans cette nouvelle cause de contagion , ne l'auroient jamais prise , ou qui ne l'auroient eue que dans un âge assez avancé. Mais outre que l'augmentation de mortalité qui pourroit en résulter , seroit si petite qu'elle ne causeroit pas une différence sensible sur le total , qui ne voit que chacun ayant la liberté de se servir du préservatif , pour peu que son usage s'étendît , le nombre des vies qu'il sauveroit , surpasseroit bientôt celui des morts qu'on pourroit légitimement attribuer à cette cause ? Ainsi donc , à ne con-

fidérer la question que sous ce point de vue, les dangers qui résultoient de la pratique de l'inoculation dans les villes, n'étoient que de peu de conséquence ; & se trouvant beaucoup plus que compensés par ses avantages, ils n'auroient pas dû en occasionner l'interdiction.

Tel seroit l'état des choses, dans la supposition que la Petite-Vérole inoculée répand aussi fortement la contagion que la Petite-Vérole naturelle. Voyons à présent si cette supposition est bien fondée.

Il est bien reconnu que la Petite-Vérole est sur-tout contagieuse lorsque les boutons sont parvenus à leur maturité, ou plutôt lorsqu'ils commencent à sécher : c'est un fait dont chacun peut aisément s'assurer. Car s'il y a plusieurs enfans dans une famille, qui n'aient pas eu cette maladie, & que l'un d'eux vienne à la prendre & à la communiquer aux autres, ceux-ci pour l'ordinaire ne prennent de la fièvre que huit ou dix jours après que les boutons du premier ont commencé à sécher ; ou bien ils échappent à la contagion, si l'on a soin de les écarter

avant cette époque , quoique pendant les premiers jours de l'éruption ils n'aient pas été séparés de lui. Si donc ce sont les boutons dans leur état de maturité , ou plutôt de dessiccation , qui exhalent des miasmes dangereux , moins une Petite-Vérole sera abondante , & moins elle répandra la contagion ; plus au contraire l'éruption sera considérable , & plus on aura lieu de craindre que ses exhalaisons s'étendant au loin , n'infectent un plus grand nombre de sujets. Or il n'y a aucune comparaison à faire entre le nombre de boutons qui accompagnent la Petite-Vérole inoculée , & ceux de la Petite-Vérole naturelle. Dans la première , communément on en voit fort peu , souvent point du tout ; il est fort rare qu'ils soient de l'espèce confluyente. Dans la dernière , au contraire , il est tout aussi rare de ne voir qu'un petit nombre de boutons ; & quelque bénigne qu'elle soit , à un petit nombre d'exceptions près , il y en a plus que chez la plupart des inoculés. De plus , chez ces derniers , les boutons , lors même qu'ils sont abondans , ne grossissent jamais comme chez

les autres , & la dessiccation en est beaucoup plus rapide. J'ai eu occasion d'observer deux ou trois Petites-Véroles inoculées confluentes , où les malades coururent quelque danger dans le tems de l'éruption , & où cependant la suppuration ne fut point accompagnée des symptômes redoutables de cette époque ; la fièvre fécondaire fut très - peu marquée , & la dessiccation fut plutôt terminée qu'elle n'a coutume de l'être dans la plupart des Petites-Véroles naturelles , discrètes & bénignes. Que conclure de là , si ce n'est que la Petite - Vérole inoculée doit être moins contagieuse que la naturelle , & qu'inoculer dans les villes , c'est diminuer les sources de la contagion , plutôt que de les augmenter. Voici une preuve de fait en confirmation de ce raisonnement.

La Petite - Vérole marche ordinairement par épidémies , c'est-à-dire , qu'après avoir attaqué dans un lieu quelconque la plupart de ceux qui n'en avoient pas encore été atteints , elle paroît s'éteindre presque entièrement , au bout de quelques mois , pour reparoître après un certain période. Cette mar-

che , moins évidente dans les grandes villes , est très-manifeste dans les petites. On la suit aisément à Geneve , au moyen des registres mortuaires qui montrent que depuis deux siècles elle a causé , tous les quatre ou cinq ans , une mortalité plus ou moins grande , tandis que dans les années intermédiaires , il arrivoit souvent qu'elle n'ôtoit la vie à personne. On a beaucoup inoculé dans Geneve depuis trente-cinq ans ; les inoculés ont été exposés à l'air dans les rues , dans les promenades publiques ; la marche de la Petite-Vérole naturelle n'en a pourtant pas été dérangée ; les épidémies ont eu leur cours & leurs intervalles ordinaires (1). On a vu

(1) Depuis douze ou quinze ans sur-tout , l'inoculation a fait à Geneve beaucoup de progrès , & l'on ne peut pas dire qu'il en soit résulté aucun dérangement marqué dans la marche des épidémies , si ce n'est qu'elles ont été moins meurtrières. Il y en eut une très-forte en 1776 , qui se prolongea jusqu'au printems de 1777 ; une autre en 1780 beaucoup moins considérable , mais très-marquée cependant , & qui tua 84 personnes ; & une troisième en 1784 qui fut très-foible , n'ayant été funeste qu'à vingt-sept de ceux qui avoient pris la Petite-Vérole dans la ville. Il y a eu quelques morts dans les années intermédiaires ;
plus

DU TRADUCTEUR. xvij

plus d'une fois, pendant l'espace d'une saison, soixante à quatre-vingt inoculés dans l'enceinte de la ville, sans qu'il se manifestât une seule Petite-Vérole naturelle. Pendant plus de dix ans que j'ai été à portée d'y faire des observations à ce sujet, il n'est venu à ma connoissance que deux exemples bien constatés de Petite-Vérole prise naturellement par la contagion de l'inoculée. Dans l'un & l'autre cas, il y avoit eu une communication très-immédiate avec les inoculés : ces deux personnes n'en redoutant point le danger, dans la fausse persuasion où elles étoient d'avoir eu la Petite-Vérole dans leur enfance. On verra, dans l'ouvrage de M. Haygarth, qu'après une nombreuse inoculation dans la ville de Chester, la Petite-Vérole naturelle devint beaucoup plus générale dans

mais en petite quantité, & dont on a d'autant moins de raison d'attribuer la maladie à la contagion répandue par les inoculés, qu'il y en a toujours un certain nombre qui ont été rapportés malades de la campagne; & même les enfans de la ville qui meurent en nourrice, y sont rapportés & notés sur le registre mortuaire, comme s'ils étoient morts chez leurs parens.

xviii P R É F A C E

les quartiers où il y avoit eu le moins d'inoculés , & que ceux-ci ne donnerent évidemment la Petite-Vérole qu'à deux enfans qui avoient eu toute liberté de communiquer avec eux.

D'après ces faits & d'autres semblables que fourniroient la plupart des villes où l'on a fait des inoculations , il est évident que l'on a porté trop loin la crainte d'inoculer dans les grandes villes , & que , dans le but de diminuer les foyers de contagion , il falloit l'encourager plutôt que de la défendre , d'autant que rien n'est plus facile que d'empêcher toute communication entre des enfans inoculés , & ceux qui ne le sont pas. Cette défense paroît être un des plus grands obstacles au bienfait & aux progrès de l'inoculation. Elle ôte à tout un peuple la possibilité de recourir à cette pratique bienfaisante , pour éviter un mal dont un très-petit nombre tout au plus de particuliers seroient menacés , & dont le danger diminueroit toujours à proportion de ce qu'elle s'étendrait davantage. Elle nuit à ses progrès , parce que , comme je l'ai déjà dit , ce n'est pas dans les cam-

pagnes qu'on donnera l'exemple de l'inoculation , de maniere à en propager efficacement la pratique. C'est des villes qu'elle doit venir ; c'est de là qu'un petit nombre de gens sages & capables de s'affranchir des préjugés éclaireroient la multitude ; dès qu'ils auroient pleine liberté de le faire , ils inoculeroient leurs enfans ; leurs amis & leurs connoissances , témoins de leurs succès , se laisseroient bientôt entraîner à inoculer les leurs ; les exemples se multiplieroient , & l'imitation feroit , dans peu d'années , plus de prosélytes à cette méthode , que les raisonnemens les plus clairs & les plus palpables n'en feroient dans un siecle. L'inoculation , admise une fois dans la Capitale , ne tarderoit pas à s'étendre dans les Provinces , dont la plupart la connoissent à peine ; & ses progrès allant toujours en croissant , on pourroit espérer enfin d'anéantir pour jamais un des plus redoutables fléaux qui aient affligé l'humanité.

Ce qu'on vient de lire , formoit à peu-près la substance d'un Mémoire que je soumis l'année derniere au jugement d'une Compa-

gnie savante , de la sanction de laquelle je desirois m'appuyer , afin de le présenter au Public sous les auspices les plus favorables. Je ne fus pas assez heureux pour obtenir son approbation ; mais je n'ai point été convaincu par les raisons qu'elle donna , dans le rapport qui en fut fait , pour motiver le refus de son suffrage. Je n'en suis pas demeuré moins persuadé de l'immense avantage qu'il y auroit à délivrer l'inoculation des obstacles qui s'opposent à ses progrès , & qui empêchent la plus grande partie de la nation d'en jouir. Soutenu dans mon opinion par l'ouvrage de M. Haygarth , dont les idées s'accordent parfaitement avec les miennes , j'ai cru pouvoir profiter de cette occasion pour la présenter au Public avec l'exposé des faits sur lesquels je la fonde. Mais je ne puis me dispenser en même-tems , de mettre sous ses yeux les argumens dont se sont servi les Commissaires de l'illustre Corps , en présence duquel j'avois lu mon Mémoire , pour refuser d'adhérer à mes conclusions. Je ne saurois avoir , dans cette discussion , d'autre intérêt que celui de la vérité , & il ne m'est

pas permis de rien déguiser de ce qui peut servir à la faire connoître.

« Si cet objet étoit un pur objet de spéculation académique , est-il dit dans le rapport qu'on m'a fait l'honneur de me communiquer , nous applaudirions aux travaux de M. de la Roche , & nous pourrions même regarder ses preuves comme décisives , à moins qu'une expérience claire ne vînt contrebalancer ses observations.

« Mais un objet de salubrité publique ne peut pas être traité si légèrement. L'opinion générale , le cri même du préjugé doivent ici être pesés avec la plus scrupuleuse exactitude , & l'on doit examiner avec attention si rien n'appuie & n'autorise les réclamations en apparence les moins solides , parce qu'il s'agit de l'intérêt & de la santé de chaque citoyen.

« Que fera-ce si les raisons qu'on allègue ont d'ailleurs quelque chose de spécieux ? Car enfin le citoyen qui ne calcule que le moment actuel , & qui ne se laisse pas aisément engager à acheter un avantage futur par un danger présent , dira : la somme

» des Petites-Véroles naturelles étant suppo-
» sée monter , année commune , à un nom-
» bre déterminé , voilà une masse de conta-
» gion certaine à laquelle je ne puis me souf-
» traire : j'en cours les risques , puisque le
» sort le veut ; mais vous inoculez , & le
» nombre de vos inoculations devient évi-
» demment une somme de contagion ajoutée
» à la première ; de quel droit augmentez-
» vous mes risques ? Sans doute , la réclama-
» tion d'un particulier ne doit pas étouffer
» la voix publique ; mais quand un très-grand
» nombre de particuliers répéteront la même
» réclamation , qui pourra distinguer la voix
» publique du cri formé par l'intérêt parti-
» culier ? Sans doute , le grand nombre de
» gens sensés rend à cette heure justice aux
» avantages de l'inoculation ; mais ils ne sont
» pas familiarisés à l'avoir au milieu d'eux ,
» au sein de la société ; & celui qui approuve
» ceux qui cherchent à préserver leurs en-
» fans par la pratique de l'inoculation , les
» blâmera , leur fera d'amers reproches , si
» au lieu de les avoir éloignés du commerce
» des villes , il voit à côté de lui la source

» d'une contagion , à laquelle les circonstan-
 » ces ne lui ont pas encore permis de se pré-
 » parer , ou lui-même , ou les siens.

» Que fera-ce si des Médecins , si des Corps
 » respectables chargés de veiller à l'intérêt
 » public , ont autorisé ces idées , les ont ac-
 » créditées , leur ont donné du poids & de
 » la probabilité ? si l'exemple d'autres nations
 » qui de même ont séquestré les inoculés en
 » leur destinant des hospices , semble revêtir
 » ces opinions du sceau de l'expérience ? Sol-
 » licitez , dira-t-on , des hospices ; sollicitez
 » des institutions publiques qui autorisent ,
 » facilitent & multiplient la pratique de l'i-
 » noculation , nous approuverons vos de-
 » mandes ; mais au lieu de cela , vous venez
 » apporter au milieu de nous un levain que
 » nous ne vous avons pas demandé , en nous
 » disant que tôt ou tard nous éprouverons
 » la maladie que nous tâchons d'éloigner de
 » nous , & qu'ainsi la somme totale de la
 » mortalité ne peut être sensiblement aug-
 » mentée. Mais qui vous a permis de hâter
 » notre heure ?

» Que fera-ce encore si des expériences

» & des observations peut-être illusoires ;
» mais enfin effrayantes, viennent ajouter une
» nouvelle force à ces craintes ; si l'on dit (&
» on le dira) que , malgré la précaution d'é-
» tablir des maisons d'inoculation , leur voi-
» sinage a déjà été funeste. Les habitans de
» Passy les ont éloignées du milieu d'eux ;
» elles ont été transportées au Gros-Caillou ;
» & les habitans de ce quartier , ainsi que
» les Médecins qui ont été dans le cas d'en
» soigner les pauvres , prétendent avoir ob-
» servé que du moment de cet établissement,
» quelque'avantageux qu'il ait été pour ceux
» qui y ont été inoculés, les Petites-Véroles
» du voisinage ont été constamment au prin-
» tems & en automne sur-tout , du plus mau-
» vais caractère , & il y a deux ans qu'il y
» eut une mortalité affreuse parmi les enfans
» attaqués de la Petite-Vérole dans ces en-
» viron.

» Que dira-t-on si l'on offre jusqu'à des registres
» mortuaires relevés avec soin , même par des
» Médecins Anglois , & démontrant une aug-
» mentation de mortalité dans le voisinage
» des maisons d'inoculation ? M. Pringle le

» fait , & M. Pringle avoit d'abord été d'un
» avis contraire. N'est-il pas raisonnable de
» croire que c'est la force de la vérité & de
» l'expérience , qui l'a contraint à changer
» d'avis ?

» Beaucoup de gens ne concluront-ils pas
» de là que , bien-loin de vouloir confondre
» les inoculés avec les autres citoyens , il
» faudroit séquestrer , encore plus qu'on ne l'a
» fait , les maisons destinées à l'inoculation ,
» & que , jusqu'à cette heure , elles ne l'ont
» pas été suffisamment pour la santé & la
» tranquillité des citoyens.

» Peut-être ces raisons s'évanouiront-elles
» après des recherches plus exactes sur les
» causes qui ont déterminé ces mortalités aux
» environs des maisons d'inoculation ; mais
» enfin ces recherches ne sont pas faites , &
» il seroit possible que la situation , l'air , &
» tant de choses qui influent sur la santé des
» hommes & sur le développement de leurs
» maladies , permît à Geneve , sans inconvé-
» nient , ce qui ne peut être pratiqué sans
» danger à Paris & à Londres ; & si des mai-
» sons d'inoculation y ont eu des inconvé-

» niens ; que ne craindra-t-on pas de l'inoculation pratiquée sans réserve , au milieu d'une ville comme Paris ? »

Telles sont les raisons qui ont empêché la SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE de donner son assentiment à des vues qu'elle paroît cependant éloignée de réjeter absolument , à n'en juger que par la manière dont elle introduit & propose ses objections. Dans un sujet aussi important que celui que je traite , aucune objection ne doit être négligée , de quelque part qu'elle vienne ; à plus forte raison celles qui sortent d'une pareille source , méritent-elles d'être mûrement pesées. Plein de déférence pour ce Corps respectable qui réunit tant de lumières & de talens distingués , je me crois d'autant plus obligé de combattre ses argumens , que son autorité & la juste considération dont il jouit , leur donnent plus de poids. J'aurois pu les regarder comme suffisamment réfutés par l'ouvrage de M. Haygarth ; mais je ne veux rien omettre de ce qui peut convaincre , ayant ardemment à cœur d'y réussir.

Je m'attacherai d'abord à un raisonnement

qui , au premier coup d'œil , paroît irrésistible , & qui renferme sans doute l'objection la plus forte qu'on ait jamais faite à l'inoculation ; objection à laquelle le Chevalier Pringle lui-même , comme le remarque la Société Royale , n'a pu refuser son assentiment , & qui a même entraîné le plus zélé , le plus savant , le plus heureux des Inoculateurs , le célèbre Baron Dimsdale. La mortalité , dit-on , de la Petite-Vérole a beaucoup augmenté à Londres depuis qu'on inocule , c'est un fait prouvé de la manière la plus authentique , par les registres mortuaires de cette ville. L'on a remarqué , dans des villages aux environs de Paris , que la Petite-Vérole avoit fait beaucoup plus de ravages depuis qu'on y avoit établi des maisons d'inoculation. Il est donc manifeste qu'on a fait , en inoculant , plus de mal que de bien , & qu'à ne considérer la chose que relativement à l'intérêt général , il falloit proscrire cette pratique , ou tout au moins l'écarter soigneusement des lieux très-habités.

Cette objection n'est pas nouvelle , & ; quelque spécieuse qu'elle soit , elle n'est pas

demeurée sans réponse. Elle a été combattue par plusieurs personnes , & particulièrement par M. Odier , Médecin de Geneve (1). Je dois avouer que les raisons dont il s'est servi pour la réfuter , m'ont toujours paru si solides , que je ne croyois pas que l'on pût encore donner quelque crédit à l'opinion contraire. Mais , comme il paroît qu'elles sont très-peu connues , je vais les résumer le plus brièvement qu'il me sera possible , en y joignant quelques nouvelles considérations , & sans m'engager à suivre l'Auteur dans tous les détails que l'on fera bien de lire dans l'ouvrage même.

M. Odier fait voir qu'avant que l'inoculation s'introduisît à Londres , la mortalité de la Petite-Vérole avoit subi différentes révolutions , dont il n'est pas possible de rendre raison ; qu'elle avoit éprouvé à Geneve des révolutions pareilles ; que depuis qu'on inocule , elle a aussi beaucoup varié , & qu'elle n'a été exactement proportionnée aux pro-

(1) Voyez Journal de Médecine pour les années 1773 , 1776 & 1777. Lettres de M. Odier à M. de Haen.

grès de l'inoculation , ni à Londres , ni à Geneve ; qu'enfin la mortalité de la Rougeole , maladie très-distincte de la Petite-Vérole , quoiqu'elle ait avec elle quelque conformité dans sa marche , & qu'on n'a point inoculée , a suivi à-peu-près le même cours que la mortalité de la Petite-Vérole , augmentant & diminuant aux mêmes époques & dans la même proportion.

I. La mortalité de la Petite-Vérole a subi des révolutions considérables à Londres , avant qu'on eût commencé à y pratiquer l'inoculation ; c'est ce que l'on voit par les registres mortuaires tenus pendant 70 ans avant cette époque ; intervalle trop court cependant pour nous indiquer toutes celles dont elle étoit susceptible. Voici une table de cette mortalité calculée de dix en dix ans , depuis 1650 jusqu'à l'année 1720 , qui est le tems à-peu-près où l'on a commencé à inoculer. La premiere colonne indique la période ; la seconde , le nombre total des morts ; la troisieme , celui des morts de Petite-Vérole ; la quatrieme donne pour chaque période la proportion du nombre des morts de

Petite-Vérole au nombre total , en substituant à ce dernier un nombre fixe , celui de 1000.

<i>Périodes.</i>		<i>Nombre total des morts.</i>	<i>Morts de Petite-Vérole.</i>	<i>Proportion des uns aux autres.</i>
1651	60	128860	7993	1000 : 62
1661	70	182079	9950 55
1671	80	191138	12660 66
1681	90	223626	16116 72
1691	1700	207700	9718 47
1701	10	214611	12548 58
1711	20	239095	19530 82

On voit d'un coup-d'œil , par cette table , qu'avant l'inoculation la mortalité de la Petite-Vérole n'a point suivi de marche uniforme , puisque , pendant sept périodes consécutives de dix années chacune , elle a été comme les nombres 62 , 55 , 66 , 72 , 47 , 58 , 82 , & qu'elle a subi alternativement des augmentations & des diminutions considérables. Comment expliquer ces révolutions , & qui nous répondra que les mêmes causes qui ont augmenté la mortalité de la Petite-Vérole depuis 1670 jusqu'en 1690 , & depuis 1710 jusqu'en 1720 , ne l'ont pas augmentée de même depuis qu'on inocule ? Il est

DU TRADUCTEUR. xxx]

vrai que ces augmentations ont été plus considérables dans les dernières époques ; mais comme nous ignorons absolument la nature des causes qui ont produit les précédentes , rien ne nous empêche de leur supposer un beaucoup plus grand degré de force pour produire aussi les dernières ; rien ne nous autorise à limiter leur action , & à décider qu'elles soient incapables de causer tout le mal dont il s'agit , & qu'on a cru devoir attribuer à l'inoculation , tandis que d'ailleurs les faits les mieux observés tendent tous à prouver que la Petite - Vérole naturelle est infiniment plus favorable aux progrès de la contagion que la Petite-Vérole inoculée. C'est ce que j'ai démontré ci-dessus , & que l'ouvrage dont je publie la traduction , mettra encore dans un plus grand jour. Si la mortalité de la Petite-Vérole avoit toujours suivi avant l'inoculation une marche régulière & uniforme , & que tout-à-coup elle eût commencé à augmenter depuis ce tems-là , je conviens que l'on ne pourroit pas attribuer avec quelque probabilité cette augmentation à des causes inconnues qui n'auroient com-

mencé à agir qu'alors , ou du moins que cette explication deviendrait plus suspecte. Mais il n'en est pas ainsi ; & s'il existoit des registres mortuaires qui nous permissent de suivre certe mortalité pendant plusieurs siècles , il est probable que nous lui verrions subir avant l'inoculation , des révolutions tout aussi grandes que celles qui ont eu lieu dans le nôtre. C'est ainsi qu'à Geneve où les registres mortuaires ont été tenus avec soin depuis deux cents ans , nous voyons qu'elle a été dans les cinquante premières années du dix-septième siècle , comme 84 , & comme 53 pendant les 50 dernières , différence prodigieuse eu égard sur-tout au grand nombre d'années que chacune de ces époques renferme. Les dix premières années du même siècle , comparées aux dix dernières , donnent une proportion de 101 à 33. Que ceux qui accusent l'inoculation d'avoir augmenté les ravages de la Petite - Vérole dans ce siècle , nous rendent raison d'une pareille inégalité , dans un tems où cette pratique étoit absolument inconnue.

II. S'il étoit vrai que l'inoculation eût augmenté

DU TRADUCTEUR. xxxiiij

menté la mortalité de la Petite-Vérole , cette augmentation seroit proportionnée à ses progrès. La table suivante nous mettra à portée de juger de sa marche , depuis qu'on a commencé à inoculer.

<i>Périodes.</i>		<i>Nombre total des morts.</i>	<i>Morts de Petite-Vérole.</i>	<i>Proportion des uns aux autres.</i>
1721	30	274922	23044	1000 : 84
1731	40	264925	20592 78
1741	50	253517	18533 73
1751	60	204597	20617 101
1761	70	234407	24234 103
1771	80	214605	17923 84

L'inoculation fut introduite à Londres en 1721 ; mais en 1728 on n'avoit encore inoculé que huit à neuf cents personnes dans toute l'Angleterre , dont on peut supposer tout au plus les deux tiers dans la Capitale. Depuis 1728 jusqu'en 1743 , l'on n'inocula presque point ; mais alors l'inoculation reprit faveur , & ses succès furent si heureux , que l'on érigea un Hôpital pour inoculer les pauvres. L'on avoit aussi érigé , à-peu-près dans ce tems-là , un autre Hôpital pour les enfans-trouvés , dans lequel depuis le moment de son établissement , on les inocula

tous. En 1750, l'on avoit déjà inoculé à Londres plusieurs milliers de personnes, & avec un tel succès, que dès-lors l'inoculation commença à se répandre dans tout le reste de l'Europe. On n'étoit point encore dans l'usage d'exposer les inoculés au grand air; mais, dans la période de 1761 à 1770, on vit s'introduire la méthode Suttonienne, suivant laquelle on permettoit, on prescrivoit même aux inoculés de sortir par toutes sortes de tems, & de vaquer pendant tout le cours de la maladie à leurs affaires. Cette méthode, dont le succès fut d'abord prodigieux, se répandit dans le reste de l'Angleterre beaucoup plus rapidement qu'à Londres, où il n'y a guere plus de dix-huit ans qu'elle est adoptée.

Il est aisé de voir, par la table ci-dessus, que quoiqu'en général la mortalité de la Petite-Vérole ait augmenté depuis qu'on inocule, elle n'a point été proportionnée aux progrès de l'inoculation. Depuis 1731 jusqu'en 1740, on n'inocula personne; mais on avoit inoculé dans la période précédente: cependant la mortalité de la Petite-Vérole

DU TRADUCTEUR. xxxv

fut moins considérable que dans celle de 1711 à 1720, pendant laquelle on n'avoit point inoculé non plus, & cela dans la proportion de 78 à 82. D'un autre côté, la mortalité fut plus considérable dans cette même période de 1731 à 1740; pendant laquelle on n'inocula point, que dans celle de 1741 à 1750, pendant laquelle on inocula beaucoup, & cela dans la proportion de 78 à 73. Dans la quatrième & la cinquième périodes, pendant lesquelles l'inoculation fit de nouveaux progrès, la mortalité augmenta considérablement, non point cependant proportionnellement à cette cause, puisque, quoiqu'elle soit représentée par le nombre 103 dans la cinquième période, elle fut réellement, pendant les cinq premières années, comme 106, & comme 101 pendant les cinq dernières. Cependant ce fut ici l'époque de l'introduction de la méthode Suttonienne qui, forçant les inoculés à sortir, & facilitant ainsi leur communication avec les personnes susceptibles d'infection, devoit favoriser la propagation de la maladie bien plus que la méthode qu'on suivoit précédemment, par

laquelle ils étoient tenus séquestrés. Et quelle force n'acquiert pas ce raisonnement , quand on considère que dans la période suivante , où le traitement Suttonien devint à-peu-près général , la mortalité de la Petite-Vérole a continué à diminuer , & qu'elle a été réduite de 103 à 84 ! Comment pourra-t-on encore attribuer à l'inoculation un phénomène si peu correspondant à ses progrès ?

Ces conclusions paroîtront bien mieux fondées encore , si , après avoir vu ce qui s'est passé à Londres , nous portons les yeux sur ce qu'on a observé dans d'autres villes , où l'on a aussi adopté l'inoculation.

A Edimbourg , l'on n'a guere commencé à inoculer qu'en 1754. En 1763 , on avoit inoculé , soit à Edimbourg , soit à Leith , (qui est regardé comme un fauxbourg de cette Capitale), 713 personnes. Or on voit , par les extraits-mortuaires de cette ville (1) que , depuis 1754 jusqu'en 1763 , il y est mort 11,613 personnes, desquelles 1,185 sont

(1) Voyez Etat de la Petite-Vérole en Ecoſſe , par M. Alexandre Monro le Pere.

DU TRADUCTEUR. xxxvij

mortes de la Petite-Vérole, c'est-à-dire, environ 102 sur 1000. Pendant le même espace de tems auparavant, savoir, depuis 1744 jusqu'en 1753, il y étoit mort 11,884 personnes, desquelles 1,256 étoient mortes de la Petite-Vérole, c'est-à-dire, environ 106 sur 1000. Loin d'augmenter depuis l'inoculation, la mortalité de la Petite-Vérole à Edimbourg avoit donc plutôt diminué. Et, en partageant ces vingt ans en quatre périodes égales, nous trouverons que la mortalité de la Petite-Vérole a été successivement, dans chacune d'elles, comme les nombres 109, 102, 81, 125; marche très-irrégulière & très-disproportionnée aux progrès de l'inoculation.

A Geneve, l'on a commencé à inoculer sur la fin de l'année 1750, & l'on a toujours continué depuis, enforte que les progrès de l'inoculation ont été très-réguliers. Si cette pratique avoit répandu la contagion de la Petite-Vérole, la mortalité de cette maladie devroit avoir augmenté régulièrement aussi depuis ce tems-là. Or, depuis 1751 jusqu'en 1775, il est mort à Geneve 18,563 person-

nes , desquelles 921 sont mortes de la Petite-Vérole , c'est-à-dire , à-peu-près 50 sur 1000. Pendant le même espace de tems auparavant , savoir , depuis 1726 jusqu'en 1750, il étoit mort 17,518 personnes , desquelles 844 étoient mortes de la Petite - Vérole , c'est-à-dire , à-peu - près quarante - huit sur 1000. La mortalité de cette maladie a donc augmenté depuis qu'on inocule ; mais cette augmentation a été très-peu considérable & trop irrégulière , pour qu'on doive l'attribuer à l'inoculation : car depuis 1751 jusqu'en 1760, la mortalité de la Petite-Vérole fut comme 55 , depuis 1761 jusqu'en 1770 comme 46 , & depuis 1771 jusqu'en 1775 comme 47. Cependant depuis 1750 , on a inoculé toutes les années , d'abord un petit nombre de personnes , puis successivement un plus grand , & cela n'a jamais paru avoir la moindre influence sur les progrès de la contagion , qui a continué à se manifester par épidémies comme elle avoit toujours fait. On a même vu dans cet intervalle , comme je l'ai déjà dit ci-dessus , plusieurs années pendant lesquelles il n'y a eu que très-peu ou

point de Petites-Véroles naturelles , quoiqu'il y eût , dans l'enceinte même de la ville , un grand nombre d'inoculés.

III. Dans ses Lettres à M. Dehaen, M. Odier, pour prouver qu'on a tort d'attribuer à l'inoculation l'augmentation qu'on a observée dans la mortalité de la Petite-Vérole , se sert d'un argument qui lui est particulier , & qui a beaucoup de force : cette augmentation , dit-il , tient à une cause plus générale que l'inoculation ; car elle n'est point particuliere à la Petite-Vérole. La Rougeole , maladie beaucoup plus rarement funeste que la Petite-Vérole , l'est cependant à quelques personnes ; cela est sensible sur-tout dans une grande ville comme Londres. Les registres mortuaires y tiennent compte de la mortalité qu'elle a produite ; ils nous font voir qu'elle a beaucoup varié , & qu'elle a augmenté & diminué alternativement aux mêmes époques à-peu-près & dans la même proportion que celle de la Petite-Vérole. Comment l'inoculation de celle-ci a-t-elle pu répandre la contagion de celle-là ? Je doute que qui que

ce soit puisse en donner une explication satisfaisante.

Ayant répondu , je crois , d'une manière à satisfaire toute personne impartiale à la grande objection tirée de l'augmentation de mortalité dans la ville de Londres , je ne pense pas qu'il soit nécessaire de m'étendre beaucoup sur le fait de la mortalité observée au fauxbourg du Gros-Caillou & au village de Passy , depuis qu'on eut établi des maisons d'inoculation dans ces deux endroits. Ces observations qui ne reposent que sur des bruits populaires , qui ne sont garanties par aucun registre authentique , & par conséquent qu'on ne peut comparer avec ce qui s'est passé dans les mêmes lieux à différentes époques , pourroient tout au plus faire naître le soupçon de ce qu'on veut prouver. Mais les révolutions bien connues des épidémies de Petite-Vérole & de leur malignité , fournissent une réponse suffisante pour le dissiper ; sur-tout puisque l'on n'a pas observé de semblables effets dans d'autres endroits où l'on a aussi établi des maisons d'inoculation ; il y en a une à Neuilly & une autre à Clignan-

court , où l'on inocule beaucoup depuis plusieurs années , & je n'ai pas ouï dire que la Petite - Vérole naturelle fût des ravages extraordinaires dans leur voisinage.

J'observerai encore , avant que de quitter ce sujet , que telle est la facilité avec laquelle la Petite-Vérole a coutume de se répandre , que lorsqu'elle se manifeste dans quelque canton , elle attaque généralement tous ceux qui en sont susceptibles , à moins qu'on n'ait soin de les tenir écartés de toute cause d'infection. Chez les gens du peuple , ces sortes de précautions sont presque toujours négligées ; aussi , pour l'ordinaire , les épidémies n'épargnent - elles personne parmi eux. Ce qui se passe de nos jours à cet égard , avoit lieu de même avant l'inoculation , & nous avons tout lieu de croire que la Petite-Vérole ne s'étendoit pas moins universellement dans Londres autrefois qu'aujourd'hui. Sa marche constante par épidémies confirme cette opinion ; elle montre avec quelle facilité son venin passe d'un individu à l'autre , attaquant rapidement tous ceux qui en sont susceptibles , & ne cessant ses ravages

que lorsqu'il ne reste plus de sujets qu'il puisse infecter.

Suivant le calcul de M. Jurin, de mille enfans qui viennent de naître, on peut en compter 386 qui mourront sans avoir eu la Petite-Vérole. Des 614 restans, il y en avoit 90 avant l'inoculation, qui mouroient de cette maladie, c'est-à-dire, à-peu-près un sur sept. Depuis l'inoculation, suivant M. Raft, il en est mort 127, c'est-à-dire, à-peu-près un sur cinq : d'où il faut conclure, ou que de 1000 enfans qui viennent de naître, il n'y en auroit plus aujourd'hui que 133 qui mourroient sans avoir eu la Petite-Vérole, ce qui n'est absolument point probable, ou que c'est la malignité de la Petite-Vérole qui a augmenté dans la proportion de 5 à 7, opinion que tout confirme, & dont il suit manifestement que ce n'est point à l'inoculation que cette augmentation de mortalité doit être attribuée.

Après avoir réfuté l'argument le plus fort qu'on ait fait contre l'inoculation, argument d'autant plus spécieux qu'il repose en apparence sur des faits authentiques, voyons quel

DU TRADUCTEUR. xliij

degré d'importance on peut donner aux réclamations du citoyen effrayé de voir établir à côté de lui des foyers de contagion , qui peuvent devenir funestes à sa famille , ou à lui-même.

J'observerai d'abord que des plaintes de cette nature , qu'on ne sauroit blâmer de la part d'un homme peu instruit des avantages publics de l'inoculation , seroient très-repréhensibles lorsqu'elles viendroient d'un particulier qui , n'ignorant pas que cette pratique pourroit être d'autant plus utile à sa nation , qu'elle seroit plus généralement adoptée , voudroit cependant empêcher ses voisins d'y avoir recours , plutôt que de se soumettre lui-même à prendre quelques précautions très-faciles à suivre , & d'un effet sûr pour se mettre à l'abri de la contagion qu'il redoute. De semblables gênes ne sont point une chose si extraordinaire dans la vie ; l'état de société dans lequel nous vivons , nous en impose par-tout & à chaque instant de beaucoup plus grandes , & l'habitude nous les rend à-peu-près insensibles. Nous sommes accoutumés , dès l'enfance , à renoncer à dif-

férens avantages pour nous en assurer d'autres ; à sacrifier même des jouissances au repos & à la tranquillité de nos concitoyens ; à nous soumettre à bien des désagréments & même à des maux très-réels , suites nécessaires des travaux des uns , & trop souvent des plaisirs ou de l'extravagance des autres. Il est à présumer que ceux qui se plaignent de ce qu'on inocule au milieu d'une ville , ne connoissent ni le bien que peut faire l'inoculation , ni la possibilité de se garantir de ses mauvais effets ; autrement il n'y a personne qui , ayant réfléchi sur les devoirs auxquels son état de citoyen l'engage , ne consentît volontiers à laisser établir par tout une pratique utile à la généralité & avantageuse à ceux même qui en refusent l'usage. C'est donc aux personnes qui ont été témoins des heureux effets de l'inoculation , à instruire ceux qui ne la connoissent pas encore , à éclaircir leurs doutes , à combattre leurs préjugés , à répandre parmi la multitude , des notions claires & précises sur ce qu'on peut en craindre ou en attendre. C'est à elles à faire voir que , si quelques particuliers réclamoient

contre son établissement , leurs injustes plaintes ne devroient pas mettre d'obstacle à ce qui concerne l'intérêt général ; & même que le grand nombre de ceux qui appuyeroient une réclamation mal fondée , ne sauroit lui donner plus de poids ; mais qu'il doit exciter de plus en plus le zele des personnes éclairées pour ramener les esprits à une maniere de voir plus raisonnable.

Il est certain que si l'on inocule dans un lieu où l'on n'a pas vu beaucoup de Petites-Véroles depuis quelque tems , les inoculés pourront hâter un peu le moment d'une épidémie , s'ils communiquent librement avec ceux qui ne le font pas. Mais il est aisé de prendre des mesures pour empêcher que cela n'arrive : le seul bon sens les indique ; & s'il est vrai , comme le démontre M. Haygarth , que l'on puisse , par des précautions très-simples & à la portée de tout le monde , arrêter dans un lieu quelconque les progrès de la Petite-Vérole naturelle , à combien plus forte raison ne pourra-t-on pas empêcher la Petite-Vérole inoculée de communiquer l'infection à ceux qui sont dans le cas de la crain-

dre. Non-seulement , dans ce dernier cas ; les miasmes varioliques sont moins abondans que dans le premier , mais on fait d'avance le moment où la maladie doit se déclarer ; il n'y a aucun doute sur sa nature lorsqu'elle se manifeste , & l'on a pu prendre ses précautions pour s'en garantir , avant qu'il y eût la moindre possibilité d'infection. On peut même , jusqu'à un certain point , consulter pour le tems de l'inoculation les convenances de ses voisins , à qui il pourroit être plus difficile , dans un moment que dans l'autre , de se tenir sur la défensive. La Petite-Vérole naturelle ne donne pas les mêmes facilités ; & celui qui se plaint de ce que son voisin pense à inoculer ses enfans , la verra peut-être demain à sa porte , & ne tardera pas à en recevoir l'infection de gens qui ne se croiront pas tenus à prendre aucun soin pour l'en mettre à l'abri , tandis que ceux qui auroient inoculé seroient beaucoup plus aisément persuadés à user de circonspection à son égard. Il seroit même facile d'établir des réglemens qui contraignissent sous certaines peines ceux qui inoculeroient leurs enfans , à veiller à la

santé de ceux qui les environnent, & qui, ne voulant pas les imiter, auroient cependant lieu de craindre la contagion. C'est une chose reconnue aujourd'hui que le grand air, si utile dans la fièvre éruptive, n'est plus nécessaire aux inoculés dès que l'éruption est achevée; par conséquent il est tout au moins inutile de les faire sortir de leur appartement, dès qu'ils commencent à pouvoir communiquer la Petite - Vérole à d'autres; & l'on pourroit, sans leur faire aucun tort, les contraindre à demeurer chez eux depuis le 4^e ou le cinquième jour de la maladie, jusqu'à son entière guérison.

Il est donc très-praticable, pour ne rien dire de plus, d'obvier aux inconvéniens que peut avoir l'inoculation dans les villes, & de favoriser par ce moyen l'établissement d'une pratique qui, lorsqu'elle sera généralisée à un certain point, sauvera la vie toutes les années à des milliers d'individus. Dans ce siècle où l'on se pique tant de philantropie & de bienfaisance, quel objet trouvera-t-on plus digne d'exciter le zèle charitable des amis de l'humanité? quel motif plus propre à ra-

nimer celui du citoyen vraiment patriote ? De petites considérations doivent-elles arrêter lorsqu'il s'agit d'un grand bien général ? & n'est-il pas du devoir de chaque individu d'écarter tout préjugé sur un sujet qui l'intéresse comme simple particulier , comme pere , comme homme , comme citoyen ? N'est-il pas sur-tout du devoir de ceux qui , par leur état , sont chargés de veiller sur la santé & la vie de leurs semblables , de combattre & de détruire parmi nous les nouveaux obstacles qui pourroient nuire à l'inoculation ? Leur autorité en a déjà triomphé par-tout ailleurs.

La grande objection , tirée du mal que pouvoit faire l'inoculation en rendant la contagion plus générale , n'est pas la seule difficulté que ses défenseurs mêmes aient opposée à ses progrès. Bien des Praticiens l'ont chargée de précautions inutiles & de pratiques minutieuses. Les uns se renferment dans des limites beaucoup trop étroites quant aux sujets qu'ils se permettent d'inoculer ; d'autres ne veulent inoculer que dans une certaine saison ; d'autres répandent des craintes de

DU TRADUCTEUR. xlix

de toute espece dans l'esprit de gens peu instruits , & les empêchent d'avoir recours à un préservatif que d'heureux exemples leur faisoient desirer d'employer pour leurs enfans. Ils se fondent sur ce que l'on ne sauroit prendre trop de soins pour assurer le succès de l'opération , & sur ce qu'ils n'en emploient aucun qui puisse nuire à leurs inoculés , lors même qu'il leur seroit inutile. Mais ils oublient que l'inoculation sera d'autant plus utile à l'humanité , qu'elle deviendra plus générale ; que multiplier plus qu'il ne faut les regles d'une pratique à l'usage de la multitude , c'est en multiplier les entraves ; que par conséquent il ne leur est pas permis d'en établir à cet égard , sans s'être bien assurés qu'elles sont fondées dans la nature. Trop souvent j'ai été à portée de voir les tristes effets de ces préceptes absurdes , & des parens pleurer des enfans que de prétendus Inoculateurs les avoient empêchés de conserver , par la méthode dont ils se disoient partisans.

Cherchez , dit-on , des inoculations sûres plutôt que des inoculations multipliées. Ce

I P R É F A C E

précepte qui , au premier coup d'œil , semble ne porter que le caractère de la prudence , ne me paroît pas clair , & je doute qu'il le soit , même pour ceux qui le donnent. Dans tout état , on doit craindre d'entreprendre plus de travail que celui auquel on peut se promettre de donner tous les soins nécessaires pour l'amener à sa perfection ; & sans doute un Inoculateur qui entreprendroit plus d'inoculations qu'il n'en pourroit aisément surveiller , seroit très-blâmable , sur - tout lorsqu'il pourroit se faire remplacer par d'autres. Mais , dans ce sens , cette maxime ne renfermeroit qu'une trivialité. Si l'on entend par là que l'on ne doit jamais entreprendre une inoculation , sans s'être assuré que le sujet sur qui elle doit se faire , se trouve dans toutes les circonstances les plus propres à en favoriser le succès , ou qui sont supposées telles , je tiens la maxime pour très-mauvaise. A Dieu ne plaise que j'accuse ceux qui la débitent , de s'être rendu raison de toutes les conséquences pernicieuses qui en découlent , & qu'il est à propos de développer.

Supposons que j'aie inoculé dix mille en-

DU TRADUCTEUR. ij

sans qui se sont présentés , & que sur le nombre il en soit mort vingt , ou même trente. Supposons , d'un autre côté , que le Praticien trop circonspect pour entreprendre une inoculation tant soit peu douteuse , en ait inoculé mille , & qu'il n'en ait perdu aucun , mais qu'il en ait renvoyé neuf mille sans vouloir les inoculer. Qui de lui ou de moi , je le demande , aura le mieux mérité du Public ? On ne peut pas lui reprocher d'avoir perdu un seul de ses inoculés , cela est vrai ; mais il a dévoué à une mort certaine mille ou douze cents de ceux qu'il a condamnés à subir la Petite - Vérole naturelle. Il pouvoit cependant les sauver , à la réserve de vingt ou trente tout au plus. Mais ce petit nombre eût terni sa réputation d'Inoculateur heureux ; il valoit donc mieux , plutôt que de s'exposer à un pareil danger , abandonner neuf mille individus à toute la violence d'un fléau destructeur. Quelle prudence ! quelle philosophie !

Et qu'on ne dise pas que le choix le plus scrupuleux ne sauroit aller jusqu'à écarter neuf sujets sur dix de ceux qui se présentent

11) P R É F A C E

pour être inoculés; ma supposition n'est point exagérée. Car bien des Médecins refusent d'inoculer des enfans au-deffous de trois ans; & si, comme le prouvent les registres mortuaires de Geneve, les trois cinquiemes de ceux qui devoient avoir la Petite - Vérole, l'ont éprouvée à cet âge, c'est déjà six personnes sur dix exclues du bénéfice de l'inoculation. Des maladies de peu de conséquence, des dispositions morbifiques, vraies ou supposées, arrêtent encore trop souvent le Praticien timide, dans des tems où il n'y auroit pas un moment à perdre; enfin il veut pouvoir prescrire à son patient, des médicamens, des bains, un régime particulier; il effraye ainsi une multitude de gens que leur peu d'aisance met hors d'état d'en faire les frais, & les contraint à regarder l'inoculation comme un de ces biens, auxquels il n'appartient qu'aux favoris de la fortune de prétendre. Qui ne voit déjà la multitude d'individus que ces nouvelles considérations écartent encore; sans parler de ceux qui sont détournés par la crainte que le virus que l'on insère, ne communique quelque autre maladie

DU TRADUCTEUR. liij

avec celle qu'on veut donner, ou que, venant à être introduit lorsque le corps porte déjà le principe d'une infection prise de la manière naturelle, on n'expose l'inoculé à une maladie d'autant plus terrible que la cause en est doublée. Ces deux opinions, que je n'ai pu voir sans chagrin soutenues depuis peu par un Médecin savant & estimable, ont à ma connoissance jetté l'alarme dans l'esprit de bien des parens qui, persuadés d'ailleurs des avantages de l'inoculation, aimoient mieux en priver leurs enfans que de les exposer aux maux dont elles leur faisoient prévoir la possibilité. Cependant elles ne reposent sur aucun fondement; je défie qu'on puisse citer un seul fait en leur faveur, tandis qu'il y en a une multitude qui en démontrent la fausseté.

Je dis donc que la maxime de chercher plutôt des inoculations sûres que des inoculations multipliées, est absolument fausse & dangereuse; que la Petite-Vérole étant une maladie qui attaque tout le monde indistinctement, il est du devoir de l'inoculateur de travailler de toutes ses forces à en rendre le

préservatif aussi général qu'il lui sera possible; que ce préservatif est un don de Dieu, dont il est le dispensateur, & qu'il doit non-seulement en faire jouir tous ceux qui voudront y avoir recours, en prenant les précautions qu'une sage prudence exige, mais encore par ses discours rassurer ceux qui pourroient avoir des craintes sur son usage, & détruire les préjugés qui existent encore sur son utilité. Cette maxime suivie à la rigueur conduiroit le Praticien à refuser d'inoculer les enfans qui appartiennent à des familles où l'on fait que la Petite-Vérole est généralement très-mauvaise; car c'est un fait, que les Petites-Véroles inoculées qui se sont montrées fâcheuses & d'un mauvais caractère, ont été observées dans de pareilles familles. Et qui peut sans frémir penser à cette conséquence! Qui fait cependant si cette raison n'a jamais influé sur la conduite de ces Inoculateurs qui veulent à tout prix mettre leur réputation à couvert.

Qu'on ne m'accuse pas de tomber ici dans un excès opposé à celui que je blâme. Je ne veux pas qu'on inocule sans regle & sans

précaution , rien n'est plus éloigné de ma façon de penser ; mais je souhaite qu'on simplifie ces regles autant qu'il sera possible ; afin de mettre l'inoculation à la portée de tout le monde. J'adopte & je me conforme , dans ma pratique , à celles qu'a données le célèbre Dimsdale , dont le livre qui se trouve par-tout , contient toutes les précautions que la raison approuve , & dont l'expérience a fait voir l'utilité. Je differe de lui seulement en un point ; c'est sur l'âge où l'on peut inoculer. Il croit qu'on ne doit pas le faire avant celui de deux ans , parce qu'il faut éviter le tems de la dentition , & parce que les enfans ne sont pas fort sujets à prendre la Petite-Vérole naturelle avant cet âge ; mais il se trompe à ce dernier égard. Par les registres mortuaires de Geneve , il paroît que les trois septiemes des morts de Petite-Vérole sont moissonnés avant l'âge de deux ans ; suivant M. Haygarth , il n'en meurt pas moins à Chester dans ce bas âge (1), & il n'y a aucun lieu de présumer que cette proportion

(1) Voyez pag. 141.

puisse être bien différente en d'autres pays! Pourquoi donc , s'il n'y a pas d'impossibilité à inoculer ces trois septiemes du genre humain , leur laisseroit-on courir le hazard de la Petite-Vérole naturelle? Le danger de l'inoculation peut-il jamais entrer pour eux en comparaison avec celui qui les menace? Non sans doute. On a beaucoup inoculé pendant les deux premières années de la vie , & on l'a fait avec autant de succès qu'à toute autre époque. J'ai inoculé moi-même , particulièrement à Geneve , un grand nombre d'enfans de tous âges depuis celui de deux mois ; j'ai vu mes collegues en inoculer un beaucoup plus grand nombre d'aussi jeunes , & toutes ces expériences nous ont confirmés dans l'opinion qu'il n'y avoit pas plus de danger à le faire qu'à inoculer des sujets plus âgés. Je suis pere de trois enfans que j'ai tous inoculés entre l'âge de huit mois & celui d'un an , & je n'ai eu qu'à m'en féliciter. Les accidens de la dentition , qui paroissent si redoutables aux Inoculateurs , ne le sont pas autant qu'on le croit communément ; ils n'incommodent les enfans que par paroxys-

mes , & leur laissent de bons intervalles qu'il est facile de saisir. Si malheureusement ils viennent à se renouveler pendant la Petite-Vérole artificielle , je n'ai pas vu qu'il en résultât rien de bien fâcheux , & il est aisé d'y porter remède par l'usage de petites doses d'émétique ou de magnésie ; & s'il survient des convulsions , par celui des fleurs de zinc , dont la prompte exhibition ne manque jamais de les calmer.

L'on a tellement reconnu à Geneve l'avantage d'inoculer les enfans de très-bonne heure , qu'aujourd'hui l'on en inocule beaucoup en nourrice , ou au plus tard pendant leur seconde année. On prend aussi assez généralement ce parti en Angleterre. M. Dimfdale qui ne le conseille pas , convient cependant qu'il a inoculé un grand nombre d'enfans au-dessous de l'âge de deux ans , & tous avec succès. C'est la méthode des Circassiens qui sont nos maîtres à cet égard , & elle a été fortement recommandée par des Médecins très-éclairés. Je ne puis pas dire qu'à Geneve ces inoculations aient été toujours également heureuses ; mais certainement les ac-

cidens qui les ont quelquefois accompagnées; n'ont pas été en plus grande proportion dans le bas âge qu'à tout autre; il y a même lieu de croire qu'ils ont été moins nombreux que dans les inoculations plus tardives. Mais ils pourroient l'être bien davantage, sans pouvoir encore entrer en comparaison avec le bien qui résulte de préserver un si grand nombre d'enfans de la Petite - Vérole naturelle, qui n'auroit pas donné à la plupart le tems d'être inoculés, s'il eût fallu attendre l'âge de trois ans pour le faire.

Il me reste à parler d'une opinion qui, par le trop d'extension qu'on lui donne, ne peut que nuire aux progrès de l'inoculation, quoique vraie & raisonnable, lorsqu'on la renferme dans de justes bornes. Les accidens, dit-on, qui surviennent aux inoculés, sont constamment dus à la faute de l'inoculateur. Cette proposition que j'ai vu soutenir ouvertement dans différens écrits, est évidemment fausse & dangereuse; une fois admise & bien pesée, elle ne tendra pas moins qu'à effrayer un grand nombre de ceux qui auroient été disposés à avoir recours à l'inoculation, &

DU TRADUCTEUR. lix

à les en détourner. Les parens n'oseront plus faire inoculer leurs enfans que là où il se trouvera un Inoculateur instruit par une longue expérience, & qui n'aura jamais vu arriver d'accidens dans sa pratique. Les nouveaux Praticiens n'auront la confiance de personne, & ne pourront jamais l'acquérir; ceux même qui, par une longue & heureuse expérience, ont acquis le droit d'inoculer, courront à tout moment le danger de le perdre. Cependant il n'y a, suivant moi, pas une branche de la Médecine, où généralement parlant on réussisse plus souvent que dans celle-ci, malgré le défaut de savoir & d'expérience. Il est arrivé nombre de fois que des personnes qui n'avoient jamais inoculé, effrayées par la malignité de certaines épidémies, ont entrepris de le faire sur des milliers d'individus, sans en perdre un seul. D'un autre côté, les Inoculateurs les plus célèbres en ont perdu quelques-uns. M. Sutton l'ainé, Inventeur de la méthode d'inoculer qui est aujourd'hui par-tout adoptée, m'a dit lui-même, il y a dix ans, que sur trente-six mille inoculés il en avoit perdu quatre. M. le Ba-

IX P R É F A C E

ron Dimsdale n'a pas été tout-à-fait exempt d'accidens du même genre. Et je ne connois point d'écrits sur ce sujet, dont les Auteurs, même les plus distingués, ne reconnoissent que l'on ne sauve pas tous ceux qu'on inocule, malgré toutes les précautions les plus sages, & qu'il y en a toujours quelques-uns, quoiqu'en très-petite proportion avec le nombre total des inoculés, qui ne résistent pas à la malignité du venin variolique.

Il suffit d'avoir bien étudié la nature de cette maladie, pour se douter qu'il en doit être ainsi. Nous naissons presque tous avec une disposition à avoir la Petite-Vérole; mais cette disposition est bien différente chez différens sujets; chez les uns, elle ne donne lieu qu'à une maladie des plus bénignes; chez d'autres, elle produit la maladie la plus dégoûtante, en même tems que la plus cruelle & la plus funeste. On peut dire même que, parmi ceux qui y succombent, il y a de grandes différences quant à la malignité des symptômes, enforte que l'on meurt souvent sans l'avoir éprouvée dans toute sa violence. Or, cette disposition qui tient à la constitution

originaires , & que l'on voit se perpétuer dans les familles , est singulièrement tempérée par l'inoculation ; mais si elle est presque éteinte par ce préservatif chez ceux qui étoient destinés à avoir des Petites-Véroles bénignes , elle se manifeste davantage chez ceux dont les parens en ont eu de fâcheuses ; on la voit même dans les familles où la Petite-Vérole a coutume d'être très-mauvaise , en occasionner chez les inoculés de plus ou moins abondantes , qui vont quelquefois jusqu'à se montrer à demi-confluentes ; & même dans quelques cas , heureusement très-rares , produire des éruptions gangréneuses. Ainsi donc , quoique par l'inoculation on puisse éluder ce principe morbifique , & substituer une Petite-Vérole très-bénigne à celle qui eût été mortelle sans ce secours , il y a des sujets chez qui la disposition naturelle est si terrible , que , quoique mitigée autant qu'elle peut l'être par l'inoculation , elle est encore au-dessus de tous les efforts de l'art. Mais , s'il se rencontre un sujet comme ceux-là sur mille , ce n'est point une raison pour ne pas inoculer , d'autant plus qu'on peut se tenir pour assuré que ce pré-

tendu martyr de l'inoculation l'eût été infail-
liblement de la Petite-Vérole naturelle, s'il
eût pris l'infection. Et quelle probabilité y a-
t-il qu'il eût pu s'en défendre, vu la multi-
tude de voies par lesquelles la Petite-Vérole
se propage, & le peu de précautions que l'on
prend généralement pour s'en garantir?

Je ne dis pas qu'il ne périsse quelquefois
des inoculés par la faute des Inoculateurs ;
mais s'il arrivoit par cette cause, ce qui peut-
être ne s'est jamais vu depuis les premiers
tems où l'on en étoit encore, pour ainsi dire,
à s'essayer sur cette pratique ; s'il arrivoit,
dis-je, qu'il en pérît un sur cent, ne vau-
droit-il pas encore mieux confier cent enfans
qui n'ont pas eu la Petite-Vérole, à un Ino-
culateur malhabile qui en perdra un par son
ignorance, que de les exposer aux ravages
d'une contagion qui en fera périr douze ou
quinze ? Dans les campagnes, dans les villa-
ges éloignés des lieux où l'on peut se pro-
curer les secours bien entendus de la Méde-
cine, mais où la Petite-Vérole ne laisse pas
de pénétrer, le premier qui aura le courage
d'inoculer tous ceux qui n'ont pas eu cette

maladie, rendra certainement un grand service au Public ; & , pour peu qu'il ait d'intelligence & de moyens de s'instruire , il se mettra aisément au fait de ce qui est nécessaire pour rendre ses inoculations à-peu-près aussi heureuses qu'elles peuvent l'être. Dans les lieux où l'on est plus à portée des secours de l'art , il est plus facile de se prémunir contre les accidens qui peuvent arriver. Il est à présumer cependant qu'il en arrive encore quelques-uns par la faute de ceux qui inoculent. On perdoit autrefois plus d'inoculés qu'on n'en perd aujourd'hui , parce que l'on a perfectionné la méthode de les traiter ; il faut donc que l'Inoculateur soit instruit de toutes les découvertes qui l'ont perfectionnée. Il faut aussi qu'il connoisse l'économie animale , & qu'il soit au fait des moyens de parer aux dérangemens qui peuvent y survenir. Personne ne peut mieux qu'un Médecin remplir ces différentes conditions , & il est bien étonnant que tous les hommes de cet état n'aient pas encore pris le parti d'inoculer les sujets qui se présentent à eux avec l'intention de l'être , plutôt que de les renvoyer à des Empiriques

comme ils ont coutume de le faire. Comment arrive-t-il que , se confiant en leurs propres forces pour traiter la Petite-Vérole naturelle ; ils se refusent à traiter l'artificielle qui est , dans le fond , la même maladie , & qui n'en diffère que parce qu'elle est infiniment plus bénigne. Le Chirurgien qui , au lieu d'entreprendre une opération très-délicate , & qui demande une grande habitude du travail de la main , la renvoie à un Opérateur qui n'a fait autre chose toute sa vie , sera justement loué pour sa prudence. Mais l'inoculation n'est pas une chose si difficile en elle-même , qu'il faille s'y donner tout entier pour y réussir ; l'insertion est si facile , qu'elle peut être faite par une personne quelconque qui n'a jamais manié la lancette ; & quant à la conduite de la maladie , quiconque est en état de gouverner une Petite-Vérole naturelle , doit à plus forte raison être assez instruit pour conduire une Petite-Vérole inoculée. Les accidens qui peuvent accompagner celle-ci , soit essentiels à la Petite-Vérole comme les éruptions confluentes ou malignes , soit symptomatiques comme les affections du cerveau

&

& les dépôts qui se forment particulièrement sur les articulations ; ces accidens , dis-je , sont du ressort des Médecins qui doivent tous être suffisamment qualifiés pour les traiter. Mais ils se présentent si rarement que le Praticien qui n'est qu'Inoculateur , pourra se trouver fort embarrassé quand il en rencontrera quelqu'un , sur-tout de ceux de la dernière classe chez ses inoculés (1) , son ex-

(1) Ces accidens qu'on voit arriver assez fréquemment comme symptômes de Petites-Véroles abondantes , accompagnent aussi quelquefois des Petites-Véroles très-bénignes , & même des Petites-Véroles inoculées. Cela est vrai particulièrement des affections de la tête , soit apoplectiques , soit simplement comateuses , mais qui conduisent bientôt à l'hydrocephale interne , & requierent le même traitement. On voit survenir ces dernières sur-tout , dans le tems de la fièvre éruptive , quelquefois aussi sur la fin de la maladie , sans aucune cause apparente qui puisse engager le Médecin le plus prudent à s'en défier. J'ai vu périr de cette manière un enfant de huit ans , après deux jours de maladie , & au huitième de l'éruption d'une Petite-Vérole naturelle qui n'avoit pas produit vingt-cinq boutons , & , jusqu'à cette époque , aussi heureuse à tous égards qu'on pouvoit le desirer. Un Médecin de mes amis , qui a une pratique très-étendue , m'a dit qu'il avoit observé quelques cas de cette nature. On a vu la même chose arriver à Geneve chez une jeune fille de trois ou quatre

périence ne suffisant pas pour lui indiquer toutes les ressources que l'on peut avoir pour les combattre.

ans , qui , ayant une Petite-Vérole inoculée très-bénigne , fut purgée dans le tems que les boutons étoient en pleine suppuration. Le soir même elle tomba en léthargie , & mourut en moins de 48 heures. M. Dimsdale raconte un fait analogue à ceux-là ; il parle d'un homme qu'il avoit inoculé , & qui mourut apoplectique à la suite d'une Petite-Vérole qui avoit cheminé heureusement. Il est possible , comme il paroît le présumer , que cet accident n'eût rien de commun avec la Petite-Vérole , & qu'il seroit arrivé à la même époque , si le malade se fût trouvé en toute autre circonstance ; mais , en rapprochant ce fait des précédens , on ne peut s'empêcher de soupçonner qu'elle y est entrée pour quelque chose , & qu'elle a bien pu déterminer le moment d'un accident auquel cet homme paroïssoit être naturellement disposé.

Quant aux tumeurs phlegmoneuses , elles sont très-rares à la suite des Petites-Véroles inoculées : on en voit cependant quelquefois , sur-tout après des inoculations qui ont été mal conduites. Je fus appelé , l'année dernière , pour voir un jeune homme qui avoit un dépôt de ce genre sur chaque bras , & qui en souffroit depuis trois semaines , au point de ne pouvoir pas être transporté de son lit dans un autre. De chaque côté , le principal siege du mal étoit près de l'articulation du coude ; mais tout le bras jusqu'à l'épaule étoit extrêmement enflé. On avoit , dès le commencement , enveloppé ces parties de cataplasmes émolliens qui avoient encore augmenté l'affluence des hu-

DU TRADUCTEUR. Ixvij

Il est tems de mettre fin à cette Préface qui pourra paroître trop longue ; mais qui , vu l'importance des fujets que j'ai traités , ne fauroit l'être réellement , si je les ai exposés avec toute la force & la clarté dont ils sont susceptibles. Malheureusement j'ai lieu de craindre de n'avoir pas réussi ; mais il n'a pas tenu à moi qu'une autre plume que la mienne ne fît ce que j'aurai peut-être inutilement tenté. Quoi qu'il en soit , il falloit combattre des opinions trop généralement accréditées , qui s'opposent aux progrès de l'inoculation. Il falloit sur-tout montrer l'erreur de ceux qui croient qu'elle a nui au Public , en répandant la contagion & en augmentant la mortalité de la Petite - Vérole naturelle ; er-

meurs ; il eût fallu au contraire les dégorger d'abord par des saignées locales , faites au moyen de sangsues & par des vésicatoires , & n'employer des émolliens que lorsque la suppuration auroit paru inévitable. Au reste , ce cas est le seul de quelque importance , qui soit jamais venu à ma connoissance comme étant arrivé à la suite de la Petite-Vérole inoculée , & le patient appartenoit à une famille où la Petite-Vérole naturelle est affreuse. Je crois d'ailleurs que , par un traitement mieux entendu , l'on auroit pu couper court à ce mal dès le principe.

reur d'autant plus funeste qu'elle a séduit des Magistrats respectables, & les a engagés à refuser leur protection à cet art salutaire, à le proscrire même de l'enceinte des villes. Ce n'est pas moi qui puis espérer de les ramener; je me flatte néanmoins que tôt ou tard la vérité percera jusqu'à eux, & qu'éclairés enfin sur cet important objet, ils se réuniront un jour pour encourager l'inoculation & la rendre aussi générale qu'il est possible. C'est particulièrement aux Médecins qu'il appartient d'accélérer cette révolution, & de changer à cet égard la manière de voir des personnes qui sont à la tête du Gouvernement. Mais, pour y réussir, il faut qu'ils apportent à cet objet plus de zèle & de chaleur qu'ils n'ont coutume de faire. Il y en a peu aujourd'hui qui combattent ouvertement l'inoculation; ils se déclarent même assez généralement en sa faveur; mais, si on les consulte sur tel ou tel enfant en particulier, ils refusent souvent un conseil positif; ils laissent aux parens le soin de se déterminer par eux-mêmes : jaloux à l'excès de leur réputation, ils n'osent pas même leur dire : voici

le moment favorable , hâtez - vous de peur d'être surpris par l'épidémie qui s'approche. La crainte d'être injustement inculpés , au cas de quelque événement sinistre à la suite de l'inoculation , leur fait négliger celle des justes reproches qu'ils auront à se faire , si l'enfant pour lequel on a demandé leur avis , & pour lequel ils n'osent pas la conseiller directement , prend la Petite-Vérole naturelle & en meurt. Ce dernier danger est cependant bien plus grand que le premier ; & les regrets qui l'accompagnent , doivent être pour une personne raisonnable bien plus cuisans que ceux qu'entraîne une inoculation funeste , parce que l'on n'a pas fait tout ce que la prudence suggéroit pour le salut de l'enfant , au lieu qu'en l'inoculant l'on auroit fait ce qu'il y avoit de mieux à faire , & que de deux périls on auroit évité le plus grand.

Que les Médecins bannissent de leurs conseils cette froide timidité qui fait que les particuliers s'exagèrent les dangers de l'inoculation ; qu'ils aient moins en vue leur propre réputation que le bien public ; qu'ils rassurent les peres & les meres sur la crainte ridicule

Lxx PRÉFACE DU TRADUCTEUR

des dangers de la Petite - Vérole inoculée ; qu'ils leur fassent sentir que , quoique très-bénigne , elle n'en est pas moins réelle , & que , loin d'altérer la santé plus que la Petite-Vérole naturelle , elle est au contraire d'autant plus exempte de suites fâcheuses qu'elle développe moins de venin , & le développe d'une manière plus tranquille & plus prompte. Je ne doute pas que tant d'avantages , présentés par eux avec candeur & avec force , ne frappassent enfin le Public & n'amenassent cette heureuse révolution , par laquelle tous les enfans étant inoculés de bonne heure , une des principales sources de destruction du genre humain sera presque entièrement supprimée.

DÉDICACE



DÉDICACE

AUX MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ

*Pour la Petite-Vérole dans la ville
de Chester.*

MES AMIS ET CONCITOYENS,

*C'est à vous que j'adresse cet écrit ;
pénétré des sentimens de la reconnoissance
la plus sincère : c'est à votre humanité &*

A

à vos largeesses que l'établissement fondé sur les principes qui ont dirigé ces Recherches , doit son existence. Témoins oculaires des faits , c'est à vous à juger s'ils sont racontés d'une manière exacte & fidele.

Je rends graces particulièrement aux Médecins, Membres de cette Société, pour la candeur avec laquelle ils ont acquiescé à la proposition de son établissement , pour le zèle avec lequel ils ont aidé & soutenu mes efforts dans l'exécution. C'est avec un singulier plaisir que j'exprime en cette occasion la vive satisfaction que j'éprouve en me rappelant que , depuis plus de dix-sept ans , j'ai été assez heureux pour jouir avec eux d'un commerce d'amitié entretenu par des services réciproques , & que rien n'a jamais troublé. Quoique l'émulation nous excitât à donner à nos malades les soins les plus assidus , il n'est pas arrivé une seule fois qu'elle nous ait portés à nous nuire réciproquement par des propos injurieux , ni qu'elle ait fait

D É D I C A C E. 3

naître de ces disputes qui trop souvent font du tort à notre profession & la des-honorent. Cette circonstance mérite d'autant plus d'être remarquée ici, que la plus legere opposition de la part des Médecins, quelque motif qui lui eût donné naissance, auroit inévitablement détruit dans son principe un établissement si contraire aux préjugés populaires.

J'en appelle à vous, non-seulement comme témoins des faits, mais comme des juges en état de décider si l'argument que j'en déduis est vraiment concluant. Vous pouvez tous rendre témoignage que l'expérience de la société, depuis six ans, n'a pas donné lieu au moindre doute chez les personnes de l'art, & que les réglemens préservatifs, soumis à votre considération dans le Programme original, se sont trouvés remplir parfaitement leur but. Un établissement public, pendant un si long période de tems, ne pouvoit manquer de fournir des faits plus nombreux & plus authentiques, que toute la pra-

4 D É D I C A C E.

tique d'un Médecin quelconque pendant sa vie entière.

Je rends grâces aux autres Membres du Comité, pour m'avoir soutenu avec constance, malgré les préjugés & les motifs de découragement qui s'opposoient de toutes parts à cette institution. C'est à la haute opinion que leurs compatriotes entretiennent si justement de leur sagesse & de leur humanité, qu'il faut sur-tout attribuer la formation & le succès de cette société. Dans cette occasion, comme dans bien d'autres, j'ai eu la plus grande obligation à notre Président Thomas Falconet, Ecuyer, de l'amitié duquel j'ai le bonheur de jouir depuis longtemps. Distingué comme il est par un grand savoir & par un jugement supérieur, autant que par la bonté de son cœur, il a eu, par ses soins & par son zèle assidu, la plus grande influence dans cette affaire.

Je ne puis m'empêcher d'exprimer avec un souvenir douloureux mes regrets pour

D É D I C A C E.

5

la perte de plusieurs Souscripteurs que la mort nous a enlevés, qui étoient des amis sinceres & actifs de cette institution charitable ; perte qui sera long-tems sentie dans cette ville , & particulièrement fâcheuse dans l'enfance de cet établissement.

Il y auroit de l'ingratitude à ne pas faire des remerciemens particuliers & sinceres pour quelques contributions , que j'ai des raisons de croire que l'on m'adressoit comme une faveur personnelle.


Avant le commencement de cette Société, le tiers des enfans qui mouroient à Chester, au-dessous de dix ans, mouroient de la petite-vérole : cette maladie est sans comparaison la plus terrible contagion qui ait visité cette île depuis plus d'un siecle. Vos procédés ont prouvé clairement qu'il est possible de détruire cette peste. Vous avez vu non-seulement les principes médicaux , mais les regles de pratique si solidement établies sur la base des faits, qu'elles ne sauroient plus être ébranlées par aucun préjugé local ou momentané.

6 D É D I C A C E.

Il y a de justes raisons d'espérer que les avantages de cette institution s'étendront plus loin que cette ville ; & l'on se souviendra que ces avantages tirent leur origine de l'humanité, de la générosité & du jugement éclairé des Citoyens de Chester. La considération d'un bienfait si grand , si utile à l'humanité ne pourra que vous pénétrer de la plus vive satisfaction. C'est l'effet qu'elle produit sur

Votre sincèrement affectionné
& très-obéissant serviteur

J. H.



INTRODUCTION.

C'EST avec une grande défiance que je me hasarde à avancer des objections contre des opinions généralement reçues, sur un sujet qui, depuis plus de mille ans, a pu être l'objet des observations de tout le monde, & qui, depuis plus d'un siècle, a été fréquemment discuté par les auteurs les plus judicieux & les plus éclairés. Mais la Petite-Vérole intéresse si fort toute l'espèce humaine, que je crois que l'on doit recevoir avec indulgence tout effort qui tend à arrêter les funestes ravages de cette maladie, lors même qu'il n'atteindroit pas son but.

Il y a deux opinions généralement répandues dans ce pays, qui ont pendant longtemps rendu inutiles toutes les tentatives qu'on pouvoit faire pour prévenir la Petite-Vérole naturelle. 1°. On croit généralement que les hardes, &c. exposées aux émanations varioliques, en retiennent une qualité nuisible; & 2°. on imagine que dans les tems d'épidémie, toute l'atmosphère du lieu où elle

regne est infectée de ses miasmes. Je prie le lecteur de fixer quelques momens son attention sur ces deux points.

Il peut être nécessaire de faire voir que dans ces Recherches je ne m'attache pas à combattre des préjugés imaginaires. 1°. Le tems que des habits qui ont été exposés à des émanations varioliques peuvent être supposés en conserver l'infection, sera estimé différemment par diverses personnes, ce sujet n'ayant jamais été, que je sache, examiné avec quelque soin. On demandoit à un Médecin, dont l'autorité est du plus grand poids, ce qu'il pensoit de la doctrine avancée à ce sujet dans cet écrit; il répondit très-positivement qu'une perruque de Médecin, qui avoit été exposée aux émanations de la Petite-Vérole dans une chambre de Londres, ayant été transportée à Plymouth, avoit tellement conservé l'infection, qu'elle communiqua la Petite-Vérole à une personne de cette ville. Si l'on peut supposer que des hardes, &c. conservent les exhalaisons contagieuses pendant un aussi long-tems, & qu'elles peuvent les porter à une aussi grande

distance , il n'y a personne qui puisse s'assurer de n'être pas exposé aux dangers de l'infection , s'il est dans le cas de la craindre. Il feroit absolument impossible de se garantir d'un ennemi dont on ne sauroit soupçonner la présence.

2°. Dans le tems que je faisois circuler parmi mes connoissances une copie manuscrite de cet Ouvrage , avec un Programme imprimé , relatif à la formation d'une Société pour la Petite-Vérole dans la ville de Chester, un Médecin de mes amis , homme de beaucoup d'esprit , me fournit la remarque suivante : « Il est étrange que des Médecins » aient pu admettre généralement que dans » un tems d'épidémie de Petite-Vérole, l'atmosphère étoit tellement imprégnée des miasmes de cette maladie , que toutes les parties pouvoient en communiquer l'infection. » Cependant , rien n'est plus vrai. Etant à » discourir un jour avec M. *** sur le contenu » de votre manuscrit , je lui parlai du peu de » distance où pouvoit s'étendre l'efficacité de » ce poison , qui , suivant moi , n'excéderoit » pas en plein air un cercle de trois pieds de

» rayon. Il traita mon assertion de souverainement absurde, & affirma sur le champ qu'il l'avoit vue s'étendre à trente milles. » Avec quel peu d'exactitude ces sujets ont été considérés ! » Si le poison variolique pouvoit infecter l'atmosphère à la distance seulement de trente verges, tous les moyens qu'on voudroit mettre en usage pour arrêter les progrès de cette contagion, seroient manifestement absurdes.

Chacune de ces opinions étoit soutenue par un Médecin qui joint le jugement le plus sain à la plus vaste expérience, & qui jouit, à juste titre, de la réputation d'un homme supérieur dans son Art. Je dis plus, elles sont l'une & l'autre si généralement adoptées, que je ne doute pas que beaucoup d'autres Médecins n'eussent tiré les mêmes conclusions des faits qu'on vient d'alléguer s'ils en eussent pareillement été les témoins.

Je dois avouer ingénument que c'est la théorie établie dans ces recherches, qui a presque toujours suggéré l'observation des faits : cela étant on ne regardera pas comme une précaution inutile celle que j'ai

prise de produire le témoignage d'autres personnes ; témoignage qui pourra paroître plus impartial que le mien propre , relativement à des faits qu'on trouvera peut-être fort extraordinaires , eu égard aux idées qui prévalent sur ce sujet. J'accorde sans peine qu'on a imaginé en Médecine bien des théories fausses & dangereuses ; mais d'un autre côté je soutiens que des faits qui ne sont pas liés d'une manière systématique , ne donnent pas d'instruction réelle ; que les faits ne sont instructifs & utiles qu'autant qu'ils peuvent se rapporter à des règles ou loix générales , & que les bonnes théories en Médecine, comme en toute autre partie de la physique , sont celles qui conduisent à des histoires plus exactes des faits : ainsi , lorsqu'il s'agit de décrire les effets de la foudre, personne ne sauroit le faire aussi exactement qu'un Electricien. Mais ayant observé que beaucoup de théories médicales n'étoient que des métaphores , & jugeant que tout langage métaphorique sur des sujets de cette nature , n'étoit qu'un ornement trompeur & déplacé , j'ai tâché d'éviter toute allusion figurée. Par-là cependant je n'entends pas exclure les argumens

puisés dans l'analogie , maniere de raisonner convenable , & fondée sur l'uniformité des ouvrages de la nature.

Dans l'année 1774 , la Petite-Vérole fut si cruellement meurtriere parmi les pauvres habitans de la ville de Chester , que ses ravages firent la plus profonde impression sur mon esprit , sur-tout quand je pensois qu'il étoit possible d'empêcher de si grands maux. Dès cette époque je n'ai cessé de desirer ardemment de les prévenir par l'inoculation.

En 1777 , à l'occasion d'une nouvelle épidémie de Petite-Vérole , je me hasardai dans cette intention à dresser un plan de ce qu'il y auroit à faire. D'abord , & pendant quelques mois , je n'en parlai que dans le particulier : je le proposai ensuite publiquement au mois de Mars 1778 ; il ne fut pas désapprouvé par la Faculté , ni par nos citoyens les plus éclairés. Mais cette affaire étoit environnée de tant de difficultés réelles ou imaginaires , qu'une inoculation générale des pauvres ne s'exécuta qu'en 1780.

En méditant sur les moyens les moins hasardeux de faire une inoculation générale , je

mis par écrit mes réflexions , afin de voir plus distinctement , par quels moyens on pourroit empêcher la contagion de s'étendre , si l'on en venoit à quelque mesure pareille. Il me vint des doutes au sujet des opinions dont j'ai parlé ci-dessus. De nouvelles réflexions augmentèrent ces doutes , & peu-à-peu je parvins à me convaincre , ou que ces deux opinions , qui jusqu'ici avoient empêché qu'on ne cherchât à arrêter les progrès de la Petite-Vérole naturelle étoient fausses , ou que , si elles étoient fondées , elles mettroient pour toujours un obstacle insurmontable à tout ce qu'on pourroit entreprendre dans cette intention. Quoique depuis long-tems j'aie acquis une entière conviction sur l'un & l'autre de ces points d'après les principes exposés dans les Recherches , un reste de défiance que j'éprouvois encore en m'élevant contre des opinions qui avoient été si long-tems & si généralement admises par les Médecins , m'engagea à solliciter une critique impartiale des miennes de la part de tous ceux de mes amis avec qui je crus pouvoir prendre cette liberté. Depuis sept ans ces papiers ont circulé chez toutes

mes connoissances , parmi les Médecins & autres gens de lettres. Je les ai priés de faire librement leurs objections & de m'envoyer des réponses détaillées aux questions qu'on trouvera à la fin des Recherches ; & afin de les engager davantage à proposer leurs remarques avec la plus grande franchise , j'ai promis de ne point publier leurs noms , soit qu'ils approuvassent ou désapprouvassent la doctrine que j'ai tâché d'établir. Je remercie sincèrement ces obligeans Correspondans de cette faveur secrète , & je leur témoigne ici la douce satisfaction que leur approbation m'a procurée : mais en cette occasion , je garderai d'autant plus volontiers le silence que j'ai promis , que je desire de convaincre par des argumens , & non de persuader par l'autorité. Il suffira de dire en général que toutes les objections que l'on m'a fait l'honneur de m'adresser sont complètement exposées dans les Recherches , afin que le lecteur soit à portée d'en juger par lui-même.



RECHERCHES

S U R

LES MOYENS A EMPLOYER

P O U R P R É V E N I R

LA PETITE-VÉROLE.

§. P R E M I E R.

La Petite-Vérole est une maladie contagieuse.

LA vérité de cette proposition est prouvée de la manière la plus convaincante par la pratique journalière de l'inoculation.

§. I I.

Depuis que la Petite-Vérole a commencé à paroître, on ne l'a jamais vue produite par d'autres causes que la contagion.

Cette maladie n'est occasionnée à présent, ni par le climat, ni par le sol, ni par la

faison ; mais *seulement* par contagion ; comme les faits suivans le rendent extrêmement probable. Le monde avoit existé quatre ou cinq mille ans avant que l'Histoire en fit aucune mention. Il est généralement reconnu qu'elle avoit été originairement endémique en Arabie , ou dans quelque contrée de son voisinage. De-là est sorti le levain qui a infecté toute l'Europe , toutes les autres parties du monde alors connues , & toutes celles qui ont été découvertes depuis. Elle n'a paru en Groenland qu'en 1733 , l'infection y fut portée par un naturel du pays qui y retourna de Coppenhague (1) avec la maladie. A Minorque elle disparut entièrement depuis 1725 jusqu'en 1742 , c'est-à-dire pendant dix-sept ans. En 1745 elle fut rapportée dans cette Isle par un vaisseau du Roi , & l'on ne sauroit douter que la premiere infection n'y ait été portée par quelque vaisseau , quoique l'Auteur qui raconte ces faits n'ait pas eu connoissance de cette cause (2). A Boston dans la Nouvelle-Angle-

(1) Crantz's History of Greenland. B. 5. §. 8.

(2) Cleghorn's diseases of Minorca. Ch. VII.

terre , il n'y avoit eu que huit épidémies de petite-vérole , depuis le premier établissement dans la province de Massachusett , jusqu'en 1752 , comme il paroît par la table suivante , formée d'après le sommaire historique & politique de l'Amérique septentrionale par Douglafs.

Années d'épidémies de la
Petite-Vérole à Boston. Intervalles des épidémies.

1649.	
1666.	17 ans
1678.	12
1689.	11
1702.	13
1721.	19
1730.	9
1752.	22

Avant l'épidémie de 1721 , la petite-vérole fut apportée des Barbades ; avant celle de 1730 , elle le fut d'Irlande ; & avant celle de 1752 , elle le fut de Londres.

Dans Rhode - Island , cette maladie n'a jamais été épidémique , suivant le rap-

port très-authentique du Docteur Moffatt ; qui a exercé la Médecine à Newport , capitale de cette Isle , depuis 1740 jusqu'en 1765 , & suivant celui du Docteur Waterhouse , natif de cette même Isle. » La Petite-Vérole , dit » le premier , n'a jamais été épidémique dans » Rhode - Island depuis que j'y fais mon » séjour , & je n'ai pas ouï dire qu'elle l'ait » jamais été auparavant. Autant que je puis » m'en rappeler , on n'y a jamais vu plus » de cinq ou six personnes attaquées à la fois » de cette maladie «. Une si heureuse exemption est l'effet des réglemens établis dans le but d'empêcher la contagion de se répandre (1). Cette proposition pourroit être confirmée par plusieurs autres preuves qui deviennent inutiles , vu qu'elle est aujourd'hui généralement adoptée par les Médecins.

(1) Voyez l'Appendice à la fin de ces Recherches.



§. I I I.

*Le poison de la Petite-Vérole est soluble
dans l'air.*

Le levain de la Petite-Vérole est appelé *un poison* par les Auteurs de Médecine, & personne ne contestera que cette dénomination ne soit fondée.

Il est important de s'assurer de la manière dont se fait la combinaison du poison varioleux avec l'air. Je présume que leur réunion s'opère par une véritable solution.

Lorsqu'un menstrue limpide a dissous une substance quelconque, il demeure aussi transparent qu'auparavant. Cette marque de vraie solution est fondée sur une induction très-étendue & très-uniforme de faits, déterminés par une multitude d'expériences exactes faites sur différentes espèces de dissolvans, soit salins, inflammables, aqueux ou aëriiformes, sans aucune exception quelconque dont je puisse me rappeler. On imaginera peut-être

que la transparence de la solution ne tient pas essentiellement à la combinaison chymique des ingrédients , mais à leur transparence naturelle. Mais les métaux , les terres , sont des corps opaques ; & leurs solutions faites dans les menstrues propres à chacune de ces substances sont parfaitement transparentes. Au contraire , si l'on agite pour les mêler ensemble , deux substances transparentes qui n'ont l'une avec l'autre aucune affinité chymique , ce mélange deviendra opaque. Tel est celui de l'huile avec l'eau , ou de l'air avec des vapeurs aqueuses dont il est déjà surchargé. Les faits sur lesquels se fonde cette observation sont si nombreux & si uniformes , qu'on peut à juste titre la regarder comme un principe en chymie , ou comme une loi de la nature. Appliquons cette loi à notre sujet.

1. Il est universellement reconnu dans ce pays que la Petite-Vérole naturelle peut se communiquer , sans contact immédiat du malade , ou de la matière variolique , & qu'elle se propage par le moyen de l'air d'une personne à l'autre. La matière variolique appli-

quée à une blessure , ou à l'intérieur des narines (1) ou à une partie quelconque de la peau (2) produit la Petite-Vérole inoculée. De façon que la Petite-Vérole naturelle paroît être toujours communiquée par l'air ; ce qui prouve incontestablement que les émanations contagieuses, ou miasmes, existent dans l'air autour des malades, ou de la matiere variolique.

(1) Mead de variolis , chap. 5.

(2) Quædam observata videntur docere cuti adhærere quandoque illud contagium, & deinde morbum producere. Vidi aliquoties perfectâ sanitate ruentibus unicam in cute pustulam attolli, rubere, dolere, suppurari, & cutim satis profundè exedere, cicatrice satis insigni relicta; paucis diebus postea variolarum morbus cum omnibus suis symptomatibus sequebatur. Audivi de aliis Medicis quod & idem aliquoties observaverint; imò mulierculæ quæ variolis decumbentium custodiam agere solent, has pustulas *moder-pokken* solent vocare, tanquam sequentium brevi variolarum genitricæ, & audacter prædicunt secuturum morbum. Plerùmque in facie talis pustula solet apparere, ferè semper unica, rarò binæ vel plures; saltem non memini me in praxi unquam plures quàm binas vidisse, & semper fœdiorem cicatricem relinquunt quam ipsæ variolæ. Van Swieten. Com. t. 5, p. 27.

Voyez aussi les *Philos. Transact abridged*, n°. 375, & pour 1768 XVII.

Une autre preuve non moins évidente de l'existence des miasmes varioliques dans l'air peut se déduire de leur odeur particuliere. Le goût fait distinguer les différentes matieres dont des liquides sont imprégnés. L'air ne peut se goûter, mais l'odorat qui est le sens approprié à cet élément, distingue la présence des miasmes varioliques par une odeur désagréable & particuliere.

2. L'air quoique fortement imprégné de miasmes varioliques, est parfaitement transparent. La vue, le plus subtil de tous nos sens ne sauroit y appercevoir le plus léger degré d'opacité. Si l'on agite un seul grain de magnésie dans une pinte d'eau, on en verra distinctement des parties dans la plus petite goutte de cette eau, tandis qu'une livre de sel d'Epsom dont on la tire, peut se dissoudre dans la même quantité d'eau sans en altérer la transparence; mais si l'eau en est une fois parfaitement saturée, un seul grain de ce même sel qu'on y ajoutera demeurera toujours visible. Des petits corps voltigeans dans l'air s'apperçoivent aussi facilement que ceux qui flottent dans l'eau. L'avantage de la vue à cet égard

sur l'organe de l'odorat est d'autant plus grand que le volume d'air qui peut être en contact avec ce dernier , est bien petit en comparaison de celui que l'œil peut pénétrer. Il est vrai que de petites particules de poussière demeurent invisibles à l'ombre , parce qu'elles sont de la même couleur que les objets environnans ; mais on les voit facilement en les éclairant au moyen d'un rayon de soleil qu'on introduit dans une chambre. Les rayons de soleil donnent un brillant à tous les objets de quelque couleur qu'ils soient , & le fond obscur derrière les molécules de poussière ainsi éclairées , les fait paroître d'une manière plus distincte. J'ai souvent exposé de l'air imprégné de miasmes varioliques à un rayon de soleil , dans une chambre d'ailleurs obscure , sans pouvoir les rendre visibles , même au moment où ces miasmes fortoient des boutons de la petite-vérole la plus confluyente. Cependant je n'affirmerois pas que l'air n'est jamais chargé de ces miasmes au-delà du point de saturation , & par conséquent qu'ils ne pussent quelquefois devenir visibles.

3. Si l'on met un corps soluble dans une

quantité du menstrue qui lui est propre ; moindre que celle qui est nécessaire pour le dissoudre en entier , le dissolvant une fois saturé , le reste demeure sans éprouver de changement , mais pourra imprégner une plus grande quantité de menstrue. De même le poison variolique , renfermé dans une petite quantité d'air , conserve le pouvoir d'en imprégner une plus grande quantité , parce qu'il en reste une partie qui n'est pas dissoute. Ainsi les Inoculateurs renferment avec soin du pus variolique dans de petits flacons bien bouchés pour que l'air n'en dissolve pas tout le venin. J'ai vu du pus de petite-vérole se conserver ainsi renfermé , dans un état de demi-fluidité , pendant plusieurs mois ; la quantité d'air avec laquelle il demeurait en contact n'étant pas suffisante pour en dissoudre toute l'humidité.

4. Cette théorie est confirmée par l'analogie la plus étendue & la plus constante. La transpiration des végétaux que le Docteur Hales a prouvé être très-abondante , & la transpiration insensible des animaux , sont parfaitement invisibles. On pourra supposer que ces

émanations sont si subtiles que l'œil ne sauroit distinguer la transpiration d'une feuille d'arbre ou celle d'un homme ; cependant lorsque nous regardons des millions de feuilles ou des milliers d'hommes rangés sur une ligne dans la direction de notre œil, leurs transpirations accumulées devroient s'appercevoir, si elles diminuoient le moins du monde la transparence de l'air. Non-seulement la théorie bien établie de la solution de l'eau dans l'air confirme la doctrine que je viens d'exposer, mais je crois que les phénomènes de toutes les substances volatiles, dont la vapeur est invisible, s'expliquent clairement sur le même principe. La maniere dont se fait la combinaison du poison variolique avec l'air paroît avoir la plus grande analogie avec celle de ce fluide & des principes odorans invisibles, c'est par la solution que l'une & l'autre s'exécute ; quel que soit le corps odoriférant, l'air se charge de ses émanations sans rien perdre de sa transparence.



§. I V.

Si deux personnes sont exposées pour la première fois à la contagion de la Petite-Vérole , il est rare qu'elles échappent l'une & l'autre à la maladie ; & si trois personnes sont exposées à la fois , il est beaucoup plus rare encore qu'elles l'évitent toutes trois.

Si une personne qui n'a jamais eu la Petite-Vérole étoit toujours sûre de la prendre la première fois qu'elle seroit exposée à l'infection , il s'ensuivroit évidemment que toute personne qui n'a jamais eu cette maladie n'a jamais été exposée à l'action de ses miasmes. Mais les faits sont plus compliqués , & la conclusion moins évidente ; & je crois que pour n'avoir pas considéré ces faits avec assez d'attention , on en a déduit des conclusions très-erronées. Je prie le Lecteur de donner à ceci une attention particulière , parce que ce sera la base de plusieurs des argumens qui doivent suivre.

Tous les Médecins , je crois , reconnoissent que ni l'inoculation , ni la présence de miasmes varioliques dans l'air qu'on respire , ne communiqueront pas la Petite-Vérole à toute personne qui ne l'a jamais eue. Des Auteurs d'un très-grand poids ont estimé à un sur vingt , la proportion de celles qui ne peuvent pas la prendre (1). On croit assez généralement qu'il y a des gens qui en sont susceptibles dans un tems & non pas dans un autre , & cette opinion peut avoir quelque fondement. Je ne connois pas un assez grand nombre de faits de cette espece pour déterminer en quelle proportion peuvent être les personnes chez lesquelles existe cette incapacité momentanée de recevoir l'infection ; certainement cette proportion doit être très-petite , elle l'est au point que des Praticiens de grande expérience ont douté de son existence. Quant à moi , d'après ce que je puis me rappeler , & d'après le peu d'évidence de ce qu'on allégué à cet

(1) *Sauvages nosol-Rosenstein*, maladies des enfans,

égard , je serois porté à conjecturer qu'à peine se trouve-t-il dans ce cas une personne sur plusieurs centaines , ou même sur plusieurs milliers , en sorte que la proportion établie ci dessus de un à vingt ne sera augmentée que d'une très-petite fraction en conséquence de cette incapacité du moment.

En m'occupant de ce sujet j'imaginai qu'on pourroit d'après ces données , & suivant la théorie des probabilités , calculer celle qu'il y avoit que deux ou trois personnes exposées pour la première fois au miasme variolique échapperoient toutes à l'infection. A ma prière un Géometre de mes amis fit le calcul suivant.

S'il y a une personne sur vingt qui ne puisse pas prendre la Petite-Vérole , il est évident que pour quiconque ne l'a pas eue il y a dix neuf chances pour en être attaqué , & une seulement pour l'éviter. Nous avons donc lieu de croire , quelque violente que soit une épidémie de Petite-Vérole dans une ville , que si un enfant n'a pas pris la maladie , il y a dix-neuf contre un qu'il n'a pas été exposé aux miasmes contagieux. Si deux dans une famille ont échappé , la probabilité que tous deux

n'ont pas été exposés à l'infection est de plus de quatre cents à un ; s'il y en a trois , elle est de plus de huit mille à un (1).

(1) *Note du Traducteur.*

Le principe général de l'Auteur est très-vrai : il est peu probable qu'une personne échappe à la contagion ; il est donc beaucoup moins probable que deux personnes déterminées y échappent , & beaucoup moins encore que trois soient dans ce cas. Mais dans l'exposition de cette vérité l'Auteur a commis une inadvertence. Sauvages suppose vingt personnes exposées à la contagion , & il affirme qu'une seule y échappe. L'Auteur paroît entendre cette assertion , comme si sur vingt personnes exposées ou non exposées , une seule étoit exempte de la Petite-Vérole. Ensuite il croit pouvoir négliger le nombre de celles qui étant exposées , ne la prennent point ; il établit en conséquence comme une vérité expérimentale , que , sur vingt personnes , une seule n'est point exposée à la Petite-Vérole , & que les autres y sont exposées & la prennent. Il tire de là quelques autres conséquences conformes à la théorie des probabilités & au sens commun , & parvient à une conclusion qui étoit , comme on voit , contenue toute entière dans son hypothèse. C'est ce qui arrive plus d'une fois à des Philosophes , d'ailleurs très-estimables , dans les applications qu'ils ont faites de la doctrine des hasards aux événemens de la vie. Au reste , ce vice de raisonnement n'influe en aucune manière sur la suite de l'Ouvrage , parce que , comme je viens de le dire , le principe général est indubitable. J'ai cru devoir retrancher une note des-

Mais comme ces calculs pourroient ne pas convaincre tout le monde, il y a une autre méthode par laquelle toute personne qui en

tinée à expliquer le calcul contenu dans cet article, & à modifier ses résultats par la considération du nombre des habitans d'un lieu donné; cette note reposant sur la même base que le calcul, manquoit également de justesse. Toutes-fois il ne sera pas inutile d'observer que si l'expérience détermine le rapport du nombre des personnes non exposées, à celui des autres pour un lieu donné, cette remarque trouveroit son application. Par exemple, si dans un lieu peuplé de trois cents quatre-vingts personnes, on a remarqué qu'une sur vingt évite de s'exposer à la contagion, & qu'on choisisse dans ce nombre deux personnes A & B, la probabilité que ces deux personnes à la fois n'ont pas été exposées sera $\frac{1}{421}$ ou à peu près; pour trois personnes, A B C, cette probabilité sera $\frac{1}{9586}$. Ce ne sera que lorsque le nombre des habitans du lieu en question sera supposé infini, qu'on retrouvera les probabilités telles qu'elles sont énoncées dans le texte, c'est-à-dire, $\frac{1}{400}$ pour deux personnes, & $\frac{1}{8000}$ pour trois.

Mais lorsqu'on n'a pas de semblables données, un pareil calcul ne peut plus avoir lieu. De ce que sur vingt personnes exposées à la contagion de la Petite-Vérole une seule lui échappe, on ne peut pas conclure qu'il y ait dix-neuf à parier contre un que toute personne qui n'a pas eu la Petite-Vérole n'a jamais été exposée à la prendre. Il n'y a aucun rapport, aucune connexion quelconque entre la conséquence & la prémisse. Si l'on a observé que sur vingt personnes qui pontent à une table de Pharaon,

voudra prendre la peine pourra s'assurer que cet argument est juste & bien fondé. Mettez dans une boîte deux fois vingt ou quarante pois blancs , marquez-en deux ou chaque vingtième avec de l'encre , & après les avoir mêlés , tirez-en deux à la fois au hasard , il arrivera bien rarement que vous preniez à la fois les deux pois que vous avez marqués. S'il y en a trois fois vingt ou soixante , & qu'on en ait marqué trois , il fera bien plus rare encore que l'on amène à la fois ces trois là. Le bon sens montre que cela doit être , & l'on s'en convaincra facilement si l'on a la patience d'en faire l'épreuve.

Nous pouvons conclure de-là , que si trois personnes ou davantage , dans le même tems

il y en a dix-neuf qui se ruinent, on ne pourra pas en déduire qu'il y a un à parier contre dix-neuf que tout homme dont la fortune n'est pas dérangée n'a pas ponté au Pharaon , ni qu'il y ait dix-neuf à parier contre un que cet homme est un joueur ; cette conséquence paroîtroit au premier coup d'œil trop absurde, elle ne le seroit pas plus cependant que la précédente ; car c'est précisément le même raisonnement qui conduiroit à l'une & à l'autre.

& dans le même lieu , ont toutes échappé à la Petite-Vérole , elles n'ont pas été exposées à son infection.

Je puis ajouter un argument qui confirme puissamment ce calcul des probabilités , & qui peut être regardé par bien des gens comme plus concluant que tous les calculs. J'ai fait la question suivante à vingt-six Médecins & à cinq Chirurgiens , tous distingués dans leur état par leurs connoissances & l'étendue de leur pratique. » Avez-vous jamais vu trois per-
» sonnes ou davantage échapper à la Petite-
» Vérole dans le même tems & dans le même
» lieu , après avoir été certainement exposées
» pour la première fois de leur vie à l'infec-
» tion , soit par l'inoculation avec du pus
» frais , soit en respirant l'air d'une chambre
» où l'on pouvoit sentir l'odeur du virus va-
» riolique «. J'ai eu des réponses de tous ces Messieurs , dont aucun n'a vu un exemple de trois personnes , qui en pareille circonstance , aient toutes échappé ; on ne m'a cité qu'un seul exemple ou cela soit arrivé à deux personnes à la fois. Cette observation ne s'appli-
que

que pas aux très-petits enfans qui , comme chacun le fait , sont moins sujets que d'autres à prendre l'infection (1).

§. V.

La période entre le moment de l'infection & le commencement de la fièvre , se termine généralement du sixieme au quatorzieme jour inclusivement après l'inoculation , & dans la Petite-Vérole naturelle elle n'est pas beaucoup plus longue.

La seule preuve qu'on puisse donner de cette proposition se tire des faits , & il en faut un très-grand nombre pour pouvoir en déduire des conséquences positives. Personne au monde n'a eu peut-être plus d'expérience , comme Inoculateur , que le Baron Dimsdale , auquel l'humanité est si redevable pour avoir bien voulu communiquer au public la méthode perfectionnée de conduire l'inoculation. Dans une lettre de cet illustre Prati-

(1) Voyez Monro ou Inoculation , p. 15.

cien je trouve cette remarque importante :
» J'ai toujours vu en inoculant suivant la
» nouvelle méthode avec du pus frais , que
» la fièvre éruptive s'est manifestée dans quel-
» qu'un des jours depuis le sixième de l'opé-
» ration au quatorzième inclusivement. Je
» n'ai pas vu un seul cas où elle ait com-
» mencé plus tard (1) ».

Chez les inoculés on peut toujours s'assurer très-exactement de cette période ; cela est beaucoup plus difficile chez ceux qui ont la Petite-Vérole naturelle. Cependant , pour le but que je me propose dans ces Recherches , il seroit utile de s'approcher , autant que possible , de la vérité , dans les cas d'infection naturelle. Je vais raconter quelques observations qui jetteront du jour sur ce sujet.

Première Observation. Une fille du feu révérend M. Harwood , passa , sans le toucher , près d'un enfant qui avoit la Petite-Vérole : elle prit la fièvre onze jours après , & eut la même maladie.

(1) Voyez la même remarque dans l'Ouvrage de Monro sur l'inoculation.

Seconde Observation. Le 21 du mois de Novembre 1780, Mlle. Bennet, dont le pere est Patron d'un vaisseau à Liverpool, partit de Chester, où il n'y avoit en ce moment là qu'un seul malade de Petite-Vérole, avec lequel elle n'avoit aucune espece de relation, pour se rendre dans cette ville. Le soir même de son arrivée elle entra dans une maison où il y avoit des enfans malades de Petite-Vérole, dont quelques-uns qui avoient des crouâtes sèches sur la peau, toucherent sa main. Elle tomba malade le 3 Décembre; c'est-à-dire treize jours après l'infection. Comme on pouvoit croire que cette malade avoit pris la contagion par l'attouchement de quelques crouâtes varioliques, j'examinai ses mains pour voir si je découvrerois quelque trace d'inoculation, mais il n'y en avoit aucune.

Troisième Observation. Une fille de M. Mofs, Horloger, alla le 21 Septembre 1780 de Frodsham où il n'y avoit pas une seule Petite-Vérole, non plus que dans le voisinage, à Liverpool où cette maladie étoit épidémique; elle retourna à Frodsham le premier Octobre, & ce jour là même la fièvre éruptive

se déclara , c'est-à-dire le onzieme jour de son arrivée à Liverpool.

Quatrieme Observation. J'ai été informé par un Chirurgien de Frodsham , que l'aîné des enfans de P. Simcock s'étant trouvé le 21 Décembre à l'école , avec un fils de l'Horloger Moss qui y étoit allé ayant encore quelques restes d'éruption , il tomba malade le 31 Décembre , c'est-à-dire le onzieme jour.

Cinquieme & sixieme Observation. En Novembre 1781 , deux enfans de M. Burges de Helsby qu'on devoit inoculer , furent conduits secrettement par un domestique vers un malade de Petite-Vérole , dans l'intention de leur faire prendre l'infection de la maniere naturelle : tous deux prirent la fievre éruptive onze jours après. M. Jackson¹, Chirurgien à Frodsham , peut rendre témoignage de l'exactitude avec laquelle les quatre derniers cas sont racontés.

Septieme Observation. Le 6 Novembre 1777 , le jeune M. H. A. rencontra un enfant malade de la Petite-Vérole sur les remparts de cette ville , comme cela sera raconté plus en détail ci - après. Le 15 Novembre , c'est-

à-dire , dix jours après , il prit la fièvre éruptive. Dans tous ces cas , excepté le quatrième , je me suis informé très-exactement des dates auprès des parens des malades , dans le tems même de leur maladie.

Huitième Observation. M. Dawson , de Sedbergh en Yorkshire , m'a raconté dans une lettre le fait suivant. » On préparoit un » enfant pour la Petite-Vérole ; mais la mere » qui étoit ennemie de l'inoculation le conduisit à un mille de-là , dans une maison » infectée. Cela se passa le Dimanche vers » les trois heures après-midi , & le second » Lundi après , c'est-à-dire le neuvième jour , » l'enfant tomba malade «.

Neuvième Observation. La veuve de feu H. V. , Ecuyer , avoit évité la Petite-Vérole jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans. Un jour , (c'étoit un Samedi) elle reçut la visite d'une femme de sa connoissance qui avoit la Petite-Vérole dans sa famille , & qui resta auprès d'elle jusqu'au lendemain. Le Mardi de la semaine suivante , Madame V. tomba malade de la Petite-Vérole , c'étoit le onzième jour de l'infection. J'ai appris ce fait de la famille

de cette personne lorsqu'il étoit encore ré-
cent , & MM. Brodhurst & Williamfon peu-
vent l'attester comme Médecins.

Pour favoir si l'intervalle entre le moment
de l'infection , & celui où commence la fièvre
éruptive , est différent suivant que la Petite-
Vérole est naturelle ou inoculée , j'ai com-
paré neuf cas d'inoculations pris au hasard
avec les neuf que je viens de raconter.

La fièvre a commencé après l'infection.

<i>Sur neuf cas de Petite- Vérole inoculée.</i>	<i>Sur neuf cas de Petite- Vérole naturelle.</i>
---	--

Dans 3 cas au 8 ^e . jour	0 cas.
5	1
0	1
1	6
0	1
13	1
<hr/>	
9	9

D'où l'on peut conclure , s'il est permis
de tirer des conclusions d'un aussi petit
nombre de faits , que cette période est d'en-
viron deux jours plus longue dans la Petite-
Vérole naturelle que dans l'inoculée.

Aucun de ces cas ne tend à prouver que la

différence soit bien considérable. Cependant j'ai été informé très-authentiquement de deux faits qui à la première vue semblent être des exceptions à cette proposition, relativement à la Petite-Vérole naturelle, la période en question se trouvant dans l'un beaucoup plus longue & dans l'autre beaucoup plus courte que dans ceux dont nous venons de parler.

» Une jeune fille de quatorze ans vint d'un
» endroit de la campagne où il n'y avoit pas
» de Petite-Vérole, elle entra inopinément
» dans une chambre où étoient plusieurs per-
» sonnes atteintes de cette maladie, & fut
» très-effrayée. A l'instant elle fut saisie d'une
» douleur dans le milieu du dos, qui dura
» plusieurs heures. Ceci arriva le Jeudi; le
» Vendredi & le Samedi elle se porta bien;
» le Dimanche, quatrième jour de l'entre-
» vue, elle prit la fièvre, & le Mercredi
» suivant il sortit des boutons ». Quoique je
tienne ce fait d'un observateur fidele & très-
intelligent, il seroit possible cependant que
cette jeune fille eût reçu l'infection aupara-
vant, ce qui arrive souvent, sans que nous
puissions le savoir. D'ailleurs il y a grande

raison de croire que le période entre l'infection & la fièvre éruptive n'est pas plus court, mais plutôt qu'il est plus long dans la Petite-Vérole naturelle que dans l'inoculée ; autrement les inoculés, qui respirent souvent un air infecté au moment de l'opération, seroient exposés aux funestes effets de la Petite-Vérole naturelle ; d'où il résulteroit que l'inoculation auroit beaucoup plus souvent des suites fâcheuses.

Le fait suivant m'a été communiqué par une lettre d'un Médecin justement célèbre par son grand sens & son savoir. « En 1757, » les restes des Régimens de Sherley & de » Pepperell furent embarqués à New-Yorck, » où étoit la Petite-Vérole, pour aller à » Boston, où elle n'étoit pas. Le 20 & le » 21 jour depuis celui de leur embarque- » ment, huit hommes prirent cette maladie. » Je tâchai de m'informer si l'on n'avoit point » embarqué avec eux quelques linges ou » quelques hardes imprégnés de matiere varicelleuse, qui les auroient infectés depuis » leur départ ; si les huit Soldats avoient » été transportés dans le même bâtiment,

» & s'ils avoient logé dans le même endroit
» depuis leur arrivée. S'ils étoient partis dans
» le même bâtiment, & s'ils avoient eu ensuite
» des quartiers séparés , il feroit d'autant plus
» probable que l'infection étoit postérieure
» à l'embarquement: mais il me fut impos-
* sible de rien apprendre sur aucun de ces
» points ». Ce fait , quoique très-curieux ,
ne peut être donné comme une preuve que
le période entre le moment de l'infection &
le commencement de la fièvre éruptive soit
quelquefois plus long que nous ne l'avons
établi ci-dessus. Il pouvoit se trouver de la
matière variolique à bord de quelqu'un des
bâtimens , qui infecta les Soldats après l'em-
barquement.

Ne pouvant parvenir à la connoissance
d'un certain nombre de cas où le moment de
l'infection fût bien déterminé, j'ai tâché d'y
suppléer par la méthode suivante. J'ai prié
M. Owens , Inspecteur de la Société , de
noter exactement sur son registre le jour du
mois où chaque enfant dans une famille au-
roit les premiers symptômes de la fièvre érup-
tive. Je puis attester l'exactitude de son re-

gistre, comme ayant été moi-même témoin de la plupart des faits. A mesure que l'occasion s'en présentoit, j'ai recueilli d'autres faits de la même nature, d'après des informations également authentiques.

Dans cette partie du registre qui sera insérée dans la neuvième proposition de ces Recherches, la septième famille est notée de cette manière, colonne quatrième, $\left\{ \begin{array}{l} 1. 30 \text{ Mai} \\ 2. 14 \text{ Juin} \end{array} \right\}$ ce qui signifie que le premier enfant dans cette famille fut attaqué le 30 Mai & que le second le fut le 14 Juin, c'est-à-dire, le seizième jour après le premier. La liste suivante renferme les trente-sept premiers cas qui se rencontrèrent, & marque le jour où la fièvre éruptive se manifesta après que le premier dans chaque famille eût été attaqué.

Le 3 ^e . jour	1 malade	15 ^e . jour	6 malades
7	1	16	5
8	1	18	7
11	4	21	1
12	2	22	2
13	3	23	1
14	3		

Pour tirer une juste conclusion de ces faits, il sera nécessaire de déterminer combien de tems après le commencement de la fièvre éruptive, le malade peut communiquer la Petite - Vérole aux autres personnes de la même famille. Dans les preuves de la proposition suivante, nous rendrons très-probable que des enfans qui couchent ensemble ne peuvent se communiquer réciproquement la Petite-Vérole qu'au sixieme jour de la fièvre éruptive ou même plus tard. Prenant ici ce point comme démontré, il s'ensuit que, sur les trente-sept cas, il y en a trente-trois qui ne donnent aucune preuve que l'infection eût précédé la fièvre éruptive de plus de douze jours.

A l'égard des quatre cas où la fièvre éruptive se manifesta seulement les 21, 22 & 23^{es}. jours, il n'est pas hors de vraisemblance que, sur trente-sept personnes, quatre aient pu échapper à l'infection jusqu'au 7, 8 ou 9^e. jour, période où la maladie devient plus capable de se communiquer. Voici une raison que j'ai eue de croire que cela s'étoit ainsi passé à l'égard du malade qui prit la fièvre

le vingt-unieme jour ; il étoit dans une famille où il y avoit quatre enfans qui n'avoient jamais été exposés à l'infection. Quand l'éruption parut sur le premier, ce qui arriva au quatrieme jour de la maladie, les trois autres en étoient séparés ; deux sortirent de la maison sans infection le sixieme jour ; le quatrieme demeura séparé jusqu'au onzieme jour, & onze jours après l'entrevue, c'est-à-dire, au vingt-unieme jour après que le premier étoit tombé malade, il prit la fièvre. Il est bon de remarquer que tous ces cas ont été pris dans les familles les plus pauvres, où la communication étoit la plus intime, les enfans vivans dans la même chambre, couchant ordinairement dans le même lit, & n'ayant jamais été séparés, à ma connoissance, de ceux qui tomboient malades, excepté dans le seul cas dont je viens de parler.

Je pourrois joindre ici plusieurs autres cas que je n'ai pas rangé dans la table ci-dessus, & qui ajouteroient quelques degrés de plus de probabilité à ma proposition ; mais je ne saurois en alléguer un assez grand

nombre pour en déduire une démonstration rigoureuse.

J'ai été informé très-authentiquement de plusieurs cas de Petite-Vérole inoculée, où la fièvre n'a paru que plusieurs jours après le quatorzième depuis l'inoculation, pour laquelle je crois, il est vrai, qu'on n'avoit pas employé du pus frais.

Les deux cas suivans sont en même tems curieux & instructifs. Lorsque le rapprochement est aussi complet que possible, tel qu'il a lieu entre une mere & l'enfant qu'elle porte dans son sein, ils font voir quel tems peut s'écouler entre le moment où la première est attaquée, & celui où son enfant tombe malade.

« Une femme, au septième mois de sa grossesse, prit une Petite-Vérole maligne; elle mourut au quatorzième jour, après avoir accouché au onzième d'un fils qui n'avoit sur son corps aucune marque de maladie: l'enfant, quatre jours après, prit des convulsions le matin, le soir il eut un commencement d'éruption, & périt bientôt après. Il paroît ici qu'une partie de la sup-

» puration étant achevée au onzième jour ,
» comme c'est l'ordinaire , la maladie de la
» mère se communiqua au fœtus à cette épo-
» que , pour s'y manifester au bout de huit
» jours (1) ». L'enfant prit donc la Petite-
Vérole dix-huit jours après sa mère. Ce cas ,
que le célèbre Docteur Mead dit avoir vu *en*
dernier lieu , est confirmé par l'observation
d'un homme non moins judicieux & exact ,
M. J. Hunter. Dans les Transactions philo-
sophiques , (2) il raconte le cas de M^de. Ford ,
dont la Petite-Vérole parut le 8 Décembre
au soir : elle accoucha le 31 , c'est-à-dire ,
vingt-quatre jours après l'éruption. L'enfant
vint au monde avec des boutons pleins de
pus , qui paroissoient être au sixième ou sep-
tième jour de l'éruption. L'éruption devoit
donc avoir commencé chez l'enfant dix-huit
ou dix-neuf jours après avoir paru chez la
mère.

Si l'on accorde que l'infection ne précède
pas la fièvre éruptive de plus de quatorze ou

(1) Mead de Variolis.

(2) Vol. de 1780 , §. VIII.

seize jours, il suit de ces deux cas , 1°. que l'enfant n'a pas reçu l'infection en même tems que sa mere , 2°. qu'il ne l'a pas reçue non plus dans le tems de la fièvre éruptive. Il paroît probable que les enfans n'ont été infectés qu'après l'épanchement de la sérosité, ou du pus variolique dans les pustules , d'où cette matiere a été repompée , & portée dans le sang par les vaisseaux absorbans.

Il existe une opinion si destituée de fondement , qu'elle ne mériteroit pas la moindre attention , si malheureusement elle n'étoit pas aussi généralement répandue , & si elle ne causoit pas le mal même qu'elle semble vouloir prévenir. On prétend que le changement d'air , même d'un lieu infecté à un autre qui ne l'est pas , occasionne la maladie. Comme cela ne sauroit être fondé en réalité , voyons quel faux raisonnement a pu donner lieu à une opinion si absurde. Entre le tems de l'infection & le commencement de la maladie , il y a un intervalle de plusieurs jours , pendant lequel des personnes infectées peuvent s'être transportées d'un lieu où regne la Petite-Vérole à un autre où il n'y en a

point, & bientôt après avoir été saisies par la maladie; mais on ne sauroit douter que l'infection n'eût aussi certainement produit cet effet, si ces malades fussent restés dans leur première demeure.

§. V I.

Les personnes susceptibles d'être infectées de la Petite-Vérole le sont en respirant l'air imprégné des miasmes varioliques, soit auprès d'un malade depuis le tems de l'éruption jusqu'à celui où les dernières croutes sont tombées, soit dans le voisinage de pus frais, soit auprès de celui qui a toujours été exactement renfermé depuis qu'on l'a tiré des pustules.

1°. Comme personne aujourd'hui ne doute qu'un malade de Petite-Vérole ne communique à l'air qui l'environne une qualité infecte, il nous suffira de chercher à quelle époque de la maladie commence cette émanation contagieuse & en quel tems elle cesse d'avoir lieu.

Il ne m'a pas été possible de recueillir assez de faits pour déterminer avec exactitude quelle est cette époque où commence le danger de la contagion ; mais d'après les cas suivans il paroîtra probable qu'un malade ne communique jamais la Petite-Vérole avant le tems de l'éruption.

Premier & second Cas. Je voyois un jeune garçon qui avoit la Petite-Vérole , & dont les boutons de l'espece discrète sortirent au quatrieme jour de la fièvre éruptive. Dès qu'ils parurent on sépara ses deux sœurs qu'on envoya hors de la maison. L'une d'elles tomba malade onze jours après cette époque , l'autre ne prit la Petite-Vérole que sept semaines plus tard , après avoir été exposée à une nouvelle infection. Comme la premiere n'étoit pas allée plus loin que dans la maison voisine , il est très-possible qu'elle ait reçu l'infection dans quelqu'autre moment ; l'autre avoit été envoyée à une distance beaucoup plus considérable.

Troisieme & quatrieme Cas. Un enfant prit la fièvre de la Petite-Vérole ; deux autres de la même famille étoient tous les jours

dans sa chambre , l'un d'eux même y coucha toutes les nuits jusqu'au sixieme jour de la maladie. Alors l'un & l'autre furent séparés du malade , aucun ne prit la Petite-Vérole , quoique les boutons eussent paru chez le premier un ou deux jours auparavant. L'un d'eux fut inoculé bientôt après , & eut la Petite-Vérole.

Cinquieme Cas. Le fait raconté ci-dessus pour prouver un autre point , peut aussi être cité à ce sujet. Dans une famille où il y avoit quatre enfans qui n'avoient jamais été exposés à l'infection , l'un d'eux ayant pris la maladie , les trois autres furent séparés au quatrieme jour de la fièvre , l'éruption ayant déjà paru , & cependant échapperent tous à la contagion.

J'avoue que les cas que j'ai pu observer moi-même sont en trop petit nombre pour pouvoir en tirer des conclusions positives. Mais je m'estime heureux de pouvoir donner le témoignage de mon respectable & ingénieux ami le Docteur Heberden , en confirmation de ce que j'avance. C'est d'après son consentement que je publie ce passage

d'une de ses lettres. » J'ai vu plusieurs faits
 » qui démontrent que ceux qui n'ont jamais
 » eu la Petite-Vérole, peuvent demeurer en
 » compagnie, & même coucher dans le
 » même lit avec ceux qui l'ont, jusqu'au
 » deuxieme ou troisieme jour de l'éruption,
 » sans risquer de la prendre «.

En comparant cette observation avec les faits indiqués dans la table ci-dessus, (p. .) il paroît clair que lorsqu'une personne vient à prendre la Petite-Vérole dans une famille où il y en a d'autres qui la craignent, celles-ci éviteront presque toujours la contagion naturelle en s'écartant de la maison ou en se faisant inoculer tout de suite.

C'est lorsque les boutons sont parvenus à leur maturité que les émanations varioliques sont les plus abondantes, la matiere infecte étant alors immédiatement exposée à l'air, suivant la description qu'en fait l'exact Sydenham. » *Usque ad hunc diem octavum*
 » *à primo insultu, pustulæ quæ faciem obse-*
 » *derant læves ad tactum fuere, atque rubræ*
 » *jam vero asperiores evadunt, (quod quidem*
 » *primum est incipientis maturationis indi-*

» *cium*) & *subalbidæ*; paulatim insuper
» *succum* quemdam luteum colore à *flavo*
» *non abundentem evomunt* ».

Il n'est pas moins important de s'assurer à quelle époque un malade cesse de pouvoir communiquer l'infection. Aussi long-tems que l'on voit des croutes on peut être sûr qu'elles contiennent un virus concentré. Lorsqu'elles sont toutes tombées, je présume qu'il ne reste plus aucun principe d'infection, tout principe nuisible ou étranger à la constitution s'échappant très-promptement du corps par ses nombreux excrétoires. Cette conjecture a été confirmée par l'expérience uniforme de la société pour la Petite-Vérole. Cependant il peut rester sur la peau, dans les cheveux, &c. quelque peu de matière variolique qui y adhère, à moins qu'on ne les ait suffisamment nettoyés.

Dans des recherches sur les moyens de prévenir la Petite-Vérole, c'est un point essentiel à déterminer, que le tems pendant lequel le virus variolique peut demeurer sur le corps d'un malade. J'ai rassemblé sur ce sujet quelques faits authentiques, tirés par-

ticulierement des régistres de la Société. Chez quatre-vingt-dix malades pris séparément , la moindre durée de cette période a été de dix jours , & la plus longue de quarante , c'est-à-dire , depuis le commencement de l'éruption jusqu'à l'entiere séparation des croûtes varicelliques. Il n'y a eu sur la totalité que seize malades chez qui cette période ait été prolongée au-delà du vingt-huitieme jour.

Dans les familles où il s'est trouvé deux malades dont l'un a pris la Petite-Vérole de l'autre , sur trente-un cas , la plus courte durée de la période contagieuse a été de dix-huit jours , & la plus longue de cinquante-trois , à compter du moment où l'éruption avoit paru chez le premier. Il n'y a eu que deux cas où elle ait passé le quarante-troisieme jour.

Dans les familles où trois malades ont eu la Petite-Vérole successivement , sur sept cas , la plus courte durée de la même période a été de vingt-trois jours & la plus longue de soixante-trois.

Ces faits montrent pendant combien de tems une famille où est la Petite-Vérole na-

turelle , peut en propager l'infection ; lorsque ses membres communiquant librement les uns avec les autres prennent la maladie dès le moment qu'elle devient contagieuse. Peut-être dans bien des cas cette période est elle réellement plus courte que nous ne l'avons estimée. Lorsque l'on arrache les croûtes varioliques avant le tems où elles tomberoient naturellement , il s'en forme de nouvelles qui probablement ne contiennent rien de contagieux.

C'est une opinion généralement admise que la sérosité, le pus & les croûtes varioliques peuvent communiquer l'infection. Il ne l'est pas moins que la respiration & la transpiration insensible d'un malade de Petite-Vérole ont la même propriété. Le virus dont s'impregnent l'humeur de la transpiration & celle qui s'exhale par la respiration vient-il des boutons qui sont sur la peau & de ceux qui se forment dans la bouche ? Ni la transpiration ni l'haleine ne communiquent l'infection tant qu'il n'y a pas de boutons , comme nous l'avons fait voir ci-dessus. Quels autres fluides contenus dans le corps , ou évacués comme excrémentitiels , peuvent être réputés

propres à communiquer l'infection , est une question qui je crois n'a jamais été considérée , encore moins déterminée , quoique susceptible de l'être ; les observations qu'on pourroit rassembler à cette occasion sont en trop petit nombre & trop vagues pour pouvoir en déduire une conjecture probable. La salive est très-suspecte , & l'on ne peut gueres douter qu'elle ne soit infectée particulièrement dans la salivation que produit une Petite-Vérole confluente. Cependant on pourroit encore révoquer en doute si cette qualité infecte de la salive ne vient point du virus versé par les boutons qui sont dans la bouche. Les deux cas rapportés ci-dessus , d'enfans dans le ventre de leurs meres qui n'ont été infectés qu'au moment où le venin avoit pu être réabsorbé des pustules & porté dans le sang , permettroient de croire que le sang des malades ne peut communiquer l'infection qu'à raison de ce mélange.

Cependant toutes les évacuations d'un malade de Petite-Vérole , soit d'elles-mêmes , soit à raison du mélange très-probable de sérosité , de pus , ou de croûtes varioliques ,

peuvent être regardées comme propres à propager la contagion , & comme telles , doivent être écartées avec le plus grand soin , de peur qu'elles ne communiquent la maladie.

Si ces observations sont bien fondées on peut en tirer quelques conclusions importantes. Pendant la fièvre éruptive il n'y aura aucun danger de répandre la contagion en exposant les malades en plein air ; mais dès que les pustules commenceront à mûrir , il faudra être très-attentif à prévenir toute communication des malades avec ceux qui sont susceptibles de le devenir. Il est très-heureux que ce danger ne commence pas plutôt , eu égard au grand avantage qu'il y a d'exposer les malades en plein air dans le tems de l'éruption. Dans les Petites-Véroles inoculées & dans les naturelles bénignes , il n'y a d'ordinaire plus de danger à craindre dès que l'éruption est achevée. Mais dans le cas où le grand nombre des boutons , ou quelque autre symptôme , pourroient requérir que le malade fût exposé au grand air , il faudroit le placer dans quelque endroit isolé ; ou si cela étoit impraticable , se contenter d'ouvrir la

porte & les fenêtres de sa chambre. Quand la fièvre fécondaire est passée, l'admission de l'air libre n'est plus nécessaire, tout danger cessant à cette époque de la maladie. Cependant on voit tous les jours des malades dans cet état où ils conservent encore un pouvoir décidé de propager la contagion, communiquer librement avec ceux qui peuvent être infectés, & s'exposer sans la moindre nécessité à causer la mort de leurs semblables.

II. L'opinion que les personnes qui n'ont pas eu la **Petite-Vérole** peuvent être infectées en respirant dans le voisinage de pus variolique frais, est si généralement établie qu'elle n'a pas besoin de preuves. Or, il y a mille & mille routes par lesquelles ce poison fatal peut se répandre dans toutes les classes du peuple. Plusieurs familles peuvent le porter dans une maison où on a lieu de le craindre, & l'introduire sans qu'on s'en doute, sans s'en douter elles-mêmes, au moyen des habits, linge, hardes & meubles de toute espèce qu'elles peuvent être dans le cas d'y porter. On doit même se défier de toutes sortes de provisions de bouche qui viennent d'un lieu suspect.

Il n'est pas besoin de faire observer que les habits des malades sont ce qui contient le plus de matière infecte. Mais en général tout ce qui sort d'une maison où il y a des malades de Petite-Vérole , peut être regardé comme propre à propager l'infection.

La contagion s'étend rapidement & sur tous les individus qui en sont susceptibles , chez les dernières classes du peuple où la pauvreté & la mal-propreté empêchent qu'on ne se débarrasse promptement de tout ce qui peut contenir du levain variolique.

Il faut observer que les enfans qui ont plus d'aptitude à être infectés que les personnes plus âgées , sont aussi plus exposés aux causes d'infection , soit parce qu'ils portent à la bouche tous les nouveaux objets qui leur tombent sous la main , soit parce qu'on les prend volontiers dans les bras & qu'on peut aisément leur communiquer la maladie par le contact des habits , pour peu qu'ils soient imprégnés de virus. Les causes de cette espèce sont si variées , qu'en y faisant attention on croiroit que la maladie doit s'étendre plus promptement encore qu'elle ne fait. On ne

peut même se rendre raison de ce que la marche de la contagion n'est pas plus rapide, qu'en supposant une chose que d'autres circonstances confirment, c'est que l'atmosphère dissout les exhalaisons infectes & les rend bientôt inertes en les délayant, comme nous le verrons ci-après.

III. Des faits authentiques prouvent que le pus variolique qui a été soigneusement renfermé depuis le moment qu'il étoit récent, peut conserver long-tems une qualité infecte. Cela est clairement démontré par la pratique bien connue des Inoculateurs qui gardent pendant plusieurs mois de la matiere de Petite-Vérole dans des petits flacons bien bouchés, sans qu'elle perde sa qualité vénéneuse. A la Chine, les Inoculateurs prennent des croûtes de boutons sechés lorsqu'elles se séparent du corps ; ils les mettent dans des bouteilles de porcelaine qu'ils ferment exactement avec de la cire, & l'on dit que de cette maniere ils conservent le venin pendant des années. Il est vrai que les croûtes paroissent singulièrement propres à conserver la matiere contagieuse, parce que leur humidité ayant été

dissipée par la chaleur du corps , elles ne peuvent dans cet état de sécheresse se putréfier , ni subir aucune autre espece de fermentation.

» En 1718 , un vaisseau qui faisoit voile
» des Indes orientales au Cap de Bonne-Espé-
» rance , eut à bord trois enfans malades de
» la Petite-Vérole ; on mit le linge qui leur
» avoit servi dans un coffre qu'on ferma à
» clef. A l'arrivée du vaisseau , on en tira ce
» linge qui fut remis à quelques gens du
» pays pour le laver. Ceux-ci en le maniant
» prirent la Petite-Vérole qui se répandit
» bientôt dans la campagne à plusieurs milles
» de distance & y fit un tel ravage que le
» pays en fut presque entièrement dépeu-
» plé (1) «.

Par bien des raisons je suis porté à croire que la maniere dont la Petite-Vérole se communique le plus ordinairement à des lieux éloignés, est par des hardes que l'on envoie, soit enfermées dans des caisses, soit enveloppées de linge, d'étoffe ou de papier de

(1) Mead sur la peste , p. 1 , chap. 1.

façon à les garantir absolument de tout accès de l'air. On a remarqué que souvent ceux qui avoient des parens malades de la Petite-Vérole dans quelque endroit éloigné, en étoient eux-mêmes saisis peu de tems après. Ceci, je crois, peut effectivement arriver par des habits qu'on envoie d'un lieu à l'autre, ou même par des lettres. Car quand on pense qu'une feuille de papier dont on s'est servi pour écrire une lettre, peut avoir été posée sur le lit d'un malade de Petite-Vérole, ou bien sur une table ou sur une chaise où l'on a mis des mouchoirs sales, des habits, &c.... qu'elle peut même avoir été tachée de pus par la faute d'un domestique mal-propre ou du malade lui-même; que l'on ferme une lettre de façon à garantir l'intérieur du contact de l'air; qu'enfin ceux qui l'ouvrent l'approchent de la bouche ou du nez pour la lire, que peut-être un enfant la portera à sa bouche, on ne sauroit être étonné qu'elle puisse quelquefois communiquer l'infection.

« C'est ce dont j'ai vu, dit Werlhoff, un » exemple assez frappant, il y a quelques » années. Dans un tems où il n'y avoit ici

» pas une seule Petite - Vérole , une jeune
» fille reçut une lettre de son frere qui avoit
» cette maladie dans un endroit où elle étoit
» épidémique , & porta cette lettre quelques
» jours dans sa poche. Tout à coup au mo-
» ment où elle y pensoit le moins , elle prit
» les premiers symptômes de cette maladie ,
» qu'elle communiqua à quatre autres en-
» fans qui demeuroient dans la même maison ,
» d'où la contagion passa dans une seconde
» qu'elle parcourut toute entière , sans ce-
» pendant s'étendre au-delà (1) »

Je crois qu'aucun Médecin ne doute que les causes assignées ci-dessus pour la propagation de la Petite-Vérole ne soient bien réelles, particulièrement la communication avec un malade ; l'attouchement ou le voisinage de matiere variolique , lorsqu'on est dans le cas de craindre cette maladie. Et il ne paroîtra pas improbable que ces causes puissent donner une explication suffisante de la propagation de la Petite - Vérole , si l'on fait attention à

(1) Werlhofii opera , p. 487.

la multitude innombrable des voies par lesquelles cette maladie peut s'insinuer chez les personnes qui en sont susceptibles.

Cependant il se présente deux objections à cette conclusion que nous allons examiner dans les deux propositions suivantes.

§. V I I.

Les habits , les ameublemens , les alimens ; quoiqu'exposés aux exhalaisons varioliques , n'acquierent pas la propriété de propager l'infection , ou du moins ne l'acquierent que très-rarement.

On voit assez généralement que les exhalaisons varioliques peuvent être retenues dans des appartemens , des hardes , des meubles , de manière à communiquer une qualité infecte à l'air dans leur voisinage , & je ne me rappelle pas d'avoir entendu contredire cette opinion. Je crois cependant qu'il est aisé de faire voir qu'elle est dans la plupart des cas , si ce n'est dans tous , très-mal fondée. On peut déduire cette conclusion des principes les

plus simples & les mieux établis de la Chymie. Nous avons prouvé que les exhalaisons varioliques s'unissent à l'air par la voie de la solution (*V. §. 3*). La vraie cause est une attraction chymique. Les Chymistes ont employé beaucoup de travaux & de soins pour déterminer les différens degrés d'attraction qui existent entre presque toutes les différentes substances que la nature offre à leur examen, & ils ont trouvé que le degré d'attraction entre deux substances déterminées dans les mêmes circonstances ne varioit jamais. Or, soit que nous supposions que l'air attire les miasmes varioliques plus fortement que ne font les habits, &c. ou que les habits, &c. les attirent plus fortement que ne fait l'air, toujours en déduirons - nous un argument concluant contre l'opinion énoncée ci-dessus. Car si l'air attire plus fortement les miasmes que ne font les habits, meubles, &c., il est évident que ces derniers ne les en sépareront pas pour s'en charger, ou si les habits ont plus de pouvoir que n'en a l'air pour les attirer, ces miasmes ne les quitteront pas pour se répandre dans l'air, & par conséquent ne fau-
roient

roient lui communiquer une qualité contagieuse.

Un Observateur inexact citera peut-être des faits qu'il regardera comme formant des exceptions au principe de Chymie sur lequel est fondé cet argument. On fait, par exemple, que des hardes exposées dans une chambre à la fumée de tabac, & portées ensuite dans un autre lieu, en répandront les exhalaisons, comme il est aisé de s'en convaincre par l'odorat. Dans une chambre où l'on a beaucoup fumé, il n'y a qu'une partie de la fumée qui se dissolvait dans l'air; le reste flotte sous une forme visible dans un état de simple diffusion. Il est à présumer que, dans ce cas, la fumée qui s'est attachée aux habits donne ensuite des émanations qui se dissolvent dans l'air libre. Mais ce qui se passe ici diffère essentiellement de ce qui arrive dans le cas des miasmes varioliques. La fumée qui se dépose sur les habits n'est pas dissoute dans l'air, mais seulement étendue sous une forme visible, & dans cet état, elle n'a pas avec l'air de combinaison chimique. Mais les miasmes varioliques se dissolvent parfaitement dans ce fluide; par

conséquent ils ne peuvent se combiner avec les habits , à moins qu'ils n'eussent pour les substances qui composent ces derniers plus d'attraction qu'ils n'en ont pour l'air , auquel cas ils ne s'en sépareroient plus. D'ailleurs il paroît que la fumée de tabac n'est pas entièrement soluble dans l'air , & que , comme toutes les autres substances dont l'inflammabilité tient à une huile , elle dépose une suie indissoluble. La pipe , ainsi que le plafond & les murs d'une chambre où l'on a beaucoup fumé , acquierent bientôt une couleur noirâtre , probablement à raison de la suie qui n'a pas été dissoute ; c'est cette suie qui s'attache aux habits & qui répand de l'odeur. Il n'est pas douteux cependant que l'air ne puisse dissoudre une assez grande quantité de fumée de tabac , une chambre en conserve souvent l'odeur , quoiqu'il n'y ait point de fumée visible à l'œil.

D'autres faits semblent fournir de nouvelles exceptions au principe que nous venons d'établir. Des étoffes de laine s'humectent dans un air humide , & perdent cette humidité dans un air sec ; c'est que , dans le pre-

mier cas , les particules d'eau répandues dans un air qui en est déjà saturé , se déposent sur les habits & autres corps qu'elles rencontrent , & que , dans le second , l'air sec dissout cette eau dont ils se sont chargés.

Des hardes exposées à la puanteur d'un lieu d'aisance , & transportées dans un autre endroit , conservent quelquefois une mauvaise odeur ; mais cela n'arrive que dans des cas où l'on peut supposer que l'atmosphère est surchargée de ces exhalaisons fétides , qui sont quelquefois visibles à l'œil , & qui forment un dépôt mal-propre sur les murs & les boiserie qui y ont été long-tems exposées.

Il y a dans l'Ouvrage de M. Howard sur l'état des prisons , une observation dont on pourroit encore tirer une objection à notre théorie. « Mes habits , dit-il , dans ma première tournée , avoient contracté une telle » puanteur , que je ne pouvois supporter d' » voir les glaces de ma chaise de poste fermées , » & que j'étois même quelquefois obligé par » cette raison de voyager à cheval. Les feuillets » de mon livre de notes étoient infectés au point » que je ne pouvois m'en servir qu'après les

» avoir étendus pendant une heure ou deux
» devant le feu ; & même mon flacon de vi-
» naigre qui me servoit d'antidote , avoit
» contracté une odeur insupportable après
» m'avoir servi dans quelques prisons (1) ».
Dans ce cas , je présume que l'air des pri-
sons étoit chargé au-delà du point de satu-
ration de vapeurs nuisibles. L'Auteur a soin
de marquer en lettres italiques que cela eut
lieu dans sa *premiere* tournée. Et quoique ses
remarques bienfaisantes eussent opéré une ré-
forme avant qu'il fît ses secondes visites , on
ne sauroit imaginer que ces exhalaisons nui-
sibles eussent été totalement détruites , mais
seulement que la quantité en avoit été dimi-
nuée au point que l'air n'en étoit plus chargé
au-delà des limites de la saturation. Il pour-
roit être difficile de déterminer ce point par
le degré de transparence de l'air ; car il est
probable que jamais un rayon de soleil ne pé-
nétra dans ces tristes demeures.

Si cette idée a quelque fondement , il en

(1) Howard's state of prisons , sec. édit. p. 8.

résulte qu'on doit avoir grand soin d'aérer les chambres où il y a des malades de Petite-Vérole, de peur que les exhalaisons varioliques ne communiquent, par excès de saturation, une qualité infecte aux habits. Heureusement que l'air frais est très-salutaire à ces malades, comme personne aujourd'hui ne l'ignore, & qu'il ne peut que hâter leur guérison.

A ce sujet, on ne peut que se rappeler les effets du musc, qui communique son odeur aux habits & autres objets exposés à ses exhalaisons. La vapeur du musc est extrêmement pénétrante & tenace; elle agit d'une manière difficile à expliquer, & différente, je crois, de celle de toute autre espèce d'exhalaison; elle paroît faire exception à une règle générale de la nature qui produit une infinité d'odeurs qu'on n'a jamais soupçonnées de pouvoir communiquer de parfum aux habits.

Le Docteur Lind, dans ses excellens Mémoires sur les fièvres & l'infection, a prouvé d'une manière également philosophique & pleine de génie la nature contagieuse de différentes fièvres qui, avant lui, n'en étoient point soupçonnées. Il a montré que la propreté

& l'air frais ne suffisoient pas toujours pour détruire le poison contagieux retenu dans la charpente d'un vaisseau & dans les bois hors de service. Mais je crois que cette observation ne sauroit s'appliquer au venin variolique qui est d'une nature particuliere & déterminée , qu'on n'a jamais vu se reproduire de lui-même & sans contagion depuis sa premiere origine ; au lieu que ces fievres pestilentiellles sont probablement de nature à pouvoir renaître des exhalaisons animales condensées dans des appartemens fermés, & altérées peut-être par quelques modifications du procédé de la putréfaction. Il est assez naturel de soupçonner les bois pourris de vieux corps de vaisseaux & la vieille charpente de ceux qui servent encore d'exhaler une vapeur infecte. Celle du soufre paroît être fort bien adaptée au but d'arrêter cette putréfaction malfaisante ; mais nous ne connoissons pas assez la nature du poison variolique , pour lui chercher un antidote , à moins qu'on ne veuille regarder la diffusion dans une grande quantité d'air comme un moyen praticable & suffisant pour corriger ce venin.

Tout bien considéré, il est difficile d'ima-

giner comment les miasmes varioliques , en s'attachant à des corps quelconques , pourront propager l'infection ; la quantité d'air imprégné de miasmes varioliques qui peut être contenue dans les interstices de ces corps est si petite , & sa proportion avec le nouvel air dans lequel elle pourroit s'étendre , diminueroit si rapidement , qu'on ne peut raisonnablement supposer qu'il en reste assez pour faire du mal , même lorsqu'on n'est qu'à une très-petite distance de la chambre infectée. Les seuls vêtemens qui pourroient contenir une certaine quantité d'air seroient des gants ou des bottes qu'on ôteroit auprès d'un malade , & qui , à raison de leur consistance , ne s'affaîferoient pas. On se défie moins de certains meubles , tels que des armoires , des coffres , &c. , qui cependant devroient être plus suspects que des habits , ils contiennent beaucoup d'air ; & s'ils sont fermés , ils peuvent , à raison des miasmes dont cet air est imprégné dans la chambre d'un malade , conserver longtemps l'infection , & la porter au loin avec eux. On comprendra aussi comment une bouteille que l'on vuide auprès d'un malade , se remplit

d'air infecté , & pourra le porter dans un autre endroit où personne n'en soupçonnera le danger. J'avoue cependant que tout ceci n'est que des conjectures que je ne saurois appuyer par aucun fait.

En voilà assez pour la théorie ; voyons s'il est prouvé par l'expérience que les miasmes varioliques adhérens à des hardes , &c. propagent la Petite-Vérole. On a souvent observé que l'infection avoit été communiquée par des personnes qui venoient d'en visiter d'autres atteintes de cette maladie. Tant de gens dignes de foi attestent des faits de cette nature , qu'il n'est pas possible de les tous rejeter : cependant , s'il étoit vrai que l'infection ne dépendît dans ces sortes de cas que des miasmes adhérens aux habits , la Petite-Vérole devroit se répandre beaucoup plus souvent par cette cause qu'elle ne fait réellement , parce que les habits de tous ceux qui entrent dans la chambre d'un malade sont également exposés aux miasmes. Nous avons au contraire des preuves sans nombre que les hardes , &c. exposées aux miasmes de la Petite-Vérole , & portés bientôt après vers des personnes susceptibles

d'infection, ne la communiquent pas toujours, ni même ordinairement. On voit si souvent des cas de cette nature, qu'il paroît fort inutile d'en raconter aucun; quant à moi, j'en pourrois rapporter une multitude, s'il le falloit. Chacun fait, par exemple, que les Inoculateurs s'exposent tous les jours aux miasmes varioliques: cependant ils ne portent pas la Petite-Vérole naturelle à ceux qui pourroient la prendre, quoique, par leur état, ils soient à toute heure appelés à en voir; mais nous savons positivement que la matiere récente de Petite-Vérole portée près d'une personne qui n'a pas eu cette maladie, la lui communiquera le plus souvent, & que si trois personnes s'approchent de cette matiere virulente à une distance convenable, il y a plusieurs mille à parier contre un que l'une des trois en sera infectée (*Voyez §. IV.*). Or ceux qui vont auprès d'un malade de Petite-Vérole peuvent par inadvertence emporter du pus variolique adhérent à leurs habits, à leurs mains, à leurs pieds, &c. Toutes ces considérations rendent extrêmement probable que la Petite-Vérole est toujours portée d'une maison

à l'autre par la matiere même des boutons , & non par les exhalaisons qu'ils répandent sur les habits des personnes qui s'en approchent. D'où il résulte que ceux qui entrent dans la chambre d'un malade de Petite-Vérole, feront prudemment de ne pas s'y asseoir. Les Médecins sur-tout doivent être particulièrement sur leurs gardes , pour qu'il ne s'attache jamais à leurs habits de matiere purulente ; & s'ils recueillent de cette matiere dans l'intention d'inoculer , il faut qu'ils aient grand soin de la tenir exactement renfermée.

Il est beaucoup plus important qu'il ne paroîtra peut-être à un observateur superficiel de déterminer la question qui nous occupe ; car si les miasmes varioliques adhérens aux habits pouvoient communiquer l'infection , personne ne pourroit entrer dans la chambre d'un malade de Petite-Vérole , sans devenir lui-même infect pour ceux qu'il rencontreroit. Il ne faudroit rien moins que séquestrer absolument les malades de Petite-Vérole & tous ceux qui les servent , & ne leur laisser aucune espece de communication avec les personnes qui n'ont pas eu cette maladie ,

pour être parfaitement sûr d'empêcher que la contagion ne s'étende; ce qui ne pourroit se faire que par des réglemens absolument impraticables dans un pays libre. Dans des petites villes écartées, où la Petite-Vérole se manifeste rarement, & où elle commence par infecter des adultes, on a quelquefois fait usage avec succès des maisons de pestiférés, pour empêcher toute communication entre les malades & ceux qui peuvent le devenir. Mais dans de grandes villes, où la Petite-Vérole regne toujours, presque tous les habitans de la classe du peuple la prennent dans leur bas âge. Or la difficulté de séparer les meres de leurs enfans malades, pour les laisser auprès de ceux qui sont bien portans, ou de ces derniers, pour qu'elles pussent accompagner les autres à l'Hôpital, mettroit un obstacle insurmontable à de pareils moyens, si l'on devoit y avoir recours seulement pour dix familles à la fois.

De plus', cette opinion que des miasmes capables d'infecter peuvent se transporter d'un lieu à l'autre par les habits des personnes qui approchent des malades, est très-pernicieuse.

Tout ce qui a été exposé aux exhalaisons varioliques étant également suspect, les causes d'infection sont tellement multipliées, qu'il devient presque impossible de se garantir de toutes, & que désespérant de se mettre totalement à l'abri, on ne fait plus rien pour détruire la contagion dans ses véritables sources. On la laisse répandre par-tout, quoique personne n'ignore qu'elle est la cause d'une maladie fréquemment mortelle.

Mais s'il est vrai que l'infection ne puisse être communiquée que par le transport de la matière variolique même, la difficulté de prévenir les progrès de la contagion devient infiniment moindre. La vue peut nous informer de la présence de cette matière, & alors rien n'est plus aisé que de la détruire. Au lieu de soupçonner toutes les personnes qui sont entrées dans la chambre d'un malade de Petite-Vérole, nous verrons qu'à peine y en a-t-il un sur dix ou sur vingt, qui emportant par mégarde un peu de pus adhérent à ses habits, puisse être dans le cas de propager la maladie. Mais avec de la prudence & des attentions de propreté, rien ne sera plus aisé que de préve-

nir tout danger de cette nature; & l'on pourra empêcher les mauvais effets du venin vario-lique, presqu'aussi facilement que l'on se garantit de ceux de l'arsenic ou de tout autre poison.

S. V I I I.

L'infection ne peut être portée par l'air qu'à une très-petite distance de la matiere vario-lique.

Lorsque la Petite - Vérole devient épidémique, bien des gens imaginent qu'elle infecte l'air du lieu où elle regne jusqu'à une distance considérable. Et comme on suppose qu'il n'appartient à aucun pouvoir humain d'écarter ce danger, on s'y soumet comme à un mal inévitable. Cette opinion mérite d'être examinée avec attention, parce qu'elle a, suivant moi, le double inconvénient de donner des craintes, lorsqu'on pourroit être dans une parfaite sécurité, & d'empêcher qu'on ne prenne les précautions convenables, lorsque le danger est le plus grand.

Je vais d'abord exposer les raisons qui ont

suggéré les premiers doutes sur la vérité de cette opinion ; je raconterai ensuite les faits qui me paroissent en démontrer la fausseté.

Les miasmes qui s'exhalent du corps d'une personne attaquée d'une Petite-Vérole d'un mauvais caractère , répandent , comme chacun le fait , une odeur très-désagréable , beaucoup plus forte auprès du malade qu'à une certaine distance dans la même chambre , quoiqu'ils soient par-tout invisibles. On pourroit conclure de ce fait que l'air d'une chambre où est la Petite-Vérole n'est jamais parfaitement saturé de ces miasmes , & par conséquent que si on mêle une portion d'air qui en contient une certaine quantité avec de l'air frais , l'activité du venin dans ce mélange sera en raison inverse de la quantité d'air. L'air infect qui sort de la chambre d'un malade par les portes , les fenêtres & les autres ouvertures , n'est qu'en petite quantité en comparaison de celui qui y reste , & c'en est aussi la partie la moins saturée. Mais supposé que tout cet air vînt à se mêler avec de l'air pur , on peut croire que la diffusion le rendroit bientôt incapable de nuire : à la distance de quelques toises , les miasmes

dangereux se trouveroient dissous dans une quantité d'air plusieurs centaines de fois plus grande que celle de la chambre où ils étoient contenus. Supposons que la chambre du malade eût dix pieds d'étendue en tous sens, elle contiendrait mille pieds cubes d'air. Une masse d'air de cent pieds d'étendue en tout sens, au centre de laquelle la première seroit renfermée, auroit un million de pieds cubes, & l'air contagieux mêlé uniformément dans toute cette masse, seroit mille fois moins concentré qu'il ne l'étoit dans la chambre du malade. La proportion ne seroit plus que de cinq cents à un à la même distance de cinquante pieds du centre, si la chambre se trouvoit à un rez-de-chaussée; mais il est difficile de croire que cette diffusion ne fût pas suffisante pour ôter au poison variolique toute son efficacité.

On sentira mieux la force de ce raisonnement, si l'on se rappelle l'effet de la diffusion dans une certaine quantité de liquide sur les poisons les plus actifs. Une seule goutte d'alcali fixe caustique percera une étoffe, ou formera sur la peau une profonde escharre; mais

délayée dans une quantité d'eau assez peu considérable , elle deviendra un remede innocent & utile. L'air fixe porté par la respiration dans les poumons est un des poisons les plus prompts & les plus surs que nous connoissons; cependant mêlé dans une certaine proportion avec l'air atmosphérique , il perd sa qualité vénéneuse , il devient même salulaire dans bien des cas. Ces considérations font voir le peu de probabilité qu'il y a qu'on puisse être infecté par des miasmes varioliques au grand air , même à une distance assez peu considérable de la chambre d'un malade. Dans une maison, des portes & des corridors peuvent favoriser un courant d'air infect capable de porter la Petite-Vérole à une certaine distance. Un vent fort pourra aussi porter des miasmes varioliques d'un lieu à un autre ; mais à moins qu'il ne traverse la chambre où est le foyer de ces miasmes , il n'en pourra enlever à la fois qu'une très-petite quantité , qui, par l'agitation même qu'il lui communiquera , se mêlera très-prompement avec une grande proportion d'air atmosphérique.

Peut-être, dira-t-on, que le virus variolique agit

agit à la maniere des levains , & que la plus petite quantité possible de ce venin qui s'attache à un corps sain , y produira une masse considérable de matiere vénéneuse. On ne sauroit nier qu'une très-petite quantité de matiere purulente ne suffise pour inoculer la Petite-Vérole ; peut-être même la Petite-Vérole naturelle se communique-t-elle par des parcelles beaucoup plus petites encore , de matiere vénéneuse dissoute dans l'air infect de la chambre d'un malade. Mais que cet air contagieux se trouve étendu dans un volume d'air pur , plusieurs centaines de fois aussi considérable , on ne peut guères supposer qu'il conserve alors une activité dangereuse. Ainsi une pinte de levûre suffit pour mettre en fermentation une barrique de biere ; mais nous savons parfaitement que la centieme partie de cette quantité , bien moins encore la millieme , n'aura point cet effet.

Ces considérations de théorie nous font présumer que l'atmosphère dangereuse de la Petite-Vérole a des limites , & même que ces limites ne sauroient être à une grande distance

du foyer de la contagion , mais elles ne fau-
roient nous aider à déterminer cette distance.
Cependant elles ont conduit à observer les
faits suivans , qui donnent en quelque sorte
la solution de cet intéressant problème , &
dont chacun , pris séparément , prouve la
doctrine que je viens d'établir.

La Petite-Vérole fut épidémique à Chester
depuis le mois de Mai 1777 jusqu'en Jan-
vier 1778 , c'est-à-dire , pendant neuf mois.
J'en observai attentivement les progrès , sur-
tout pendant les six derniers mois qui furent
l'époque de ses plus grands ravages. 1°. Elle
commença par attaquer deux ou trois famil-
les qui n'étoient pas proche voisines , mais
qui demeuroient dans le même quartier de la
ville : 2°. ensuite elle se manifesta dans une
maison , dont elle infecta tout le voisinage
qui avoit une entrée commune ; mais on ne
vit point qu'elle s'étendît de ce lieu-là comme
d'un centre : 3°. elle ne parut s'étendre comme
d'un centre , d'aucune autre partie de la ville ,
excepté les maisons où il y avoit quelque
allée étroite , dans laquelle se rassembloient
les enfans pour jouer , & celles qui avoient

des entrées communes : 4°. ensuite elle attaqua les enfans des pauvres gens dans différens quartiers de la ville , & à des distances considérables les unes des autres : 5°. au mois de Novembre , il y avoit des portions considérables des principales rues où elle n'étoit point encore entrée ; mais en Décembre & Janvier , elle revint attaquer bien des gens qui lui avoient échappé quelques mois auparavant , tandis qu'elle étoit dans leur voisinage : 6°. dans le quartier de Handbrige , qui n'est séparé du reste de la ville que par la rivière Dée , il n'y eut que sept enfans qui prirent la Petite - Vérole pendant l'épidémie , quoiqu'il y en eût un grand nombre qui en fussent susceptibles : 7°. dans la rue nommée *Kings' Street* , qui est au centre de la ville , de vingt-quatre enfans qui étoient dans le cas de craindre la Petite-Vérole , il n'y en eut que deux qui la prirent , tous deux étoient dans la même maison : 8°. pendant l'été & l'automne de 1777 , lorsque l'épidémie régnoit à Chester , plusieurs villages des environs & quelques petites villes eurent la Petite-Vérole dans une ou plusieurs

familles ; mais il n'y en eut nulle part d'épidémie générale. Cependant l'état de l'atmosphère & le poison variolique étoient , dans ces différens endroits, les mêmes qu'à Chester ; pourquoi donc la contagion n'y infecta-t-elle pas l'air ? 9°. A Frodsham , la Petite-Vérole commença au mois de Mai , & se multiplia de plus en plus , au point d'être fortement épidémique pendant plusieurs mois dans une partie de la ville ; cependant , au 18 Novembre , il y en avoit près de la moitié où elle n'avoit pas encore paru. Au contraire à Upton , petit village à deux milles de Chester , de vingt-quatre enfans qui n'avoient pas eu cette maladie , tous la prirent en moins de deux mois , excepté un qui certainement fut exposé comme les autres à l'infection. « La contagion , me dit M. Edwards , chirurgien du lieu , ne s'est pas étendue par l'air , ni à raison de la contaguité des maisons , mais elle s'est multipliée proportionnellement à la communication que les familles avoient les unes avec les autres ; on ne prenoit aucun soin pour l'empêcher de se répandre , au contraire

» c'étoit le vœu général que tous ceux qui
» en étoient susceptibles , pussent l'avoir ».

10°. C'est une chose généralement reconnue que la Petite - Vérole se manifeste d'abord chez les pauvres gens , & que c'est chez eux que les épidémies attaquent le plus universellement tous les sujets sur lesquels elles peuvent avoir prise. Cependant l'air dans lequel respirent les riches , est le même où respirent les pauvres ; & s'il pouvoit porter la contagion , il infecteroit également les uns & les autres. Tous les jours nous voyons des enfans tendrement chéris , qu'on élève dans de grandes villes où la Petite - Vérole regne presque constamment , & qui , par les soins assidus de leurs parens , échappent à cette maladie jusqu'au moment favorable à l'inoculation , ou bien jusqu'à celui où allant plus librement dans le monde , ils viennent enfin à s'exposer au danger de l'infection. Parmi les gens aisés de la ville de Chester , il n'y eut pas , dans toute cette épidémie , une seule Petite-Vérole dont on ne pût tracer la cause.

11°. Ces observations paroîtront peut-être

trop générales pour en déduire avec quelque exactitude , à quelle distance du foyer de contagion l'air peut encore être chargé de miasmes dangereux. Mais comme le fait suivant montre avec plus de précision les limites où , dans certaines circonstances , le poison variolique commence & cesse d'être dangereux en plein air , je tâcherai d'en décrire exactement toutes les particularités qui peuvent être de quelque importance à cet égard. En Novembre 1777 , un homme vint avec une famille de huit enfans de la campagne où ils avoient toujours vécu , pour s'établir à Chester. Le 8 de ce même mois , dans l'après-midi , le tems étant couvert & un peu pluvieux , l'atmosphère calme & la température de l'air assez douce pour la saison , Miss. A. l'ainée des enfans & trois de ses freres sortirent pour la première fois depuis leur arrivée , dans l'intention de voir la ville. En montant sur le rempart vers la porte du nord , ils tournerent à l'ouest , & rencontrèrent bientôt un enfant d'environ un an , qui avoit la Petite-Vérole. Les boutons étoient assez nombreux au visage ; quelques-uns pa-

roissoient frais & pleins de pus , d'autres commençoient à sécher. Une femme qui le portoit au bras , passa entr'eux & la muraille de la ville , le visage de l'enfant se trouva tourné du côté de la jeune Demoiselle & de ses freres. Les habits de l'enfant & ceux de la Bonne paroissoient être propres. La largeur du chemin dans cet endroit est d'environ quatre pieds , entre un bâtiment de sept à huit pieds de hauteur , qui est au midi , & la muraille de la ville au nord , qui s'élève d'environ quatre pieds au-dessus du chemin. Le visage de la jeune personne se trouva à-peu-près au même niveau que celui de l'enfant , celui des trois jeunes garçons un peu plus bas. Elle est sûre , dit-elle , d'avoir passé à un pied & demi de l'enfant ; elle croit même en avoir été plus près , & que ses freres en ont été à une tout aussi petite distance , ce que le peu de largeur du chemin rend très-probable. Les uns & les autres marchaient à-peu-près sur une même ligne , en directions opposées & sans se presser. L'un des jeunes garçons , curieux de voir l'enfant malade , s'arrêta un moment devant lui pour le regar-

der ; il s'arrêta encore après s'être écarté de quelques pas. La jeune Demoiselle est sûre qu'il ne le toucha pas ; mais elle croit qu'il s'en approcha de plus près qu'elle même , ou qu'aucun de ses freres. Des quatre , il n'y eut que celui-là seul d'infecté. Il prit la fièvre éruptive le 17 Novembre , c'est-à-dire , le dixieme jour après cette entrevue ; les autres trois cependant étoient très-susceptibles d'infection , puisqu'ils prirent la maladie dans les trois premiers jours de Décembre , c'est-à-dire , vingt - quatre à vingt - six jours après avoir rencontré l'enfant malade , intervalle plus long , suivant tous les observateurs , que celui qui s'écoule depuis le moment de l'infection , jusqu'à celui de la fièvre éruptive. Un de leurs freres tomba malade le 29 Novembre , & une autre sœur le 2 de Décembre ; ni l'un ni l'autre n'avoient été de la promenade sur le rempart. Il est plus que probable , d'après le §. 4 , qu'aucun des trois qui en étoient , & qui pour ce moment avoient échappé à l'infection , n'avoient été exposés à un miasme capable de la communiquer. La jeune Demoiselle qui m'a donné les informa-

tions ci-dessus , ne se rappelle pas bien quelle étoit la direction du vent au moment de la rencontre , & croit qu'il en faisoit très-peu , auquel cas les jeunes gens doivent avoir respiré un air imprégné de miasmes pendant quelques instans après avoir passé près du malade. Si le vent souffloit du levant ou du couchant , il devoit porter des miasmes vers eux avant ou après , parce que le chemin bordé de part & d'autre par une muraille , est dans ces deux directions. S'il souffloit du midi , il ne pouvoit avoir aucun effet , à cause de la muraille de sept à huit pieds de haut , qui de ce côté les mettoit à l'abri. S'il venoit du nord , la muraille de ce côté n'étant pas assez haute pour en garantir , il devoit favoriser l'action du miasme en le portant sur les jeunes gens qui se promenoient , puisque , suivant leur rapport , ils passèrent entre le malade & le bâtiment qui est au côté méridional du chemin. Il n'est peut-être pas indifférent d'observer qu'en ce moment l'épidémie étoit dans sa plus grande force ; que ces jeunes gens venoient de la campagne où ils avoient respiré un air parfaitement exempt du mias-

me , enfin que l'enfant malade qu'ils avoient rencontré , étoit à la période de la maladie la plus propre à la contagion ; circonstances qui toutes devoient augmenter pour eux le danger de l'infection. Comme ils étoient tous quatre d'âges assez rapprochés , & jouissant de toutes leurs facultés , il est à présumer que les trois qui échappèrent n'avoient pas respiré une aussi grande quantité de miasmes varioliques que celui qui prit la maladie , soit pour s'être moins approchés du malade , soit pour être restés moins long-tems dans l'atmosphère infectée.

Dans le cas que je viens de raconter , on voit assez bien jusqu'où peuvent s'étendre les limites d'une atmosphère infectée ; j'avoue pourtant que je suis très-éloigné de vouloir déduire aucune conclusion générale de ce fait seul. Il est probable que l'infection auroit pu se communiquer à une plus grande distance dans d'autres circonstances ; par exemple , si les boutons eussent été en plus grand nombre & la maladie d'une espèce plus maligne ; si le malade eût été un adulte ; si les habits de l'enfant & de la bonne eussent été tachés

de pus variolique ; si le malade & les jeunes gens , susceptibles de contagion , fussent demeurés quelque tems tranquilles , & placés de maniere que le vent eût porté les miasmes du côté de ces derniers ; peut être enfin si le tems eût été plus chaud & plus humide.

S'il paroît , par ce dernier cas , que le danger des exhalaisons varioliques ne s'étend en plein air qu'à une très-petite distance , le fait suivant ne rendra pas moins probable cette proposition importante , *que le foyer de contagion qui est dans une maison , n'expose à aucun danger les personnes qui en sont dehors.* Tandis que je méditois sur les moyens d'inoculer les pauvres habitans de Chester , j'appris que la Petite-Vérole venoit de paroître dans une famille de Handbrige , quartier de la ville où je savois qu'un grand nombre d'enfans n'avoient pas eu cette maladie. J'allai vers la femme (Elisabeth Bryly) , chez qui elle s'étoit manifestée ; je lui expliquai les regles que je souhaitois de faire observer pour empêcher la contagion de se ré-

pandre (1); je lui en laissai une copie , & pour l'encourager à les suivre je lui donnai un schelling , en promettant de lui en donner dix de plus si elle s'y conformoit exactement. « Quoique deux de ses enfans eussent la Petite-Vérole , que l'un d'eux même en mourut , cependant , à la réserve d'un petit garçon qui avoit été dans la chambre des malades avant qu'on eût donné les réglemens , pas un seul enfant ne prit la contagion , quoiqu'il y en eût deux susceptibles d'infection dans un appartement à côté , & vingt-six autres rassemblés dans les maisons les plus voisines ». M. Owens, Inspecteur de la Société , peut rendre témoignage de l'authenticité de ces faits.

La petite-fille qui mourut , passoit ses journées dans une chambre qui s'ouvroit sur la rue ; le passage des piétons en rasoit tout-à-fait la porte ; les enfans passaient & repassaient devant à toute heure , & souvent s'y

(1) Voyez ci-après §. 5. des Procédés.

(2) Voyez ci-après §. 7. des Procédés.

arrêtoient pour jouer. Cette porte s'ouvroit fréquemment , quelquefois même on laissoit ouverte une fenêtre qui étoit au côté de la chambre opposé à la porte , mais cela ne se faisoit que rarement. L'atmosphère cependant pouvoit , comme en toute autre circonstance , se charger des miasmes contagieux , puisque un frere de la malade & un autre enfant du voisinage , les seuls qui fussent entrés dans la chambre infectée , prirent l'un & l'autre la Petite-Vérole. Néanmoins nous pouvons conclure (voy. §. 4.) que , sur les vingt-six enfans qui demeuroient dans le voisinage de cet appartement , & bien d'autres peut-être qui , pendant une quinzaine de jours , passèrent fréquemment devant la porte , il n'y en eut pas trois , ni même deux vraiment exposés à la contagion. Cependant il est difficile d'imaginer un concours de circonstances plus propre à répandre l'infection. Il est vrai qu'il faisoit froid , & que les malades qui étoient des enfans , produisoient moins d'exhalaisons contagieuses que n'auroient fait de grandes personnes. Mais il est fort à présumer que quoiqu'une saison plus chaude &

des miasmes aussi abondans que ceux que le corps d'un adulte peut fournir , fussent plus favorables à la contagion , ces deux circonstances seroient plus que contre - balancées , en écartant davantage du foyer contagieux les personnes susceptibles d'infection. On peut donc conclure de ce fait , que si jamais les miasmes contagieux portent la Petite-Vérole de l'intérieur d'une maison au-dehors , cela n'arrive que très-rarement , & que le danger en est d'autant moindre , que la chambre où existe le foyer d'infection , a une communication moins directe avec l'extérieur.

Ces faits que je viens de raconter , & particulièrement les deux derniers , vont si bien à l'appui des raisonnemens qui m'ont conduit à faire ces observations , que je suis demeuré convaincu de cette proposition : *Que les miasmes varioliques n'infectent pas l'air à une assez grande distance , pour rendre inutiles les tentatives qu'on pourroit faire , dans l'intention d'arrêter les progrès de la contagion.*

Pour éclaircir encore ce point intéressant , je raconterai le fait suivant dont M. Skerrat ,

Chirurgien à Malpas , fut témoin ainsi que moi. Un fils de M. Lea , près d'Emeral dans le Comté de Flint , fut attaqué d'une Petite-Vérole bénigne le premier Janvier 1780 ; il eut environ vingt ou trente boutons au visage , & autant en proportion sur le reste du corps. Le treizieme jour de la maladie on l'envoya hors de la maison , de peur qu'il n'infectât d'autres personnes de la famille. Cependant un second enfant tomba malade le 19^e jour ; un troisieme & un quatrieme eurent le même sort quatre jours après. Leur mere qui redoutoit beaucoup la Petite-Vérole pour son propre compte , & qui vraisemblablement prit plus de précautions que ses enfans pour s'en préserver , n'apperçut les premiers symptômes de la fièvre éruptive qu'au 12 Février , c'est-à-dire , quarante-trois jours après que la maladie se fut manifestée chez le premier , & trente jours après qu'on eut écarté celui-ci de la maison. Toute la famille évita soigneusement d'avoir aucune communication avec le premier malade , si ce n'est que les uns & les autres , & notamment la mere , entroient tous les jours dans

sa chambre qui étoit assez petite. Cependant il est clair qu'elle ne prit pas la contagion pour s'être approchée de lui dans une petite chambre , même pendant le tems de la sup-puration.

Le Chevalier Pringle (1) nous apprend qu'à une séance de la Cour de Justice dans une prison de Londres , un certain nombre des Juges & des Jurés furent tellement affectés par les exhalaisons infectes de ce lieu, qu'ils furent saisis d'une fièvre maligne dont plusieurs périrent. Il observe que ceux - là seulement furent attaqués , qui avoient été exposés à un courant d'air venant d'une fenêtre ouverte à l'autre extrémité de la chambre, lequel passant sur les prisonniers portoit particulièrement sur cette partie de l'assemblée, les émanations putrides de leurs corps. Ceci peut s'appliquer aux miasmes de la Petite-Vérole, qui, dans la chambre d'un malade, seront sur-tout dangereux pour les personnes placées de manière que le foyer

(1) Voyez Pringle sur les maladies des armées.

d'infection soit entr'elles & une porte , ou une fenêtre ouverte qui donne lieu à la formation d'un courant d'air de l'extérieur à l'intérieur de l'appartement.

§. I X.

Par conséquent on peut empêcher la Petite-Vérole de se répandre , en retenant les personnes susceptibles d'en être attaquées , hors des limites dans lesquelles les miasmes varioliques peuvent les infecter , jusqu'à ce que ces miasmes soient détruits.

Si la Petite - Vérole se communique par infection , (§. 1.) & par infection seulement (§. 2.) ; si l'on ne peut la prendre qu'en s'approchant de très-près de la matière variolique (§. 8.) , soit récente , soit conservée à l'abri de tout contact de l'air (§. 6.) ; si les miasmes varioliques ne communiquent pas aux habits , &c. la propriété de répandre la maladie (§. 7.) , il s'ensuit qu'on peut prévenir la Petite-Vérole , en empêchant ceux qui seroient susceptibles de la prendre , de

s'approcher des foyers de contagion , à la distance où ils sont capables d'infecter , jusqu'à ce que le virus soit détruit.

Le poison variolique exposé à l'air s'y dissout , & le pus probablement perd ainsi sa propriété d'infecter. Il n'est pas impossible cependant qu'une certaine quantité de pus rassemblée , exposée à l'air & séchée à sa surface , contienne encore dans l'intérieur quelque portion du virus , qui pourra se manifester long-tems après , lorsque cette matière purulente sera humectée & délayée par l'action de l'eau. Le seul moyen sur lequel on puisse compter pour détruire efficacement ce venin , c'est le lavage ; il faut laver tout ce qui peut être soupçonné d'en contenir quelque parcelle.

Les épidémies de Petite-Vérole ne doivent donc pas être attribuées à une constitution particulière de l'air , comme le pensoit le judicieux Sydenham , & comme l'ont cru la plupart des Médecins qui ont écrit après lui ; je crois qu'on peut en rendre raison d'une manière plus satisfaisante , d'après les principes établis dans ces recherches.

Mais , comme des faits particuliers entraînent plus sûrement la conviction que des observations générales , je prie mes Lecteurs de jeter un coup - d'œil sur la table suivante.

Morts occasionnées par la Petite - Vérole naturelle en 1781.

	à Manchester, à Warrington, à Chester;		
Janvier	. . 3	. . . 7	. . . 1
Février	. . 5	. . . 8	. . . 0
Mars	. . . 10	. . . 5	. . . 0
Avril	. . . 17	. . . 5	. . . 1
Mai	. . . 31	. . . 5	. . . 0
Juin	. . . 44	. . . 6	. . . 0
Juillet	. . . 55	. . . 3	. . . 0
Août	. . . 46	. . . 4	. . . 1
Septembre.	. 53	. . . 3	. . . 0
Octobre	. . 36	. . . 0	. . . 2
Novembre.	. 31	. . . 2	. . . 1
Décembre	. . 13	. . . 2	. . . 1
	<hr/> 344	<hr/> 50	<hr/> 7

En Janvier 1781 , la Petite - Vérole fut

apportée de Dublin à Parkgate ; où elle n'attaqua qu'une seule famille. Dans le même mois elle fut portée de Liverpool à Neston , où elle continua à se répandre pendant plusieurs mois. Cependant Neston & Parkgate sont si voisines l'une de l'autre , qu'on peut les regarder comme deux parties de la même ville. En considérant ce qui se passe dans de grandes villes peu éloignées les unes des autres , telles que Manchester, Warrington & Chester, on verra qu'elles sont rarement tout-à-fait exemptes de Petite-Vérole ; mais que cette maladie y devient épidémique à des périodes peu fixes , & qui n'ont aucune correspondance entr'elles dans chacune de ces villes. En comparant aussi entr'eux différens villages renfermés dans un petit espace de pays , on en voit qui sont entièrement exempts de la maladie , d'autres qui , dans le même tems, n'ont qu'un petit nombre de malades , d'autres où il y en a un très-grand nombre.

Si l'on pèse avec soin les faits nombreux que j'ai rapportés avec toute l'exactitude & la fidélité possibles , on se convaincra aisément que les épidémies de Petite - Vérole

ne fauroient dépendre d'un état particulier de l'atmosphère, ni des corps. On ne peut raisonnablement supposer qu'il existe de semblables différences entre de grandes villes, distantes à peine de vingt milles les unes des autres, bien moins entre des villages voisins, & bien moins encore entre différentes parties d'une même ville ou d'un même village. Si ce que nous avons avancé ci-dessus se trouve fondé en réalité, ce mystère apparent devient une chose fort simple, & l'on comprendra aisément *que la Petite-Vérole continue à s'étendre, tant que des personnes susceptibles d'infection s'y exposent, soit en entrant dans une chambre qui renferme des malades ou seulement de la matière contagieuse, soit en s'approchant de trop près au grand air de semblables foyers de contagion, & qu'elle cesse ses ravages dès qu'elle n'est plus entretenue par des causes occasionnelles de cette nature.* Lorsque, dans un lieu quelconque, la Petite-Vérole n'a attaqué depuis quelques années que peu ou point d'individus, il y a grand nombre d'enfans, nés pendant cet intervalle, qui se trouvent à la fois suscepti-

bles d'infection. Si , dans ces circonstances , la maladie vient à se manifester , plusieurs d'entr'eux communiquant avec le malade la prendront de lui , & la répandront promptement chez beaucoup d'autres ; enforte qu'il pourra se faire qu'en peu de tems elle les attaque tous , ou du moins qu'il ne lui en échappe qu'un très - petit nombre qui , par hasard ou autrement , n'avoient pas eu de communication avec les autres. Voilà ce qui constituera une épidémie de Petite-Vérole. Dans d'autres endroits , on voit des Petites-Véroles qui ne se répandent point , parce que , parmi les personnes qui environnent les malades , il n'y a pas un individu qui puisse prendre la contagion , soit qu'il y ait eu peu de tems auparavant une épidémie , soit que par prudence on empêche ceux qui pourroient être attaqués , d'en approcher. Or , toutes les fois que la Petite-Vérole se manifeste chez une ou deux familles , dans une ville ou dans un village , personne ne niera qu'il ne soit possible d'empêcher tout individu , dans le cas de la craindre , d'en approcher assez près pour être infecté , jusqu'à ce que

le venin puisse être entièrement détruit par le lavage & d'autres soins de propreté. Si cela se fait , soit à dessein , soit par hasard , je soutiens que la maladie ne s'étendra pas plus loin. Au contraire , il n'y a personne qui , sachant combien on néglige les précautions de ce genre , & de combien de manieres le poison variolique se disperse au moyen des hardes , du linge , des meubles , des provisions de bouche , &c. puisse douter qu'il n'en vienne souvent quelque parcelle encore récente dans le voisinage des personnes susceptibles d'être infectées , & que la Petite-Vérole ne se répande fréquemment par ce moyen. Plus il y a de malades , plus il s'engendre de venin ; & plus il y a dans un endroit de personnes qui n'ont pas eu la Petite-Vérole , plus les progrès de l'épidémie seront rapides & étendus. Cette maniere d'envisager ce sujet n'explique-t-elle pas suffisamment la différence des Petites-Véroles sporadiques & épidémiques , dont les Ecrivains en Médecine ont tant parlé ?

J'ai considéré jusqu'ici comme une question de Médecine uniquement , quels sont les

moyens par lesquels on peut prévenir la Petite-Vérole. Si la conclusion à laquelle je suis arrivé se trouve vraie, nous pouvons considérer ensuite jusqu'à quel point & de quelle maniere elle peut s'appliquer à la pratique, soit par des réglemens civils, soit par les soins d'une société particuliere, fondée sur des vues de charité & de bienveillance. Par quelle méthode pourra-t-on combattre & subjuguier complètement les préjugés & les habitudes qui ont si long-tems & si généralement dominé dans la société? Le précepte, *détruisez le poison variolique*, seroit court & complet. Mais des réglemens populaires qui doivent servir de direction à des gens de tous ordres, doivent être plus détaillés. Les regles suivantes prescrivent-elles toutes les précautions nécessaires?

Les hommes ne sont pas nécessairement assujettis à avoir la Petite-Vérole ; elle ne se prend jamais que par infection d'une personne actuellement atteinte de cette maladie, de pus ou de croutes varioliques, provenans de quelque malade, & on peut l'éviter en se conformant aux regles suivantes.

RÈGLEMENS PRÉSERVATIFS.

1. Ne laissez jamais entrer dans une maison où est la Petite-Vérole, une personne qui n'a pas eu cette maladie. Ceux qui vont voir les malades, & qui sont dans le cas de fréquenter des gens susceptibles d'infection, auront grand soin de ne toucher ni de s'asseoir sur quoi que ce soit qui puisse contenir de la matiere variolique.

2. On ne permettra à aucun malade de Petite-Vérole d'aller dans les rues ni en d'autres lieux fréquentés, dès que l'éruption sera faite.

3. La plus grande attention à la propreté est absolument indispensable. Pendant & après la Petite-Vérole, on ne laissera sortir de la maison infectée aucune personne ni aucunes hardes, meubles, vivres, médicamens, argent, animaux domestiques, ni enfin aucune autre chose qu'on puisse soupçonner d'avoir été salie de pus, de salive, ou de toute autre ordure provenant du corps du malade, jusqu'à ce qu'elle ait été lavée & suffisamment exposée au grand air. Le linge sale & tout

ce qui , comme le linge , peut contenir de la matiere vénéneuse , fera mis sur le champ dans l'eau , & y restera jusqu'à ce qu'on puisse le laver ; on se gardera bien sur-tout de le ployer & de le mettre dans des coffres , des tiroirs , &c. en un mot , de l'enfermer de maniere à le défendre de l'accès de l'air. Ceux qui servent les malades , ne toucheront rien de qui doit être porté dans une autre maison , sans s'être lavé les mains. Lorsqu'un malade meurt , il faut particulièrement avoir soin de ne laisser sortir de chez lui quoi que ce soit qui puisse être suspect.

4. On ne permettra point aux malades de s'approcher d'aucune personne susceptible d'infection , jusqu'à ce que toutes les croûtes soient tombées de dessus leurs corps , jusqu'à ce que les habits , les meubles qui leur ont servi , & tout ce qu'ils ont pu toucher pendant leur maladie , le parquet de leur chambre , leurs cheveux , leur visage & leurs mains aient été lavés avec soin. Lorsque tout aura été ainsi bien nettoyé , on laissera les portes & les fenêtres de leur appartement ouvertes ; l'on ouvrira aussi les coffres , les

armoires , les tiroirs , &c. qui peuvent renfermer de l'air infecté , afin d'en purger entièrement la maison.

Quoique l'observation de ces regles n'exige que peu de peine & encore moins de dépense , chaque précepte cependant est accompagné de quelque petite gêne , sur-tout pour de pauvres gens ; c'est pourquoi , afin de les engager à s'y conformer , il faudroit leur donner une petite récompense ; & probablement on les déterminera mieux à y porter leur attention , en joignant à la copie des réglemens qu'on leur remettra , une promesse conforme à la formule suivante.

BILLET DE PROMESSE

D A T É

» *La SOCIÉTÉ établie pour favoriser*
» *une inoculation générale à des époques*
» *fixes , & pour prévenir la Petite-Vérole*
» *naturelle dans la ville de Chester , promet*
» de payer à . . . la somme de . . .
» aussi-tôt que les croûtes seront tombées
» de dessus le corps des malades qui sont

» dans leur famille , à condition que leſdits
» malades & leur famille obſervent les régle-
» mens ci-deſſus ; elle permet à tous ſes Mem-
» bres , ainſi qu'à ſon Inſpecteur , de ſ'infor-
» mer ſ'ils ſ'y conforment exactement ; &
» pour les encourager encore davantage à
» ſuivre leſdits réglemens avec attention &
» fidélité , la Société s'engage à doubler ou
» à tripler , &c. la récompénſe promiſe , ſi
» aucun de leurs voiſins ni aucune de leurs
» connoiſſances ne prend la Petite-Vérole ,
» pendant qu'elle eſt chez eux , ou pendant
» les ſeize premiers jours qui ſ'écouleront
» après que les dernières croûtes varioliques
» ſeront tombées de deſſus le corps de leurs
» malades.

» Par ordre de la Société.

N. N. Inſpecteur.

Pour ce qui eſt des perſonnes dont la fortune les met au-deſſus du beſoin , comme on ne peut les encourager par un motif pécuniaire , il ſuffira d'ajouter pour eux , au bas des réglemens , la requête ſuivante.

« Les citoyens qui sont dans un Etat in-
» dépendant, & auxquels la Société ne sauroit
» offrir des récompenses dignes de leur être
» présentées, sont instamment priés d'observer
» les présens réglemens par des motifs d'hu-
» manité, afin de préserver leurs semblables
» d'une contagion aussi funeste que celle de
» la Petite - Vérole, & de permettre que
» l'Inspecteur de la Société, s'ils n'ont pas
» d'autre Médecin qui les visite, ait l'œil
» chez eux à ce qu'ils soient exactement ob-
» servés, de peur que par inadvertance leurs
» domestiques ne répandent l'infection ».

Afin donc de s'assurer de l'exactitude avec laquelle ces réglemens sont observés, il sera nécessaire d'établir un Inspecteur. Son office sera de se faire informer, le plutôt possible, de toutes les Petites-Véroles qui paroîtroient; de donner aux parens ou amis des malades les réglemens ci-dessus, avec ou sans le billet de promesse, de les visiter fréquemment, & de tenir un registre exact, sur un plan qui puisse renfermer toutes les informations nécessaires pour se mettre au fait des progrès de la Petite-Vérole dans une ville.

Nous joignons ici un exemple d'un semblable registre , non tel qu'on pourroit l'imaginer , mais tel qu'il existe réellement. (*Voyez ce registre à la fin*). Pour donner une idée de l'utilité des renseignemens contenus dans ses différentes parties , j'anticiperai sur le récit des procédés de la Société , en plaçant ici le certificat suivant de son Inspecteur.

« Je soussigné, Chirurgien & Apothicaire,
 » Inspecteur nommé par la *Société pour en-*
 » *courager une inoculation générale à des*
 » *époques fixes , & pour prévenir la Petite-*
 » *Vérole naturelle dans la ville de Chester ,*
 » certifie que chacune des personnes ci-des-
 » sous nommées , a reçu de ladite Société
 » la récompense de dix schellings , pour avoir
 » fidèlement observé les réglemens proposés
 » à l'effet d'empêcher la Petite-Vérole de se
 » répandre. Les numéros se rapportent à la
 » place que chacune de ces personnes occupe
 » dans le registre des malades.

Malades.

Rue.

1. Elisabeth Bryly . . . Sty-lane.
3. Anne Collier . . . Northgate-street.
4. Hannah Coleclough . Bridge-street.

Malades.

Rue:

- 7. Elisabeth Ashton . . Northgate-street.
- 8. Hannah Price Gorfe-stacks.
- 10. Anne Conolly Bars.
- 11. Catherine Jones . . Bars.
- 15. Mary Morris Forest-street.
- 16. Anne Downing . . . Bars.
- 17. Anne Smith Bunce-lane.
- 18. Elisabeth Tilston . . Queen-street.
- 19. Elisabeth Johnson . . Gorfe-stacks.

« Je certifie aussi que la Société a adressé
» des remerciemens à

5. M. Smith , Horloger ,

13. M. Jenkins , Tanneur ,

» pour avoir observé les réglemens , quoi-
» qu'ils n'aient pas voulu accepter de récom-
» pense.

» Je crois qu'une ou peut-être deux des
» familles ci-dessus nommées , ont commu-
» niqué la Petite - Vérole à un ou deux
» enfans hors de chez elles ; mais je puis
» certifier qu'aucune des douze autres n'a
» communiqué la maladie à une seule per-
» sonne à Chester , quoiqu'il y eût plusieurs

» enfans susceptibles d'infection dans les mai-
» sons immédiatement à côté de celles qu'ha-
» bitoient cinq de ces familles , (nos 1 , 3 ,
» 7 , 13 , 16) , & quoique dix d'entr'elles
» se trouvassent très-proches voisines d'un
» beaucoup plus grand nombre d'enfans dans
» le même cas , qui , je n'en doute pas ,
» auroient , ainsi que bien d'autres , pris la
» maladie , s'ils n'en eussent été préservés par
» les réglemens de la Société.—Je certifie
» encore que depuis l'établissement de la
» Société , sept personnes seulement , (y
» compris les deux mentionnées ci-dessus) ,
» ont communiqué la maladie à d'autres fa-
» milles ; de ces sept , je fais que cinq ont
» violé les réglemens , & je crois que les
» deux autres les ont aussi violés. La per-
» sonne qui a fait le plus de mal , l'a fait par
» inadvertance , ayant communiqué la ma-
» ladie à beaucoup d'autres , avant que de
» connoître les réglemens ; mais elle ne l'a
» communiquée à qui que ce soit depuis
» qu'elle en a eu connoissance.

» Enfin , je certifie que les progrès de la
» contagion ont été arrêtés en dix différens
» quartiers

» quartiers de la ville , & que , autant que
» je puis en être informé par les recherches
» les plus exactes , il n'y a actuellement que
» trois malades de Petite-Vérole à Chester ;
» ce que je regarde comme devant être at-
» tribué aux heureux effets des réglemens
» & des récompenses données par la Société ».

R. OWENS , Inspecteur.

Par maniere d'éclaircissement du registre , l'Inspecteur devroit noter en forme de commentaire de la 7^e colonne , ce qu'on pourroit nommer les preuves d'infection. Suivant la doctrine que j'ai tâché d'établir dans les Recherches , ces preuves pourroient se tirer des réponses aux questions suivantes.

1. Depuis le seizieme jusqu'au sixieme jour inclusivement , avant que la Petite-Vérole se soit manifestée chez un malade , a-t-on vu s'approcher de lui , ou a-t-il touché quelque personne , quelques animaux , quelques habits , meubles , argent ou autres effets provenans d'une maison infectée ?

2. Y a-t-il quelque évidence qu'il se soit trouvé de la matiere variolique près du ma-

H

lade , à quelque moment de l'époque ci-dessus spécifiée ?

La dernière question meneroit à une connoissance positive , la première ne fourniroit qu'une présomption de la manière dont la maladie a été communiquée.

Ainsi relativement aux sept personnes mentionnées dans le certificat comme ayant porté l'infection dans d'autres familles , il ne sera pas inutile d'établir le degré d'évidence que nous pouvons donner aux preuves de la manière dont elles l'ont répandue.

1. La famille n° 2 fut obligée de changer de logement , pendant que la Petite-Vérole faisoit son cours chez elle. Un des enfans malades courut contre un enfant de la famille n° 4 , qui probablement emporta chez ses parens quelque portion de venin attachée à ses habits.

2. La famille n° 6 fut obligée de retourner à Liverpool , pendant qu'elle avoit des malades. Elle reçut la récompense simple , un jour ou deux avant son départ , pour avoir jusques-là observé les règles. Du moment que cette récompense eut été donnée ,

on laissa courir les enfans dans la rue, malgré la promesse qu'on avoit faite du contraire: probablement on viola aussi les autres réglemens, & l'on communiqua la Petite-Vérole à la famille n° 7, qui demeuroit dans la maison voisine.

3. L'Inspecteur n'eut aucune connoissance de la Petite - Vérole de la famille n° 9, jusqu'au quatorzième jour de l'éruption. Avant ce moment, aucun des réglemens n'avoit été suivi dans cette maison, où étoient déjà entrés la plupart des enfans qui prirent ensuite la Petite-Vérole dans le voisinage, si ce n'est même tous. Les dates du registre prouvent que la famille, n° 9, communiqua la Petite - Vérole, peu de tems avant que d'avoir été instruite des réglemens, à quatre familles (n°. 10, 11, 12, 13), mais qu'après ce moment elle ne la donna à personne. Cet exemple montre combien il est vraisemblable que la maladie se seroit répandue avec une grande rapidité, si les réglemens de la Société n'y eussent obvié d'une manière efficace.

4. Un enfant de la famille n° 13, ayant

la Petite-Vérole , jouoit à une fenêtre qui avoit jour sur une rue , où se trouvoit un autre enfant (n°. 15). Il donna par cette fenêtre un toton à celui-ci , à l'insu des parens dans l'une & l'autre famille.

5. Deux linges salis par des enfans morts de la Petite-Vérole , dans la famille n°. 12 , furent envoyés en cet état , à un mille de distance hors de la ville , à la famille n°. 17 , pour être lavés.

On ne peut pas déterminer d'où la famille n°. 14 , avoit pris l'infection. La maison la plus voisine d'elle où il y eût de la Petite-Vérole , étoit celle n°. 10 : or , dans l'espace qui les séparoit , il y avoit trois enfans dans le cas de la prendre , & qui ne furent point attaqués.

7. La maison n°. 14 étoit à côté de celle n°. 16. Il est plus facile de manquer aux réglemens , à l'égard de voisins aussi proches qu'à l'égard d'autres personnes. Il ne suffit pas d'être dans la maison voisine de celle où est la Petite-Vérole pour la prendre , comme il paroît par dix exemples marqués dans le registre & dans le certificat ci-dessus. Et ;

pour peu qu'on réfléchisse sur les raisons par lesquelles nous avons tâché d'établir cette vérité, on ne fauroit douter que dans ce cas, ainsi que dans le cas précédent, il n'y ait eu quelque violation des réglemens.

Il y a une autre circonstance mentionnée dans le registre, qui mérite attention. Il porte que, dans quatre occasions (n°. 4, 7, 17, 20), un enfant ayant la Petite-Vérole, un second l'a prise de lui dans la même famille; c'est ce que prouve chez chacun d'eux la date de l'éruption. Cette observation a depuis été confirmée par beaucoup de faits. De trente-sept cas renfermés dans la table ci-dessus (p. 42), il y en a trente-quatre où les malades paroissent chacun avoir pris l'infection d'un autre individu dans leur famille. Ces faits montrent que l'infection tient à des causes tout-à-fait accidentelles. Les enfans des pauvres gens, tels que ceux dont il est ici question, sont presque constamment les uns avec les autres : il est bien rare qu'ils soient isolés dans un appartement; & si nous voyons que, quoique rassemblés, ils ne sont pas attaqués tous ensemble, nous pouvons

bien en conclure que tout l'air du lieu où ils se tiennent n'étoit pas infecté, lorsque le premier est tombé malade.

Les faits constatés par le registre & le certificat ci-dessus, auront encore plus de poids, si on les compare avec le fait suivant. Pendant la même saison où il eurent lieu, la Petite-Vérole fut épidémique dans plusieurs villages voisins de Chester. Elle commença au mois de Mars à se manifester à Christleton, petit bourg à deux milles de cette ville, & y continua ses ravages jusqu'au mois d'Octobre. Au commencement de l'épidémie, il y avoit dans cet endroit-là cent & sept enfans qui n'avoient jamais été exposés à l'infection variolique; de ce nombre, cent prirent la maladie : c'étoit probablement tous ceux qui en étoient susceptibles.

Après cette courte explication, ne peut-on pas raisonnablement déduire, des faits contenus dans le registre & le certificat, les conclusions suivantes ? 1^o. Qu'ils ne donnent aucun lieu de croire qu'un malade de Petite-Vérole, renfermé dans une maison, puisse infecter l'air extérieur ni celui d'une maison

voisine , même dans une saison chaude & humide , telle que fut une partie de celles où ils furent observés. 2°. Qu'ils ne tendent point à prouver que les miasmes varioliques puissent communiquer à des hardes, meubles, &c. la propriété de répandre la contagion. 3°. Qu'il ne paroît pas que les réglemens de la Société aient été, en un seul cas, insuffisans pour le but qu'on se proposoit en les instituant.

Il est probable que l'expérience y découvrira quelques défauts ; on peut se flatter cependant qu'ils ne seront pas de nature à ne pouvoir pas être corrigés. Ces réglemens reposent sur des conclusions déduites de faits très - authentiques , mais qui , si je ne me trompe , pourroient bien ne convaincre d'abord que les personnes capables de sentir la vérité des principes développés ci-dessus. Au reste , si ces principes sont vrais , l'établissement que nous venons de fonder à Chester , fournira probablement un nombre d'observations, suffisant pour convaincre les plus incrédules. J'aurois pu les confirmer par les faits que présentent d'autres maladies contagieu-

ses ; mais j'ai pensé que les argumens tirés de l'analogie paroîtroient foibles & superflus , après les preuves directes & nombreuses sur lesquelles je les ai fondés.

Q U E S T I O N S.

1. Les réglemens donnés ci-dessus pour prévenir la Petite-Vérole , ne prescrivent-ils aucune précaution inutile ?

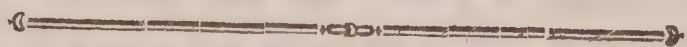
2. Prescrivent-ils toutes les précautions nécessaires ?

3. Avez - vous jamais vu trois personnes ou davantage , dans le même tems & dans le même lieu , échapper toutes à la Petite-Vérole , lorsque vous étiez sûr qu'elles avoient été exposées pour la première fois de leur vie à l'infection variolique , soit par une inoculation faite avec du pus frais , soit en respirant l'air d'une chambre où l'on pouvoit sentir l'odeur propre de cette matière ?

4. Avez-vous jamais vu la contagion de la Petite-Vérole , portée d'une chambre dans une autre par une personne quelconque , lorsque vous étiez sûr que cette personne

n'emportoit aucune parcelle de matiere variolique attachée à ses habits, ses pieds, ses mains, &c?

5. N'avez-vous pas vu souvent au contraire que des personnes, des hardes, &c. qui avoient été pendant quelque tems exposées aux miasmes de la Petite-Vérole, pouvoient bientôt après se trouver dans le voisinage de personnes susceptibles de prendre cette maladie, sans la leur communiquer?



A P P E N D I C E.

En l'année 1778 les Recherches qu'on vient de lire, furent soumises à l'examen de MM. Fothergill & Waterhouse. J'ignorois alors que la Petite-Vérole eût été bannie d'aucun pays policé dans le monde, & ce ne fut pas sans une vive satisfaction que j'appris du Docteur Waterhouse, que ce que je regardois comme une chose faisable se pratiquoit réellement dans Rhode-Island en Amérique. La narration suivante fut écrite en réponse à quelques questions que j'avois proposées. Elle est si claire & si satisfaisante, qu'elle n'exige aucun commentaire.

LETTRE du Docteur Benjamin Waterhouse.

Lea - hall , 25 Septembre 1778.

« Je n'ai pas oublié la promesse que je fis au Docteur Haygarth , dans notre dernière conversation au sujet de la Petite-Vérole , de lui envoyer un exposé des moyens dont on se sert dans ma patrie pour se garantir de cette maladie , & par lesquels on se met si efficacement à l'abri de ses funestes effets. Comme il y a plus de trois ans que j'ai quitté l'Amérique , peut-être en aurai-je oublié quelque circonstance ; mais je crois me rappeler parfaitement des plus essentielles. Il sera nécessaire de commencer par dire quelque chose de Rhode-Island , & des relations qu'ont ses habitans avec ceux des pays circonvoisins.

» Rhode-Island a 14 milles de long sur 7 de large ; elle est à six milles de distance du continent du côté de l'ouest ; à l'est à peine en est-elle éloignée d'un demi-mille ; au midi elle n'a que la mer. Cette isle est le passage général de tous les voyageurs qui viennent

de Connecticut , de New-York , des Jerseys , de Pensylvanie & de toutes les provinces méridionales. Sur le rivage du Continent à l'est , font les villes de Bristol , Warren , Tiverton , & quelques-autres dont aucune ne contient moins de mille habitans , quelques-unes en renferment trois fois ce nombre. De ce côté , arrivent presque tous les gens qui apportent des vivres au marché , ainsi qu'un grand nombre de passagers qui viennent par la grande route de Boston & des contrées voisines de Providence , d'où il part continuellement des bateaux pour Newport , capitale de l'isle. Cette ville renferme environ onze mille habitans ; elle est avantageusement située , & dans un lieu qui a une telle réputation de salubrité , qu'elle est le rendez-vous d'un grand nombre d'étrangers qu'on y voit venir tous les étés des Provinces méridionales & des isles , pour leur santé.

» On a vu dans Rhode - Island plusieurs épidémies de rougeole , de coqueluche & d'esquinancies ulcérées. Mais je ne me rappelle pas qu'aucune de ces maladies s'y soit jamais multipliée sans avoir attaqué , à-peu-

près dans le même tems , les habitans des Provinces voisines.

» New-Port est un port de mer très-considérable ; il en part des vaisseaux qui visitent presque tous les ports de l'Europe , la côte d'Afrique , les établissemens François , Espagnols , Hollandois & Portugais aux Indes occidentales. Les vaisseaux qui retournent de ces parages éloignés , nous apportent beaucoup plus rarement la contagion de la Petite Vérole que ceux qui viennent des ports plus voisins.

» Comme le Gouvernement de Boston & celui de Rhode - Island ont mis chez eux des obstacles à l'inoculation , ceux qui desirerent d'être inoculés vont , pour cet effet , dans quelqu'une des Provinces méridionales où cette pratique est permise. Toutes les années beaucoup de gens se rendent de la Nouvelle - Angleterre en Pensylvanie , à New-York & aux Jerseys pour cet objet. De mon tems , l'isle Longue étoit le lieu préféré par un grand nombre de personnes. J'ai vu partir à-la-fois tous les enfans de six familles pour s'y faire inoculer ; ils revenoient en-

semble quand la maladie étoit terminée , & cependant nous sommes toujours venus à bout d'empêcher la Petite-Vérole de se répandre parmi nous ; ce qui s'exécute en se conformant aux regles suivantes.

» Il est défendu de rapporter aucun des vêtemens qu'on a portés dans le lieu où l'on s'est fait inoculer. Il l'est aussi de partir de ce lieu avant une certaine époque fixée par les Inoculateurs , quelque légère qu'ait été la maladie. Et l'on ne permet pas aux personnes qui reviennent avec quelque ulcere , d'aborder avant que d'avoir été examinées par un Inspecteur établi pour cela.

» Lorsqu'il y a dans la ville quelqu'un que l'on soupçonne d'avoir la Petite-Vérole , ses parens envoient chercher l'Inspecteur. S'il regarde comme probable qu'on ne s'est pas trompé , il prend avec lui quelques Officiers de santé établis pour surveiller à cette maladie ; & si après s'être adjoint un Médecin , ils déclarent que c'est bien la Petite-Vérole , la famille n'a plus à s'occuper du malade. Dès ce moment jusqu'à son parfait rétablissement , il est absolument confié à la con-

duite de ces Officiers , qui le transportent dans une petite isle où l'on a déjà préparé tout ce dont il a besoin. Cette isle , qui a un mille & demi de long sur un mille de large , est fort agréable ; elle est garantie par le Continent des vents d'est & de nord : sa distance du rivage de Rhode-Island est d'un demi-mille , & la ville de New-Port est à deux ou trois milles de cette partie du rivage.

» Autrefois on transportoit le malade dans une espece de coffre ou de caisse assez grande pour contenir un petit lit , & dont le dessus étoit percé de trous pour lui donner de l'air. On mettoit la caisse sur un traîneau tiré par un cheval , & suivi par un Officier de santé jusqu'au rivage. Là on faisoit passer le traîneau & la caisse sur un bateau , qui en peu de minutes transportoit le malade à l'Hôpital. Depuis , on a trouvé que ce formidable appareil faisoit plus de mal que la maladie même , par la terreur qu'il inspiroit ; en conséquence on l'a supprimé , & l'on se contente de mettre le malade dans une chaise à porteurs , pour le conduire jusqu'au rivage.

» Il est arrivé plus d'une fois qu'avant que l'on eût constaté la nature de la maladie , elle avoit fait déjà trop de progrès , pour qu'on osât se hasarder à transporter le malade. Alors on prenoit le parti de condamner la rue où il demeuroit , d'en donner avis par les papiers publics , & de placer des gardes pour empêcher qu'on n'approchât de trop près de la maison infectée.

» Lorsqu'il arrive un vaisseau ayant à bord des malades de Petite-Vérole , on met ceux-ci à l'Hôpital , & l'on fait faire quarantaine au bâtiment, qui est obligé de hisser un pavillon sur les haubans ; au moyen de quoi, tous les bateaux se tiennent à l'écart. Mais il est rare que le commerce souffre aucune gêne à cause de cette maladie.

» J'avoue que plusieurs de ces réglemens sont inutiles & incommodes ; mais telle est la crainte que le peuple a de la Petite - Vérole que tout le monde s'y soumet avec plaisir. Un étranger pourroit croire qu'ils ne seroient pas suivis bien scrupuleusement, s'ils n'étoient soutenus par l'exercice d'une autorité désagréable à la multitude : mais il se

tromperoit ; car le vœu de toute la nation , coïncidant avec celui du Magistrat , donne à chaque règlement l'effet désiré , enforte que cela paroît être plutôt la conséquence d'une coutume populaire que le résultat d'une loi qu'on est contraint d'observer.

» Les Inspecteurs sont des personnes d'un rang au-dessus du commun ; ils exercent les devoirs de leur état avec une scrupuleuse exactitude , & la loi leur accorde des honoraires pour leur peine ».

.

B. WATERHOUSE.



PROCÉDÉS



PROCÉDÉS

D'une Société établie à Chester, pour encourager l'inoculation & empêcher les progrès de la Petite-Vérole naturelle.

N^o. I.

AVERTISSEMENT.

13 Mars 1778.

LES ravages que fait la Petite-Vérole parmi les hommes, ne peuvent qu'exciter la compassion des ames sensibles. Par des registres tenus avec exactitude, il paroît que depuis six ans il est mort à Chester 378 personnes de cette maladie, & que ce nombre est plus que la sixieme partie de la somme totale des morts dans cette ville pendant le même intervalle de tems. Elle est particulièrement funeste aux pauvres gens, qui non-seulement ne peuvent pas se procurer des

médicamens , mais qui sont trop souvent privés de toute espece de secours , de ceux même qui sont nécessaires à des malades. Accablés déjà par les maux divers qu'entraîne la pauvreté , ils voyent leur misere portée au dernier degré par cette maladie affreuse & dégoûtante , qui , après avoir causé à leurs enfans des souffrances cruelles , leur arrache ces objets de leur affection par une mort à-peu-près ignorée , & que personne ne vient pleurer avec eux.

Plusieurs Magistrats & d'autres respectables habitans de cette ville , bien informés de ce qui se passe à cet égard , voudroient exposer aux yeux du public ces tristes scenes , dans la persuasion où ils sont que l'humanité & la générosité des citoyens de Chester , se déploieroient pour fournir à ces malheureux tous les secours possibles. Ils demandent en conséquence qu'il y ait une assemblée générale des habitans au *Pentice* , Lundi 16 Mars à onze heures , où chacun pourra s'instruire du degré auquel sont portés ces maux , & où l'on examinera s'il ne seroit pas possible de sauver chaque année bien des vies , par

l'établissement d'une *Société* destinée à *encourager une inoculation générale à des époques fixes , & à empêcher la Petite-Vérole naturelle de se répandre.* Et , pour écarter les craintes mal fondées que pourroit faire naître cette proposition , ils croient devoir déclarer que ce dessein ne sera mis en exécution qu'autant que chacun verra manifestement qu'il est possible d'adopter pour cet effet un plan de conduite propre à dissiper les alarmes des personnes qui feroient dans le cas de redouter cette maladie.

Comme l'utilité d'un pareil établissement fera exactement proportionnée au degré d'approbation qu'il recevra , on prie instamment les personnes dont la pitié pour leurs compatriotes a été vivement émue en cette occasion , de s'expliquer librement & complètement à ce sujet dans l'assemblée générale , soit par eux-mêmes , soit par la voix de leurs amis.

Nº. I I.

Dans une assemblée des habitans de Chester , tenue le 16 Mars 1778 pour examiner

les ravages de la Petite - Vérole dans cette ville , il a été prouvé , par les certificats des Curés de chaque Paroisse , que pendant les six dernières années il étoit mort 378 personnes de cette maladie ; que le nombre total des enterremens pendant la même période étoit de 2,522 , & celui des naissances 2,706.

Comme il y a tout lieu de croire que le plus grand poids de cette calamité tombe sur les pauvres gens , & qu'il augmente considérablement leur misère habituelle , il a été résolu d'envoyer à ceux de nos compatriotes qui sont les plus distingués par leur humanité & leur charité , le programme ci-après , dans lequel on leur recommande d'examiner avec soin s'il n'y a pas lieu de croire que la Société qu'on a intention de former , *soulageroit bien des maux & sauveroit bien des vies.*

Il a été aussi résolu qu'on tiendra une seconde assemblée le 30 Mars , pour délibérer sur les objections & les corrections qu'on peut faire à ce plan , & pour décider s'il doit être mis en exécution. Tous ceux qui ont à cœur de faire réussir cet établissement , sont

priés de déclarer leur intention dans cette assemblée , & de spécifier la somme qu'ils se proposent de donner, soit comme simple bienfait, soit comme souscription annuelle. De médiocres contributions, faites par un grand nombre de personnes, fonderoient l'existence de la Société sur la base la plus solide. Si le projet mérite d'être approuvé, l'on trouvera aisément dans cette ville, des fonds suffisans pour subvenir à toutes les dépenses nécessaires. Il y a des occasions où les actes secrets de charité sont regardés comme les plus louables; mais il n'en est pas de même dans celle-ci. Pour remplir complètement le but bienfaisant de cet établissement, il importe particulièrement d'avoir les noms des Souscripteurs, d'autant plus qu'ils seront priés de recommander des malades, & d'expliquer à leurs voisins inattentifs ou mal instruits les intentions bienfaisantes de la Société.

THOMAS FALCONER, Président.

Il est bon de faire savoir qu'on ne se propose pas de faire une inoculation générale

cette saison ; mais plus tard , dans un tems qui pourra convenir mieux à la généralité des habitans.

N°. I I I.

PROGRAMME où l'on propose d'établir à Chester une SOCIÉTÉ pour l'encouragement d'une inoculation générale à des époques fixes , & pour prévenir la Petite - Vérole naturelle.

Il a été prouvé de la maniere la plus authentique que , pendant les six dernieres années , la Petite-Vérole a été fatale à 378 personnes dans la ville de Chester , & que pendant la même période , le nombre total des naissances est monté à 2,706. L'inoculation , depuis qu'on en a perfectionné la méthode , ne tue pas une personne sur cent , même suivant le calcul le plus défavorable ; par conséquent , si tout le monde eût été inoculé , il ne seroit mort que 27 personnes de la Petite-Vérole , & l'on auroit sauvé 351 vies qui ont succombé à ce fléau. Supposons même que , dans une inoculation générale , la

mortalitése trouvât double de la proportion que nous venons de mentionner , soit à cause du peu d'exactitude des pauvres gens à observer les directions qu'on leur donne , soit par d'autres causes; toujours est-il évident qu'on ne sauveroit pas moins de cinquante-quatre vies par an l'un portant l'autre , nombre bien considérable , sur - tout si l'on fait réflexion que sur les 378 morts , quatre seulement avoient atteint l'âge de dix ans. Jamais les hommes n'ont eu en leur pouvoir un moyen de diminuer aussi considérablement la mortalité de leur espece.

Après avoir démontré l'utilité d'une inoculation générale , il importe de faire voir combien il est peu probable qu'elle puisse nuire. Il y a des personnes qui ne peuvent être affectées par la contagion de la Petite-Vérole. On a trouvé que la proportion de ceux qui jouissent de ce privilege , est au reste des hommes comme un à vingt. Par une revue générale des habitans de Chester, faite après l'épidémie de 1774 , il a été constaté que tous avoient eu la Petite - Vérole ,

excepté un sur quatorze (1). Le nombre moyen des naissances dans cette ville est 397 , qui , divisé par 20 , donnera à-peu-près 20 , nombre de ceux qui naturellement ne peuvent pas prendre la Petite-Vérole. Le nombre des naissances divisé par 14 , donne à-peu-près 28 , nombre de ceux qui annuellement échappent parmi nous à cette maladie. D'où il suit que tous - ceux qui sont susceptibles d'infection , la prennent effectivement , excepté huit environ par année ; si ces huit étoient aussi attaqués , on pourroit compter près de deux morts de plus. Par conséquent , si toutes les années on inoculoit neuf personnes , l'avantage de cette pratique compenseroit pleinement tout le mal qui pourroit en résulter , lors même que par ce moyen on répandroit l'infection chez tous les individus qui en sont susceptibles , ce qui est absolument invraisemblable. Il faut considérer de plus , que bien des personnes qui n'avoient pas eu la maladie lors du dénombre-

(1) Voyez les Transactions philosophiques pour l'année 1778.

ment , l'ont sans doute prise depuis ; enforte qu'on ne peut se dissimuler qu'à très-peu de chose près , la Petite-Vérole fait aux habitans de Chester le plus grand mal possible.

Un Hôpital ne peut répondre au but d'une inoculation générale. L'âge auquel on admet les enfans dans les Hôpitaux de cette espèce , est celui de sept ans. Dans l'épidémie de 1777, sur 136 individus qui moururent de cette maladie , il n'y en eut que sept qui fussent parvenus à cet âge. Mais , quand on se pourvoiroit de tout ce qui seroit nécessaire pour en soigner de plus jeunes , il n'y auroit jamais qu'un petit nombre de gens des plus pauvres & des moins attachés à leurs enfans , qui consentissent à se séparer des leurs dans ce bas âge , pour les laisser inoculer dans un Hôpital. Cette objection est insurmontable , sans parler de ce qu'il en coûteroit pour bâtir & entretenir un Hôpital assez grand pour remplir cet objet.

Mais si l'on inocule chacun chez lui , la dépense sera très-modérée , & la difficulté dont nous venons de parler n'existera plus. Le danger de répandre la contagion ne sau-

roit en être une , parce que si l'inoculation est générale , personne n'aura plus lieu de redouter l'infection. Mais en supposant que l'âge , des infirmités ou des préjugés donnaissent lieu à quelques exceptions , les personnes qu'elles regarderoient courroient bien moins de danger par une inoculation générale , que par des inoculations particulières ; car cette inoculation ne doit se faire qu'une fois tous les deux ans , ou peut-être plus rarement encore , à des époques fixes , & qui seront connues de tout le monde ; enforte qu'il sera très-facile à ceux qui n'auront jamais eu la maladie , d'éviter toute communication avec les malades. Toujours le danger auquel ils seront exposés , sera-t-il moins grand que celui que leur fait courir l'inoculation , telle qu'on la pratique actuellement tous les ans en différens tems de l'année , & souvent en secret , sans parler du grand avantage qu'aura pour eux l'inoculation générale , en les préservant du risque d'être infectés par des malades de Petite - Vérole naturelle , que l'on rencontre trop souvent dans les rues , & même dans les marchés & autres endroits où les habitans

se rassemblent en grand nombre. Si l'on peut remplir tout-à-fait le but de cet établissement , en bannissant de la ville la Petite-Vérole naturelle , il en résultera la plus grande satisfaction , & la sécurité la plus agréable pour les personnes qui craignent cette maladie. Aujourd'hui ce fléau destructeur n'est presque jamais absent du milieu de nous. Depuis sept ans , & probablement depuis bien plus long-tems encore , il ne s'est pas écoulé une seule année , sans que nous ayons eu quelque triste preuve de sa présence , comme on le voit par nos registres mortuaires.

Il est nécessaire , quoique douloureux en même-tems , de remarquer que les inoculations isolées , telles qu'on les pratique aujourd'hui , quelque avantageuses qu'elles soient pour les individus , peuvent en général être considérées comme étant plutôt nuisibles à la Communauté. On inocule dans cette ville chaque année vingt personnes tout au plus ; souvent cela se réduit à un beaucoup plus petit nombre : il ne sauroit en résulter une diminution sensible dans la mortalité causée

par la Petite-Vérole dans une ville aussi peuplée; mais c'en est assez pour répandre la maladie chez plusieurs centaines d'individus qui se mêlent avec eux sans précautions, & s'exposent ainsi à être infectés. Il parut, par la revue ci-dessus mentionnée, qu'en 1774 1385 personnes eurent la Petite - Vérole, quoiqu'il en restât encore plusieurs qui n'avoient pas été attaquées; il y avoit donc avant cette épidémie beaucoup de chances de répandre la contagion par l'inoculation. Et l'on pourroit en effet citer des exemples d'épidémies de Petite-Vérole, occasionnées en différens endroits par cette cause. Il y a un autre danger qui résulte de la pratique actuelle; des gens effrayés par la Petite-Vérole naturelle qui se manifeste dans leur voisinage, se font quelquefois inoculer après avoir déjà pris l'infection; de-là naissent de mauvaises Petites-Véroles que l'on attribue à l'inoculation, & qui font blâmer injustement cette salutaire pratique.

Peut-être objectera-t-on au projet d'une inoculation générale, qu'il faudra l'étendre à de jeunes enfans dans un âge où ils sont

le plus sujets à d'autres maladies funestes , & que des morts occasionnées par diverses causes d'une nature toute différente , pourront être attribuées à l'inoculation. Cette dangereuse période renferme au moins les deux premières années de la vie. Mais , dans l'épidémie de 1777 , il mourut 63 enfans au-dessous de deux ans , c'est-à-dire , près de la moitié du nombre total de ceux qui succomberent à la Petite - Vérole La mortalité de cette maladie dans la première enfance , est confirmée par bien d'autres faits observés dans cette ville & ailleurs. Il est donc évident qu'il faut généraliser l'inoculation , afin de la rendre utile au public autant qu'il est possible. Toutes les fois cependant que l'on pourra commodément emmener de petits enfans hors de la ville , ou les garantir sûrement de l'infection par quelque autre moyen , il sera peut-être prudent de renvoyer leur inoculation jusqu'à l'époque suivante.

Il ne sera pas hors de propos de faire ici mention d'une opinion admise par bien des gens , quoique déstituée de tout fondement ; savoir , que l'inoculation ne met point à l'a-

bri de la Petite-Vérole naturelle. Cette maladie ressemble à quelques autres par certains symptômes ; elle en a aussi qui lui sont particuliers. Quoique généralement parlant , il n'y en ait aucune qui soit plus facile à distinguer , il y a cependant quelques cas , très-rares il est vrai , soit en conséquence de la contagion naturelle , soit après l'inoculation , où l'on peut être en doute si c'est bien la Petite-Vérole que l'on a sous les yeux , le malade n'ayant point les symptômes particuliers qui distinguent cette maladie de toute autre. A la suite de quelques-uns de ces cas douteux , on a vu paroître la Petite-Vérole ; mais depuis cinquante-six ans qu'on inocule en Angleterre , il ne s'est pas présenté un seul exemple d'une personne qui , ayant eu certainement la Petite-Vérole par l'inoculation , l'ait reprise ensuite par l'infection naturelle. La seule conséquence qu'on puisse tirer de cette observation , est que , dans les cas douteux qui ont été suivis de vraie Petite-Vérole , les symptômes qu'on a observés appartennoient à une maladie d'une espèce différente.

Nous ferons encore quelques remarques sur une autre opinion relative à l'inoculation. C'est un préjugé trop généralement reçu, que la matiere prise d'un malade de Petite-Vérole pour inoculer, peut avec cette maladie en communiquer d'autres dont le malade est atteint. S'il y avoit le moindre fondement à cette supposition, il en résulteroit le plus puissant argument qu'on pût alléguer en faveur de l'inoculation. La Petite-Vérole naturelle est aussi engendrée par une matiere qui sort du corps d'un malade; & si cette matiere a le pouvoir de communiquer les autres maux dont ce malade est atteint, il est sans doute de la plus grande importance de ne pas abandonner au hasard le choix du sujet qui doit fournir ce levain. On ne finiroit pas, si l'on vouloit réfuter toutes les opinions absurdes que le préjugé a répandues à ce sujet. Toute espèce de maux que l'on voit paroître, même des années après l'inoculation, sont sans aucune raison attribués à cette cause, comme si l'on pouvoit s'attendre qu'elle dût exempter non-seulement de la Petite-Vérole naturelle, mais

encore de tout autre genre de maladie. Quelques personnes ont imaginé que même les scrophules avoient été communiquées par l'inoculation , parce qu'on voit quelquefois à sa suite , des furoncles & des abscess , comme on en voit après la Petite-Vérole naturelle. Mais il suffit de répondre que l'expérience de tous les Médecins praticiens leur a démontré que les scrophules n'étoient pas une maladie contagieuse. Cependant des raisonnemens sur ce sujet pourroient être moins convaincans que des autorités , & fort heureusement nous pouvons fonder notre opinion sur une des autorités les plus respectables.

Les SAVANS COMMISSAIRES , nommés par la FACULTÉ de Medecine de Paris pour examiner les avantages & les désavantages de l'inoculation de la Petite-Vérole , envoyerent en 1764 quelques questions sur cet important sujet au Docteur Alexandre Monro le pere , à Edinburgh. Le témoignage de cet homme célèbre , donné vers la fin de sa longue & illustre carriere , devoit être du plus grand poids , soit à raison de ses connoissances & de ses talens supérieurs en médecine , soit à cause

cause du peu de prise que pouvoient avoir sur lui des motifs d'intérêt particulier. Mais , non content de donner sa propre opinion , il communiqua ces questions à la plupart des Médecins praticiens d'Ecosse , avec lesquels il étoit en relation comme ayant été leur Instituteur ; & ses réponses sont le résultat des témoignages réunis de quatre-vingt-dix Médecins ou Chirurgiens , sans compter ceux d'Edimbourgæ, d'après des observations faites sur cinq mille cinq cent cinquante-quatre cas.

Q. Avez-vous vu que l'inoculation communiquât d'autres maladies que la Petite-Vérole ?

R. Je n'ai jamais vu d'autres maladies communiquées par l'inoculation , & mes correspondans sont unanimes à dire la même chose.

Q. Avez-vous vu d'autres maladies se déclarer plus souvent après l'inoculation qu'après la Petite-Vérole naturelle ?

R. Mes correspondans paroissent tous d'accord à déclarer , que les suites fâcheuses de l'inoculation ne sont ni aussi nombreuses , ni aussi variées que celles de la Petite-Vé-

role naturelle ; & quand je vous assurerai que j'ai été assez heureux , ou peut-être que par timidité j'ai porté les précautions au point qu'aucune des personnes dont j'ai conseillé l'inoculation , n'a éprouvé un seul symptôme dangereux pendant la maladie , ni aucun accident fâcheux à sa suite , vous serez fondés à conclure que je dois être du même avis que le leur ».

Il faut avouer que les préjugés du peuple contre cette pratique salutaire ont beaucoup diminué , depuis qu'on a vu se multiplier de tous côtés les exemples de ses étonnans succès. Car , dans nos environs & dans plusieurs autres parties de l'Angleterre , on a inoculé des villages entiers d'un consentement unanime , & l'on ne sauroit supposer que les habitans des villes soient plus ignorans ou plus obstinés que les gens de la campagne. Il n'y a aucun lieu de douter que les pauvres gens parmi nos compatriotes , ne soient prêts à embrasser universellement & avec ardeur une proposition tendante à préserver leurs enfans de la mort , comme à conserver la forme de leurs traits , si les plus instruits & les plus

opulens de nos citoyens veulent déployer leur humanité , leur crédit & leur secours en faveur de son exécution.

I. Plan d'inoculation générale.

1. Pour chaque individu qu'on inoculera parmi les pauvres , il sera alloué cinq schel. à l'Inoculateur (1).

2. On donnera aux parens les plus indigens deux schellings pour chacun de leurs enfans que l'on inoculera, comme une récompense de leurs soins pendant le tems de l'inoculation. (Ou bien l'on donnera trois schellings pour soigner le premier dans une famille , & deux schellings pour chacun des autres).

(1) Les Membres de la Société qui se sont employés à inoculer , ont unanimement refusé d'accepter aucune récompense pécuniaire pour avoir inoculé parmi les pauvres. La récompense proposée au second article , n'a pas été jugée convenable après la première inoculation générale ; en sorte qu'aujourd'hui toutes les contributions sont employées à préserver la ville de la contagion de la Petite-Vérole naturelle.

3. Les personnes qui auront souscrit pour une guinée , auront le privilege de recommander trois personnes pour l'inoculation , lesquelles auront droit aux récompenses ci-dessus mentionnées , ou quatre personnes qui ne pourront prétendre aux récompenses , & ainsi en proportion pour des sommes plus considérables. Chaque Souscripteur de demi-guinée recommandera un inoculé ayant droit à la récompense , ou deux sans droit à la récompense ; celui de sept schellings en recommandera un dans le premier cas , celui de cinq schellings un dans le second. Si l'on juge à propos de changer quelque chose dans la distribution des récompenses , il pourra en résulter quelques changemens dans le nombre des inoculés que chaque Souscripteur pourra recommander.

4. Un don de dix guinées , une fois fait , donnera pour la vie le privilege de recommander le même nombre d'inoculés que la souscription annuelle d'une guinée ; & , par des dons plus considérables , on acquerra des droits proportionnés. Quoique cette somme soit bien inférieure à la proportion qu'indique

le calcul , des dons de cette nature , s'ils étoient en assez grand nombre , donneroient à cet établissement une solidité qui contribueroit plus que toute autre chose , à favoriser les vues bienfaisantes des Instituteurs.

5. Les Chirurgiens & Apothicaires de Chester , qui desireront d'être employés à cette œuvre de charité , offriront leurs services à la Société , & les Souscripteurs choisiront ceux qui seront réputés avoir le plus de connoissances & d'expérience en matiere d'inoculation. La ville sera distribuée en autant de quartiers qu'on aura nommé d'inoculateurs , & chacun aura le sien.

6. Les Médecins verront les inoculés *gratis* toutes les fois qu'ils en seront requis par les Inoculateurs.

7. On mettra un intervalle de deux ans ou davantage , entre chaque inoculation générale , & l'on veillera pendant ce tems-là à ce que la Petite-Vérole naturelle ne se répande point parmi les petits enfans non inoculés.

8. On priera instamment les citoyens aisés de renvoyer l'inoculation de leurs enfans aux époques de l'inoculation générale : on en-

gagera les Inoculateurs à user de tout leur crédit pour les y déterminer ; & , s'il se présente des circonstances qui forcent quelques personnes à se soustraire à cette règle , ils seront priés d'en informer la Société , afin qu'elle puisse prendre les mesures nécessaires pour empêcher la contagion de se répandre.

9. Un Souscripteur qui ne fait pas sa résidence à Chester , aura la liberté de nommer une personne pour recommander des inoculés à sa place.

10. Enfin il sera enjoint aux Aubergistes de ne point permettre que l'on inocule dans leurs maisons. Ce règlement importe autant à leur intérêt particulier qu'au bien public. S'il est exactement observé , comme il est très-facile qu'il le soit , les Etrangers pourront traverser la ville , sans s'exposer au danger d'être infectés. Aujourd'hui la crainte de la Petite-Vérole naturelle empêche beaucoup de gens des environs , de se rendre à Chester ; ce qui fait une perte réelle pour les Aubergistes , ainsi que pour les Marchands & les Ouvriers.

II. Réglemens proposés pour empêcher , au tant qu'il est possible , la communication de la Petite-Vérole naturelle.

1. Pendant l'intervalle qui s'écoulera d'une inoculation à l'autre , on tiendra un registre exact des Petites-Véroles qui pourront survenir , dans lequel seront marqués le nom des personnes attaquées ; celui de la rue où elles demeurent ; le tems précis où la maladie aura commencé à paroître dans une famille , & celui où elle cessera. Et pour s'assurer d'avoir le plutôt possible les informations nécessaires à ce sujet , on donnera une petite récompense aux parens des malades , ou à toute autre personne qui la première fera savoir à la Société que la Petite- Vérole s'est manifestée dans une nouvelle famille.

2. La Société donnera un billet de promesse pour la somme de . . . aux parens des malades , payable un mois après que la Petite-Vérole aura cessé dans leur famille , à condition qu'ils aient fidèlement suivi les réglemens dont on aura soin de les instruire , pour garantir de l'infection leurs voisins &

leurs connoissances. Cette récompense pourroit être doublée , si leurs soins étoient couronnés par le succès , ce qui ne manquera pas d'arriver toutes les fois que la méthode prescrite sera exactement suivie ; car le venin qui communique cette maladie , peut certainement se détruire par une attention exacte à la propreté. Le surplus de dépense qu'entraîneroient ces récompenses , pourroit être fourni par celui des fonds destinés à l'inoculation , vu qu'il n'est pas probable que chaque Souscripteur proposât autant de sujets pour être inoculés , qu'il auroit droit de le faire ; & quand il manqueroit quelque chose pour cet objet , une seule assemblée de charité , comme celles que nous tenons au moins tous les hyvers , fourniroit pour plusieurs années de quoi subvenir à ces récompenses , lors même que le produit n'excéderoit pas ce que l'on donne quelquefois pour le soulagement d'une seule famille.

Comme probablement on n'a jamais essayé de garantir de la Petite-Vérole naturelle une ville de la grandeur de Chester , on craindra peut-être que la méthode préservative que

nous proposons ne soit impraticable. C'est pourquoi l'on soumet à l'examen du public les réglemens qu'on a jugé suffisans pour remplir ce but , pourvu qu'ils soient observés avec soin. Comme ils n'entraînent ni peine , ni dépense , on espere que les personnes portées de bonne volonté les observeront par des motifs d'humanité , & que les autres sous la direction des Inspecteurs , les suivront aussi , encouragés par l'espoir de la récompense.

Les *réglemens préservatifs* , tels qu'on les a lus ci-dessus , (p. 105) étoient placés ici.

N. B. On prie chacun de vouloir bien proposer librement à l'assemblée publique ; les objections & les corrections dont le plan proposé aura paru susceptible.

N^o. I V.

Forme de Certificat.

1. Je certifie que . . . n^o. . . n'a droit à aucune récompense , ayant vu des personnes de sa famille transgresser les réglemens préservatifs , ou ayant été authentiquement

informé d'une pareille transgression , de la part de ses parens pendant qu'il avoit la Petite-Vérole , particulièrement dans telle & telle circonstance.

N. N. Inspecteur.

Daté

2. Je certifie que j'ai souvent visité la famille de . . . n°. . . pendant qu'elle avoit des malades de Petite-Vérole , & que je n'ai jamais apperçu ni ouï dire que ses membres eussent violé les réglemens préservatifs dans une seule occasion. Il est vraisemblable cependant qu'il y a eu quelque transgression , quoiqu'on ne l'ait pas observée , puisque tels & tels enfans de leur voisinage ont été attaqués de la Petite-Vérole , soit pendant qu'elle étoit encore chez eux , soit avant l'expiration des seize premiers jours après qu'elle les a eu quittés. Mais comme d'autres enfans auprès de chez eux ont échappé à l'infection , ils ont droit à recevoir deux schellings & demi de récompense.

N. N. Inspecteur.

3. Je certifie que la famille de . . . n°. . . . a fidèlement observé les réglemens préservatifs, & qu'aucun de ses voisins ni de ses connoissances n'a été attaqué de la Petite-Vérole, avant l'expiration des 16 premiers jours après que les dernières croûtes sont tombées de dessus le corps des malades, ce qui est arrivé le . . . du mois de . . . quoiqu'il y eût des enfans susceptibles d'infection très-près de sa demeure; conséquemment qu'elle a droit à la récompense entière de cinq schel.

N. N. Inspecteur.

4. Je certifie que la famille de . . . n°. . . . a exactement observé les réglemens préservatifs, & qu'aucun de ses voisins ni de ses connoissances n'a pris la Petite-Vérole avant l'expiration des seize premiers jours depuis que les dernières croûtes sont tombées de dessus le corps des malades, ce qui est arrivé le . . . du mois de . . . quoiqu'il y eût des enfans susceptibles d'infection très-près de sa demeure; conséquemment que la Société lui doit des remerciemens,

puisqu'elle ne veut accepter aucune récompense pécuniaire.

N. N. Inspecteur.

N^o. V.

Certificat général du 4 Novembre 1778.

Voyez ci-dessus pag. 110.

N^o. V I.

*Paragraphes extraits des papiers publics
de Chester.*

1. Nous avons été informés très-authentiquement qu'Elisabeth Bryly , (pauvre femme demeurant dans Sty-lane , Handbrige), a reçu dix schellings de récompense Jeudi 9^e de ce mois d'Avril 1778 , de la *Société établie à Chester pour encourager une inoculation générale à des époques fixes & pour prévenir la Petite-Vérole naturelle* , parce qu'elle en a suivi les réglemens préservatifs exactement & avec succès. Il y a trois mois que deux de ses enfans furent attaqués de cette cruelle maladie avec une telle violence

que l'un d'eux en mourut. Cependant , à la réserve d'un jeune garçon qui entra dans la chambre des malades avant qu'on eût connoissance des réglemens , aucun enfant ne prit la maladie , quoiqu'il y en eût deux demeurant porte à porte , & vingt - six autres chez leurs plus proches voisins qui étoient susceptibles d'infection. Quoique cet événement eût lieu avant l'établissement de la Société , on a cru que cette femme méritoit la récompense , parce qu'en suivant les réglemens préservatifs que la Société a ensuite adoptés , elle a arrêté à tems les progrès de la Petite-Vérole , dont il n'y avoit pas eu d'épidémie depuis trois ans dans le quartier où elle demeure ; enforte que si ses enfans eussent communiqué la contagion à d'autres , la maladie auroit en peu de tems fait de grands ravages dans cette partie de la ville. Nous apprenons qu'à l'avenir la Société tiendra ses assemblées tous les Mardis à l'Infirmerie , & que M. Owens recevra dans cette même maison les contributions charitables de tous ceux qui desireront de débarrasser la ville de la Petite-Vérole naturelle , & de sauver les vies des citoyens par

l'inoculation. Il est autorisé à donner une récompense à toute personne qui viendra la première lui donner avis que la Petite-Vérole s'est manifestée dans une nouvelle famille.

2. Dans une assemblée de la *Société pour la Petite-Vérole*, tenue le 9 N^{bre} 1779, à l'Infirmerie, il a paru, par le rapport de l'Inspecteur, que depuis le 4 N^{bre} 1778 la maladie avoit été arrêtée, par les réglemens de la Société, dans trente-sept endroits différens de la ville; que dans trente-deux cela s'étoit fait, sans que l'infection eût été communiquée à qui que ce soit; que dans trois des cinq autres, la maladie avoit été communiquée de chaque maison à une famille du voisinage; enfin que par le défaut d'informations assez promptes & à cause de quelques autres irrégularités, elle s'étoit répandue dans le quartier de Boughton plus que dans aucun autre; aussi le nombre des malades est-il actuellement de sept dans ce seul quartier, tandis qu'il n'y en a que huit dans tout le reste de la ville. La Société a jugé que c'étoit une chose très-praticable que d'empêcher la com-

munication de la Petite-Vérole , si tous les citoyens vouloient se prêter à seconder ses vues à cet égard. C'est le défaut d'informations assez promptes qui a fait le plus grand mal. Si , par humanité & par esprit public, on vouloit bien , dès qu'on apprend que la Petite - Vérole s'est manifestée dans une famille , en instruire immédiatement l'Inspecteur M. Owens , non-seulement on épargneroit beaucoup de frais à la Société , mais on sauveroit la vie à un grand nombre d'habitans. On a nommé un comité qui doit s'assembler une fois le mois , afin de pourvoir aux moyens d'éteindre la contagion , en distribuant les récompenses , & en mettant en vigueur les autres réglemens établis dans ce but.

La Société a fait des remerciemens à plusieurs personnes pour avoir observé les réglemens préservatifs , sans vouloir accepter de récompenses pécuniaires , nommément à MM. Denton , Harrison , &c. . . . & particulièrement à M. Bramwel pour les avoir fait observer avec une telle exactitude à la Manufacture , que la Petite-Vérole ne s'est

point répandue parmi les ouvriers , quoique plusieurs fussent déjà infectés lorsque la maladie a commencé à s'y manifester.

3. Dans l'assemblée de la Société pour la Petite-Vérole , tenue le 7 Décembre 1779 ; il a été démontré par le registre de l'Inspecteur , que le nombre des malades de Petite-Vérole a diminué depuis un mois , dans cette ville , de quinze à sept , dont trois ont apporté la maladie de dehors , & que dans le même intervalle de tems la contagion a été arrêtée dans quatre différens endroits. A cette occasion , on a donné des récompenses à plusieurs personnes pour avoir empêché la contagion de s'étendre , quoiqu'elles eussent à leurs portes beaucoup de gens qui étoient dans le cas de la redouter.

N^o. V I I.

LETTRE CIRCULAIRE

*A * * * Membre de la Société pour la
Petite - Vérole.*

La Société pour la Petite-Vérole est établie depuis deux ans. Pendant cet intervalle ,
la

la maladie a été fréquemment apportée à Chester des villes & des villages d'alentour, & s'est manifestée en différens quartiers, enforte que les personnes qui étoient dans le cas de la craindre, ne pouvoient marcher en sûreté sur nos remparts & dans nos promenades. Les réglemens de la Société ont non-seulement écarté le danger de s'exposer à être infecté en allant dans ces lieux de rendez-vous public, mais encore, dans beaucoup de cas, ont arrêté les progrès de la contagion dans la classe la plus pauvre des habitans, chez des gens environnés de toutes parts, & vivans porte à porte, d'enfans susceptibles d'être infectés. L'argent employé à des récompenses, outre le bien qu'il a fait en arrêtant les funestes ravages de la Petite-Vérole naturelle, a secouru fort à propos bien des familles dans la souffrance, dont la pauvreté & la misère étoient considérablement augmentées par cette cruelle maladie. Vous avez la satisfaction de penser qu'avec l'aide de la Providence, votre bonté a sauvé à bien des enfans, une vie qui leur auroit été arrachée par ce fléau destructeur.

On a regardé dès le commencement une inoculation faite à des intervalles convenables , comme une partie essentielle de cet établissement bienfaisant. En effet , puisque la Petite-Vérole continue à se répandre sans obstacle dans tout le reste du Royaume , il est clair qu'on gagneroit fort peu à mettre les habitans de Chester à l'abri pendant leur enfance , d'une maladie qu'ils prendroient inévitablement aussi-tôt qu'ils seroient assez âgés pour communiquer avec leurs voisins. En conséquence , l'on croit devoir aujourd'hui proposer une inoculation générale , afin de mettre tout-à-fait à l'abri de la Petite-Vérole naturelle la nouvelle génération qu'on en a préservée jusqu'à présent. Il est aisé de prouver avec la dernière évidence que cette entreprise ne sauroit nuire. Il a été démontré , par des faits authentiques mis sous les yeux de l'assemblée générale (1) , qu'avant l'établissement de la Société , la Petite - Vérole étoit si générale à Chester , & étoit si près

(1) Voyez ci-dessus le programme , pag. 134.

d'y faire tout le mal dont elle étoit capable ; que si l'on inoculoit seulement neuf personnes par an dans cette ville , cela seroit plus que suffisant pour compenser tout le mal que pourroit causer cet établissement , en multipliant les foyers de contagion ; d'un autre côté , les avantages que l'on peut obtenir en bannissant la Petite-Vérole naturelle , & en lui substituant la Petite-Vérole inoculée , sont les plus grands qu'ait jamais procuré l'art , dont le but est de conserver la vie des hommes. Et comme le bien qui doit résulter de cet acte de charité , sera exactement en proportion du nombre de ceux qui consentiront à en être les objets , nous vous prions instamment de faire distribuer à vos voisins & aux personnes qui dépendent de vous , la présente *Adresse aux habitans de Chester* ; de vouloir bien expliquer aux moins instruits & aux plus pauvres d'entr'eux les vues bienfaisantes de la Société ; enfin d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir sur eux , pour les engager à ne pas refuser le bien qui leur est offert. Vous êtes autorisé , par le consentement unanime de l'assemblée géné-

rale, à recommander pour l'inoculation autant de personnes que vous jugerez à propos. Si vous ne devez pas être à Chester lorsqu'on procédera à l'inoculation générale, vous êtes prié de nommer quelqu'un qui y réside pour recommander des sujets en votre nom. Si quelques personnes persistoient à rejeter le bien qu'on veut leur faire, représentez-leur dans les termes les plus forts, le danger de prendre l'infection des inoculés, & le crime qu'ils commettent en s'y exposant gratuitement. Il est vrai qu'on ne négligera aucun soin possible pour empêcher les inoculés de répandre la maladie, & que ceux-ci ne pourront la communiquer à personne, à moins que ceux qui auront refusé de l'être ne se rendent coupables de la négligence la plus volontaire & la plus criminelle.

Après une mûre délibération, on a jugé nécessaire de donner des récompenses aux parens les plus pauvres, afin de leur procurer par-là les moyens de subsister pendant qu'ils soigneront leurs enfans inoculés, & pour s'assurer qu'ils suivront avec soin les directions qui leur seront données. Beaucoup

de nos citoyens gagnent leur pain par un travail journalier , & il y en a plusieurs parmi ceux-ci auxquels un pareil secours sera nécessaire. Nous comptons que l'on n'en recommandera aucun comme ayant des titres à demander les récompenses , qui ne soit réellement dans le cas de recevoir cette charité. Et nous espérons que l'argent qui nous a été si généreusement accordé , sera employé d'une manière également prudente & judicieuse.

Par ordre de l'assemblée générale.

THOMAS FALCONER , Président.

Chester , le 11 Février 1780.

N^o. V I I I.

Adresse aux habitans de Chester.

Plusieurs de vos compatriotes sont vivement émus de compassion à la vue des affreux ravages que fait dans cette ville la Petite-Vérole naturelle parmi les enfans de la classe la plus pauvre , tandis que la vie des

leurs en est garantie par l'inoculation. Cet art salutaire a été pratiqué depuis soixante ans en Angleterre avec le plus grand succès ; & de nos jours peu de gens en état d'en faire la dépense , négligent ce moyen de mettre leurs familles en sûreté. Et comme on pense que les enfans des pauvres gens ne leur sont pas moins chers que les enfans des riches ne le sont à ceux dont ils ont reçu le jour , il n'y a aucun lieu de douter que si les parens des premiers avoient les mêmes facultés , ils ne négligeroient pas ce moyen de leur conserver la vie. Ce que nous regardons comme un des plus grands services que nous puissions rendre aux individus , auxquels nous sommes le plus tendrement attachés , nous l'offrons à tous les habitans de Chester, qui ont besoin pour cet effet de notre secours ; nous leur proposons une inoculation libre & générale , dans leurs maisons & sous leurs propres yeux ; nous les prions de ne pas rejeter cette proposition dictée par l'humanité ; s'ils négligent l'occasion qui s'offre aujourd'hui , il est vraisemblable qu'ils ne la retrouveront jamais.

Vous savez qu'à Chester les enfans des pauvres gens font , dès leur première enfance , exposés à être attaqués par la Petite-Vérole , & qu'à cet égard on ne peut avoir de choix que pour la leur laisser prendre quelques mois plutôt ou plus tard. Mais il est au choix des parens de la leur donner absolument bénigne & sans danger , par l'inoculation ; ou de leur faire courir le hasard d'une maladie longue & terrible par elle-même comme par ses conséquences , en les abandonnant à la contagion naturelle. Considérez de plus qu'il ne s'agit pas seulement de mettre en sûreté la vie de vos enfans par l'inoculation , mais que ces suites affreuses que la Petite-Vérole traîne si souvent après elle , telles que la perte des yeux , celle de l'usage de quelque membre & autres accidens semblables , qui font de tant d'individus , des êtres pour toujours à charge à leurs parens & à leurs amis , sont presque entièrement inconnues dans la Petite-Vérole inoculée.

Si quelques-uns de vous cependant refusoient le bien que nous leur offrons , nous les avertissons d'éviter le danger de l'infec-

tion que peuvent leur communiquer les inoculés ; ce qu'ils peuvent faire aisément , en observant cet avis bien simple. *Ne permettez pas qu'aucun individu de votre famille entre dans une maison infectée , & ne souffrez pas qu'aucune personne ni aucune chose venant d'une maison infectée , approche de ceux de vos enfans qui n'ont pas eu la Petite-Vérole.*

Il seroit à souhaiter que tous nos citoyens d'un état indépendant , & qui pourroient le faire sans trop se déranger , prissent ce moment pour inoculer leurs enfans , soit par prudence , soit pour encourager d'autres par leur exemple. Quoiqu'ils ne courent pas grand danger d'être infectés par les inoculés , ils ont à craindre celui de la Petite-Vérole naturelle , qui , malgré tous les efforts de la Société , regne en ce moment en plusieurs quartiers de la ville. Ce mal , suivant nous , a été occasionné par des soldats qui ont ouvertement refusé de se soumettre à nos réglemens. Ils ont répandu la contagion dans tant d'endroits , qu'il sera bien difficile , si ce n'est absolument impossible à un seul Inf-

pecteur , de veiller à ce que nos citoyens observent les regles de la Société, ainsi que plusieurs d'entr'eux l'avoient fait auparavant avec une exactitude si louable. C'est à cette cause qu'il faut attribuer le malheur qu'ont eu dernièrement plusieurs personnes d'un rang distingué , de voir leurs enfans attaqués de la Petite-Vérole naturelle , & nous n'avons que trop de raison de redouter encore de tristes événemens de la même nature. Quoique la Petite-Vérole qui regne actuellement à Chester , soit remarquable par sa malignité & par ses ravages , il ne s'ensuit point de là que la Petite-Vérole inoculée le sera de même. On a souvent exécuté avec le plus grand succès , des inoculations générales , dans le tems même que la Petite - Vérole naturelle étoit la plus funeste.

Nous avons pensé que plusieurs de nos citoyens se trouvent dans une position qui ne leur permet pas de consacrer à soigner leurs enfans pendant l'inoculation , un tems destiné au travail , d'où dépend l'entretien de leurs familles. Cette difficulté pourroit empêcher un grand nombre de ceux dont l'état mérite

le plus de compassion , de jouir du bien qu'on a intention de leur faire. Nous offrons aux personnes qui se trouvent en pareille circonstance , les récompenses mentionnées ci-après , à condition qu'elles observeront exactement les réglemens qu'on a jugés nécessaires pour le bien-être de leurs propres enfans , & pour empêcher que l'infection ne se communique à ceux qui n'auront pas été inoculés.

Si donc vous avez égard à ce qui peut intéresser la santé & la vie de vos enfans ; si vous sentez ce qu'exige votre devoir & votre bonheur , vous ne vous laisserez pas entraîner par de vains & insensés préjugés contre l'inoculation , mais vous viendrez tous unanimement recevoir avec remercîmens le bienfait qui vous est offert aujourd'hui par la providence & par la bonté libre & généreuse de vos compatriotes.

Par ordre de l'assemblée générale.

THOMAS FALCONER , Président.

Chester , le 11 Février 1780.

R É C O M P E N S E S.

Schellings

Enfans dans une même maison.

5	}	pour	{	1
7				2
8				3
9				4
10				5 &c.

Ici étoit un catalogue des Membres de la Société, au nombre de cent quarante-neuf, outre douze Membres appartenans à la Faculté; en tout 161.

N°. I X.

Rapport de la Société pour la Petite-Vérole.

A S S E M B L É E G É N É R A L E

Du 27 Mars 1781.

Nous croyons nécessaire d'informer nos compatriotes de nos procédés depuis l'assemblée générale du 11 Février 1780.

Par égard pour l'avis de quelques personnes respectables, on fit un essai au printems

dernier pour inoculer les enfans des plus pauvres de nos citoyens dans un Hôpital. Après une semaine employée à chercher des sujets pour l'inoculation , il ne se présenta pas une seule personne à Chester qui voulût entrer dans un Hôpital pour cet objet. Alors la Société fit inoculer quatre-vingt-cinq enfans chez leurs parens. On prit tous les soins possibles pendant les quinze jours qui précéderent l'inoculation , pour garantir ces malades de la contagion naturelle répandue par-tout autour d'eux , & pour les empêcher après qu'ils eurent pris l'infection , de la communiquer à d'autres. Tous se rétablirent parfaitement , & nous pouvons certifier que sur tout ce nombre on ne vit pas un seul enfant qui eût le moindre symptôme allarmant pendant ou après la maladie , quoiqu'en ce même tems la Petite - Vérole naturelle emportât beaucoup d'habitans. On peut avec raison espérer que ce succès fera recevoir plus généralement l'inoculation à la prochaine époque. L'inoculation ne répandit point la contagion , comme on auroit pu le craindre , mais parut plutôt avoir l'effet contraire ; car,

dans les quartiers où l'on inocula le plus , il resta peu de malades de Petite - Vérole naturelle , & dans ceux où il y eut le moins d'inoculés la maladie devint ensuite beaucoup plus générale. Nous croyons qu'il n'y eut que deux personnes infectées par des inoculés ; l'une étoit demeurée , à l'insçu d'un Inoculateur , dans le même appartement que l'un de ses malades ; l'autre communiqua librement avec un inoculé , parce qu'on croyoit qu'elle avoit eu la Petite - Vérole auparavant.

Il faut expliquer pourquoi la Petite-Vérole naturelle devint si générale dans les mois de Février , Mars & Avril 1780. La contagion fut évidemment répandue par un Régiment de soldats nouvellement levés , qui étoient sans discipline , ayant à peine des Officiers pour les commander jusqu'au moment de leur départ de Chester. Un d'entr'eux se promenant dans les rues , couvert de Petite-Vérole , fut prié par l'Inspecteur de prendre garde à ne pas faire du mal en répandant l'infection. Sa réponse expliqua la conduite de tous ses camarades ; personne , dit-il , ne s'in-

quiete de moi , & je ne veux m'inquiéter de personne. Beaucoup de ces soldats eurent la maladie , & la répandirent dans tous les quartiers de la ville ; les malades , à cette occasion , devinrent si nombreux & tellement dispersés par-tout , qu'il fut impossible qu'un seul Inspecteur pût veiller à l'observation des réglemens. Par cette raison , on cessa pendant quelques mois , de les mettre en vigueur. A l'avenir , la Société ne négligera aucun moyen possible pour mettre la ville à l'abri d'une pareille calamité.

Le premier Mardi du mois de Mai on rétablit les réglemens. La ville fut alors divisée en six départemens , dont chacun fut mis sous la conduite d'un Inspecteur. Pendant ce mois , la maladie se manifesta chez vingt familles & dans cinq départemens. Il paroît , par les rapports présentés au comité , qu'au 17 Juin la contagion fut parfaitement éteinte par-tout , excepté dans un seul endroit ; que dans ce département , ses progrès furent diminués & non arrêtés , à cause de la négligence avec laquelle on suivit les réglemens jusqu'au mois de Décembre ; qu'à cette épo-

que , on remédia aux causes de ces irrégularités ; que , pendant cet intervalle de tems , la Petite-Vérole parut en deux autres quartiers de la ville très-éloignés l'un de l'autre , mais que la contagion fut arrêtée dans chacun de ces endroits , sans attaquer un second individu ; que depuis qu'elle a été éteinte par-tout , la Petite-Vérole a été apportée à Chester , deux fois de Liverpool , & une fois de Coventry ; que , deux fois sur ces trois , l'observation scrupuleuse des *réglemens préservatifs* a garanti deux personnes susceptibles d'infection , dans la même maison où étoit le malade ; & que dans l'autre cas , trois personnes en ont aussi été préservées , quoique de la même famille & dans le même appartement que celle qui étoit infectée. La Société a vu tant de fois réussir ses soins pour empêcher la communication de la contagion entre deux maisons voisines , que le détail de ces différens cas deviendrait ennuyeux ; il est même d'autant plus inutile d'en faire mention , que nous avons constaté un fait bien plus important , & dont on avoit bien plus de raison de douter ; c'est que l'on

peut garantir de l'infection ceux qui demeurent dans la même maison , & qui appartiennent à la famille même dont quelqu'un des membres a la Petite-Vérole.

A présent il n'y a pas un seul malade de Petite - Vérole naturelle dans la ville de Chester.

De ces faits , dont il seroit bien facile à chacun de s'éclaircir s'il en avoit le moindre doute , il paroît évident à la Société que les succès des réglemens qu'elle a institués pour empêcher les progrès de la Petite - Vérole naturelle , seront proportionnés aux soins que l'on mettra à les observer. Nous voyons avec bien du plaisir , par les rapports , qu'aucun citoyen n'a violé les réglemens en un seul cas , excepté par inadvertence. Aucun Etranger non plus n'a refusé de s'y soumettre , si ce n'est les soldats dont nous avons fait mention ci-dessus. La Société remercie MM. Smith , Bennet & Cook , pour s'être prêtés gratuitement à les observer.

Quoique la contagion soit aujourd'hui parfaitement éteinte en cette ville , le danger cependant nous environne de toutes parts.

Nous

Nous savons que la maladie fait actuellement les plus terribles ravages à Liverpool , Manchester , Shrewsbury , & dans plusieurs autres villes & villages de nos environs ; qu'elle est même à nos portes , puisqu'elle vient d'attaquer un enfant à Boughton ; enforte que nous ne pouvons espérer d'en préserver les habitans de Chester , sans une attention soutenue & des soins vigilans & dispendieux de la part de la Société.

Le comité ne dépense qu'avec la plus grande économie les fonds qui lui sont confiés. Il espere mériter l'approbation de tous les Souscripteurs , & de tous les citoyens charitables qui attendent , pour joindre leurs bienfaits à ceux des premiers , de s'être convaincus que cette institution bienfaisante remplira le but pour lequel elle a été fondée. On se flatte que le récit fidele de ce qu'elle a déjà fait , tel qu'on vient de le lire , aidera à leur donner cette conviction. Les sommes souscrites sont fort au-dessous des besoins ; cependant la Société ne sauroit craindre que l'on pût manquer à Chester des secours de charité nécessaires pour faire réussir

une entreprise aussi pleine d'humanité , que celle de délivrer nos citoyens d'une maladie aussi affreuse & aussi funeste que la Petite-Vérole.

Par ordre de l'Assemblée. générale.

THOMAS FALCONER , Président.

N^o. X.

Adresse aux habitans de Chester.

29 Janvier 1782.

La Petite-Vérole regne à présent en différens quartiers de la ville , & malheureusement elle est des plus fâcheuses. Il y a deux ans qu'elle faisoit parmi nous d'affreux ravages , & à cette époque on proposa une inoculation générale. Tous ceux qui acceptèrent cette proposition bienfaisante , eurent la maladie de la manière la plus heureuse , quoiqu'il y eût parmi eux des enfans qui avoient à peine un mois. Cet événement si récent & si bien connu devoit convaincre tout le monde de l'innocence & de la sûreté de cette méthode.

Nous apprenons avec bien du plaisir qu'on vient d'inoculer à Liverpool 416 personnes, dont il n'est mort qu'une seule.

On offre de nouveau une inoculation libre à tous ceux de nos citoyens qui peuvent avoir besoin de notre secours pour mettre la vie de leurs enfans à l'abri de cette cruelle maladie, à condition qu'avant dix jours ils apportent une recommandation de quelqu'un des Membres de la *Société pour la Petite-Vérole*, autrement ils perdront l'avantage de pouvoir profiter du bien qu'on veut leur faire.

Le Comité de la Société croit qu'il est de son devoir d'informer tous les citoyens, & particulièrement ceux qui, par leurs charités, ont contribué à former cet établissement, que la Petite-Vérole se répand de jour en jour à Chester, & que ce malheur résulte manifestement des violations multipliées des réglemens proposés par la Société. Mais ce qui a fait le plus de mal, c'est que, dans beaucoup de cas, on n'a point été assez tôt instruit du moment où la Petite-Vérole s'étoit manifestée chez de nouveaux individus;

enforte que très-souvent les Inspecteurs n'en ont été informés que deux ou trois semaines après , ou même lorsque la maladie étoit entièrement terminée. Dans le premier cas , il s'étoit déjà fait beaucoup de mal avant qu'on pût faire connoître aux parens des malades les *réglemens préservatifs* ; dans le second , il étoit inutile de les leur faire connoître. Nous sommes convaincus que cette négligence des habitans à nous donner les informations nécessaires , est venue de ce que l'on n'a point accordé les récompenses pour cet objet aussi exactement , ni aussi promptement qu'on auroit dû le faire , comme aussi de ce que bien des gens ignoroient qu'il y eût une récompense attachée à ces informations. Le Comité a pris des mesures pour parer à ces deux inconvéniens , & il espere qu'elles feront efficaces.

Quoique nous ne puissions voir sans la plus vive douleur que ces irrégularités aient répandu la contagion dans divers endroits , il en résulte cependant de la manière la plus évidente , que nos mesures préservatives sont de la plus grande utilité. Pendant plus de

quatre ans , il ne s'est pas présenté un seul fait qui tendît à prouver que les réglemens de la Société fussent insuffisans pour empêcher la contagion de se répandre , tant qu'ils étoient observés avec exactitude , ni qu'il y en eût aucun qui fût impraticable.

Les différentes observations ci-dessus sont le résultat des faits qui ont été unanimement reconnus & constatés dans le Comité tenu aujourd'hui , auquel ont assisté presque tous les Membres de la Société , qui tiennent à la Faculté de Médecine , & un grand nombre d'autres.

Les Inoculateurs & les Inspecteurs se réuniront actuellement pour veiller avec la plus scrupuleuse attention , jusqu'au moment de l'inoculation générale , à ce que la contagion ne se répande point , de peur que les inoculés , déjà infectés avant que d'avoir subi cette opération , ne prennent la Petite-Vérole naturelle , & qu'il n'en résulte des accidens dont peut-être on se prévaudra , quoique injustement , pour jeter du blâme sur cette pratique salutaire. Il faut avouer qu'il n'est pas possible de se mettre tout-à-fait à l'abri

de ce danger ; mais nous espérons , de la justice & du discernement de nos citoyens , qu'ils sauront attribuer ces événemens fâcheux , si nous avons le malheur d'en éprouver quelqu'un , à leur véritable cause.

N^o. X I.*Rapport de la Société pour la Petite-Vérole.*

17 Septembre 1782

Cet établissement étant fondé depuis quatre ans & demi , & la Société ayant déjà fait deux inoculations générales , nous passerons en revue les principaux faits que nous avons observés.

Au printems dernier , la Société inocula cent vingt-huit enfans de pauvres gens ; ajoutez-en à ce nombre quatre-vingt-cinq qu'elle inocula en 1780 , cela fait en tout deux cens treize. Pendant les quatre dernières années , nos Médecins ont inoculé dans leur pratique particulière deux cens trois autres enfans. Total quatre cens seize. Deux enfans sont morts après l'inoculation ; mais il est fort

douteux que l'un ni l'autre de ces mauvais succès puisse être attribué à cette opération; il y a lieu de croire au contraire que l'un de ces inoculés avoit déjà pris l'infection naturelle, & que la mort de l'autre a été causée par une maladie d'entrailles. Mais quand on feroit fondé à attribuer ces deux morts à l'inoculation, il en résulteroit que cette opération n'a été funeste qu'à un individu sur deux cens huit. La terrible mortalité qui accompagne la Petite-Vérole naturelle est si bien connue de tout le monde, qu'il paroît impossible d'expliquer la répugnance que les gens du peuple conservent encore pour ce moyen de les en garantir.

Nous allons ensuite rendre compte des difficultés que nous avons rencontrées dans l'exécution de notre projet pour empêcher les progrès de la Petite-Vérole naturelle, & des succès de nos efforts à cet égard. Les mêmes personnes qui ont refusé l'inoculation, & qui forment une grande partie du nombre total des habitans, non-seulement ne craignent point pour leurs enfans la contagion naturelle de la Petite-Vérole, mais

paroissent plutôt la desirer. C'est avec bien du chagrin que nous avons appris que , dans la rue nommée *Forest-Street* , les habitans , méprisant les exhortations de l'Inspecteur , ont à dessein répandu la maladie , conduisant les malades , & portant de la matiere variolique d'une maison à l'autre. Par cette conduite , ils ont communiqué l'infection à 15 familles , c'est-a-dire , à toutes celles qui en étoient susceptibles dans cet endroit-là , & plusieurs personnes en sont mortes. Dans un autre quartier , les pauvres gens ont laissé leurs enfans fréquenter librement les malades. Cette faute venoit en partie de ce qu'ils ignoroient qu'il y eût quelque argent à gagner en observant les réglemens. L'espérance d'une récompense a eu depuis quelque influence sur leur conduite , & la contagion est presque éteinte , quoiqu'il reste bien des gens susceptibles d'infection dans le voisinage des derniers malades. Les suites malheureuses de l'inobservation des réglemens dans ces deux cas , comparées aux faits nombreux qui montrent qu'on a effectivement arrêté par leur moyen les progrès de la Petite-Vérole naturelle , donnent

la preuve la plus évidente de leur utilité , & des heureux effets qu'on peut en attendre , lorsqu'ils seront exactement & généralement observés.

Quelque étonnant que cela puisse paroître , nous avons lieu de croire que bien des parens qui ont rejeté la proposition d'inoculer leurs enfans , les ont cependant à dessein exposés à l'infection de la Petite-Vérole naturelle. Ces personnes néanmoins , qui ne se font aucun scrupule de répandre le venin mortel de la Petite-Vérole , regarderoient sans doute avec horreur quiconque iroit , de propos délibéré , donner de l'arsenic , ou tout autre poison à de jeunes enfans.

Cette conduite déraisonnable tient à une erreur populaire , qu'il est de notre devoir de combattre , & que nous tâcherons de détruire. Il est évident que les réglemens de la Société peuvent sauver bien des vies ; & d'un autre côté les yeux les plus prévenus ne sauroient y découvrir quoi que ce soit qui puisse avoir le moindre danger. L'inexplicable préjugé qui s'oppose à leur observation ne sauroit toujours durer. Et

comme dans la classe des pauvres , la Petite-Vérole est absolument inévitable , nous espérons que la raison & l'exemple des personnes plus éclairées , ne tarderont pas à leur faire préférer l'inoculation , qui n'a pas la vingtième partie du danger de la Petite-Vérole naturelle , & qui ne cause pas à beaucoup près la vingtième partie des maux que celle-ci traîne après elle. Si ces espérances sont bien fondées (& elles le sont sur un sentiment très-général dans la nature humaine , l'affection paternelle ,) la principale difficulté qu'a rencontrée la Société dans l'exécution de ses plans , diminuera peu-à-peu , à mesure qu'elles se réaliseront.

Peu de tems après l'établissement de la Société , la Petite-Vérole commença à se répandre dans le quartier de Handbridge , par l'inexactitude des habitans , avec tant de rapidité , & nos fonds étoient alors si peu considérables , que nous craignîmes de ne pouvoir pas fournir aux récompenses promises à ceux qui observeroient les réglemens. Cette considération nous détermina à suspendre pour quelques mois nos réglemens

dans ce quartier ; & pendant cette suspension il mourut 16 personnes de la Petite-Vérole naturelle , dans cette paroisse. Au printems de 1780 , la maladie fut répandue si généralement par des Soldats , comme on l'a expliqué dans le dernier rapport , que nous nous déterminâmes à une suspension générale. Pendant quelques mois qu'elles dura , il mourut 58 personnes de la Petite-Vérole naturelle. Dans le courant des quatre dernières années , c'est-à-dire , depuis le premier Avril 1778 , jusqu'au 31 Mars 1782 , cette maladie a emporté cent trente-neuf personnes , ce qui fait à-peu-près trente-cinq par année. Si nous déduisons de ce nombre les seize mortes à Haudbridge , & les cinquante-huit mortes dans le reste de la ville , pendant la suspension des réglemens , le total de ces morts se réduiroit à cinquante-cinq , ou à quatorze environ par année , tandis que le nombre moyen des morts causées par la Petite-Vérole pendant les six dernières années avant l'établissement de la Société , étoit de soixante-trois. La mortalité a donc été réellement diminuée de près de la moitié , elle

ne feroit gueres plus d'un cinquieme de ce qu'elle étoit ci-devant , si nous avions pû prévenir les morts qui ont eu lieu pendant les deux périodes , où nous avons été obligés de suspendre nos réglemens. Ce degré de succès paroîtra étonnant à quiconque considerera avec impartialité , combien les préjugés dont nous avons fait mention , ont du mettre d'obstacles à nos procédés , puisqu'ils ont été si généralement & si constamment en opposition avec les efforts de la Société , pour empêcher les progrès de la contagion. La mortalité de cette maladie pourroit tout au moins se réduire à une vingtieme partie , c'est-à-dire , de soixante-trois à trois , si tous les habitans & leurs voisins unissoient leurs efforts , pour éviter la Petite-Vérole naturelle & pour y substituer l'inoculation.

On avoit particulièrement recommandé aux Inspecteurs de bien observer s'il n'y avoit point eu de Petite-Vérole naturelle , produite par la contagion des inoculés. Les recherches les plus exactes n'ont fait connoître que deux ou trois cas de ce genre , dans chacun

desquels les personnes infectées avoient communiqué librement avec les inoculés , sans aucun desir quelconque de les éviter.

La Société a remercié plusieurs personnes pour avoir observé gratuitement les *réglemens préservatifs* , nommément MM. Sarsfield , &c.

Depuis le dernier rapport du Comité , la contagion a été éteinte en différens endroits de la ville , où il y avoit encore beaucoup d'individus susceptibles d'infection.

Pendant l'année 1781 , il n'est mort à Chester que huit personnes de cette maladie , dont deux l'ont apportée de Manchester , une troisieme de Liverpool , & une quatrieme de Coventry. Quoique la contagion ait été souvent éteinte parmi nous , elle y est si fréquemment apportée des villes & villages voisins , que Chester n'a pas été parfaitement exempte de Petite-Vérole , plus que l'espace de quelques semaines depuis que la Société a été établie. La maladie a été pendant quelques mois dans différentes parties de la ville. Après bien des efforts pénibles & dispendieux , la Société est à-peu-près parvenue à

l'éteindre, elle n'existe plus que dans quatre familles. Si nous considérons le nombre de ceux qui sont encore susceptibles d'infection & qui même la desirent, cet heureux succès ne peut être attribué qu'à l'attention & à la vigilance des Inspecteurs.

Les membres de la Société ont refusé toute espece de gratification, pour avoir inoculé les pauvres, regardant la satisfaction qu'ils ont éprouvée en conservant la vie à leurs compatriotes, comme une récompense suffisante de leur peine.

Après y avoir bien réfléchi, nous avons cru qu'il convenoit de supprimer les récompenses des inoculés. A la premiere inoculation générale il parut nécessaire d'en offrir pour mieux surmonter des préjugés invétérés; mais aujourd'hui ce motif paroît peu convenable, & il pourroit avoir un effet pernicieux. Plusieurs regardent cette récompense comme un appas qu'on leur présente, pour les engager à faire ce qu'ils croient ne leur être pas permis. Le desir que nous avons de garantir, autant qu'il dépend de nous, de la souffrance & de la mort les en-

sans de nos concitoyens, doit être le seul motif à leur présenter, pour les engager à accepter l'inoculation, & il suffira sans doute pour les y déterminer.

Les deux principales dépenses de cet établissement étant ainsi écartées, les objets les plus dispendieux seront les honoraires des Inspecteurs, & les récompenses à accorder aux familles infectées, pour leur faire observer les *réglemens préservatifs*. Les grands soins & la vigilance des Inspecteurs méritent pour le moins le salaire qu'ils ont obtenu, & les services qu'ils ont rendus les ont fait juger dignes de nouvelles récompenses honorifiques. L'argent qu'on doit donner pour l'observation des réglemens ne s'accordera qu'aux familles les plus pauvres, & dans un moment où visitées par une maladie affreuse, le fardeau de la pauvreté leur paroîtra d'autant plus terrible. Indépendamment de toute autre considération, les gens charitables ne sauroient trouver d'objets plus dignes de leur bienfaisance. La crainte de faire plus de dépense que nos fonds ne le permettent, nous a aussi déterminé à n'offrir que de mo-

diques récompenses aux familles infectées ; nous ne pouvons donner que cinq schellings pour avoir parfaitement observé les réglemens. Une plus forte récompense feroit un plus puissant encouragement à prendre des soins , & par conséquent en détermineroit plus souvent le succès.

C'est avec douleur que nous déclarons ici que les fonds destinés à cette œuvre de charité sont presque épuisés , & que nous sommes dans la nécessité de solliciter de nouveau les secours de nos citoyens , & de tous ceux qui sont portés de bonne volonté pour cette ville. Si l'on vouloit fournir la somme qui nous manque par de petites souscriptions de cinq schellings , de demi-guinée , ou d'une guinée par an , par des donations proportionnées pour la vie , ou par de petits dons isolés ; & si tous les Membres de la Société vouloient s'employer avec zèle & de tout leur pouvoir à prévenir les progrès de la contagion , nous avons lieu de croire que nos efforts pour y réussir , auroient un beaucoup plus grand succès. Nous avons sur-tout besoin de secours dans ce moment ; car si nous
suspendions

suspendions à présent nos réglemens , (ce que nous serons obligés de faire , si nous ne recevons pas de nouveaux fonds , ainsi qu'il paroît par le compte ci-joint) , la Petite-Vérole ne manqueroit pas de faire bientôt d'affreux ravages parmi les pauvres. Cette maladie règne actuellement dans plusieurs villes & villages de nos environs : elle sera souvent apportée parmi nous , & souvent nous serons obligés de faire de nouvelles dépenses pour arrêter ses progrès. Comme le plus grand mal est venu de ce que nous n'avons pas été informés assez promptement des nouvelles Petites - Véroles qui se sont manifestées , nous conjurons tous nos compatriotes , ceux qui n'ont point souscrit pour cet établissement , comme ceux qui y ont contribué , particulièrement les peres qui desirent de mettre leurs enfans à l'abri de cette maladie cruelle , de vouloir bien , aussi-tôt qu'ils auront connoissance d'une nouvelle Petite-Vérole , en donner avis à l'Inspecteur du quartier où elle se trouve.

Nous avons eu bien du plaisir à apprendre qu'à notre exemple les habitans de quelques

autres villes ont manifesté le même esprit de bienfaisance envers ceux de leurs compatriotes qui sont dans l'indigence. Il y a eu à Leeds une inoculation générale au printems de 1781, & l'on en a proposé une seconde en 1782 ; à Liverpool, on en a fait une pareille dans l'automne de 1781, une seconde au printems de 1782, & l'on a décidé pour l'avenir de répéter cette opération deux fois par an. Et tel a été le succès de ces différentes entreprises que le College Royal des Médecins d'Edimbourg a nommé des Commissaires pour s'informer de la maniere dont on a conduit ces inoculations gratuites, afin d'en tirer parti pour étendre les heureux effets de cet art salutaire, sur tous les ordres d'habitans dans la Capitale, & probablement aussi dans les autres villes d'Ecosse. Et l'on peut raisonnablement se flatter que la même disposition bienfaisante qui a encouragé l'inoculation générale dans ces différentes villes, ne tardera pas à se tourner aussi vers les moyens d'arrêter les progrès de la Petite-Vérole naturelle, objet important qui a particulièrement attiré l'attention de la Société depuis son établissement.

De tous les enfans morts à Chester au-dessous de dix ans , dans les six années qui ont précédé notre établissement , un tiers au moins a succombé à la Petite-Vérole. Il est probable que cette maladie n'est pas moins fatale aux enfans dans les autres principales villes d'Angleterre. Si les Médecins de ces différentes villes , qui jouissent de la réputation si bien méritée d'hommes également humains & éclairés , vouloient établir des réglemens pour prévenir les progrès de cette funeste contagion , leur exemple & le nôtre ainsi réunis pourroient avoir une influence très-importante sur notre pays en général , & sur l'humanité entière.

THOMAS FALCONET , Président.

Recette liv. sterl. 199 2 6

Dépense pendant quatre ans . . 170 3

Inspecteurs—MM. *Warrington* , *Meacock* , *Connah* , *Venables* , *Lightfoot* , *Jackson*.

Inspecteur général , M. OWENS.

Secrétaire , M. WILKINSON.

CONCLUSION adressée aux Médecins.

Je soumetts à votre considération cette question qu'il est, je crois, particulièrement de votre devoir de déterminer; savoir, s'il est possible d'empêcher la Petite-Vérole naturelle de se répandre. Une foule de préjugés a depuis long-temps empêché d'éclaircir ce sujet; mais le plus grand mal est venu surtout de deux opinions que j'ai particulièrement discutées dans les *Recherches*; l'une, que les exhalaisons varioliques peuvent communiquer aux objets qui y sont exposés, la faculté de répandre l'infection; l'autre, que toute l'atmosphère du lieu où la Petite-Vérole est épidémique, est imprégnée de ses miasmes. Tant que ces deux opinions seront admises, il sera absurde de proposer des moyens pour empêcher la maladie de se répandre.

J'ai tâché de prouver que personne ne sauroit prendre la Petite-Vérole que par l'infection contractée en s'approchant d'un malade; ou de quelque portion de matière varioli-

que sous la forme de sérosité, de pus ou de croûtes.

Si cette proposition est vraie, & si la classe d'hommes la plus éclairée, les Médecins sur-tout, pouvoient être convaincus de sa vérité, la principale difficulté seroit surmontée. S'il étoit généralement reconnu que la Petite-Vérole est produite par un poison particulier qu'on pourroit aisément détruire, & qui ne feroit jamais de mal sans la négligence, ou la mauvaise volonté des malades, ou de ceux qui les environnent, on viendrait bientôt à regarder la conduite des gens qui portent l'infection de cette maladie à ceux qui en sont susceptibles, comme aussi criminelle que celle de l'empoisonneur qui mêleroit de l'arsenic à leurs alimens. Je crois qu'à cet égard les erreurs de la Médecine ont conduit les hommes à adopter des coutumes bien dangereuses, & conséquemment qu'il est du devoir des Médecins d'examiner de nouveau cette question importante avec la plus scrupuleuse attention.

La Société, depuis six ans qu'elle existe, a été témoin de beaucoup de faits qui ten-

dent directement à réfuter ces deux opinions. Je vais présenter un tableau abrégé des résultats qu'ils fournissent ; mais auparavant je dirai un mot sur la manière dont j'ai exposé les procédés qu'on vient de lire.

Je les ai écrits comme citoyen de Chester & non comme Médecin ; autrement les faits nombreux qu'ils contiennent , auroient pu se mettre dans un autre ordre , & s'arranger de manière à prouver plus directement la doctrine établie dans les *Recherches*. Quant à la vérité des faits qui y sont exposés d'une manière très - succinte , il faut observer qu'ils ont acquis la plus grande authenticité , par la sanction que leur a donnée le Comité composé des Médecins & des autres Membres les plus éclairés de la Société. Les pauvres qui demandent les récompenses , se présentent à eux tous les mois ; & ceux-là seulement obtiennent la récompense entière , qui sont parvenus à garantir de l'infection tous leurs voisins & toutes leurs connoissances. Outre le certificat de leur Inspecteur , ils sont examinés en présence d'autres personnes ; de celles qui , ayant manqué en quelque point aux ré-

glements , n'ont eu qu'une partie de la récompense , & qui ne manqueroient pas de crier à l'injustice , si l'on donnoit lieu à des plaintes de ce genre. Quant aux autres faits que j'ai rapportés dans les *Recherches* , j'ai presque toujours cité , en confirmation de mon propre témoignage , l'autorité des autres Médecins qui les ont observés. Les noms de plusieurs de ces témoins sont généralement connus & respectés ; le jugement & la véracité de tous sont reconnus de toutes les personnes qui ont des relations avec eux.

1. Pendant six ans entiers , les Inspecteurs ont soigneusement observé les progrès de la Petite-Vérole. Dans tous les cas qui se sont présentés , ils n'ont rien négligé pour remonter aux sources de l'infection , & n'ont pas vu un seul fait qui pût leur donner lieu de soupçonner que la maladie eût jamais été communiquée , par des miasmes adhérens , aux habits de ceux qui y avoient été exposés. Néanmoins pendant tout ce tems , ou à-peu-près , les Médecins & les Inoculateurs visitoient occasionnellement les malades de Petite-Vérole ; les Inspecteurs entroient tous

les jours dans des chambres dont l'atmosphère étoit infectée : puis, sortant de là sans précaution , ils abordoient des enfans susceptibles d'infection ; & jamais ils n'ont communiqué la maladie à personne , jamais il n'est rien arrivé qui pût seulement en donner le soupçon. Tout doute raisonné doit céder à une pareille masse d'évidence.

2. Il a été démontré à la Société, par des faits plus nombreux & plus positifs encore , que l'atmosphère infecte qui environne un foyer de contagion , s'étend à très-peu de distance. Les faits rapportés ci-dessus , pag. 86, 92, 95 & 112 des *Recherches*, établissent la chose de la manière la plus évidente , & sont tellement sans réplique , que j'ai cru pouvoir omettre comme superflues , les autres preuves que les procédés de la Société ont fourni dans la suite. Mais je déclare ici que l'expérience de la Société a constamment & uniformément confirmé cette proposition. Depuis six ans , il s'est écoulé peu de semaines où nous n'ayons eu des preuves positives que les exhalaisons contagieuses de la Petite-Vérole ne s'étendoient pas jusqu'aux

maisons immédiatement attenantes à celles où en étoient les foyers. Cependant il est arrivé plusieurs fois, dans ce même intervalle de tems, que la maladie a été généralement épidémique dans les villes & les villages qui nous environnent.

Mais la décision de cette question conduit à des conséquences trop importantes, pour que je ne desirer pas à cet égard l'instruction que peuvent me fournir encore les lumières & l'expérience de tous mes Collègues. Si les conclusions auxquelles je suis parvenu dans mes recherches sont erronées, les questions que j'ai mises à la suite sont bien propres à faire découvrir ces erreurs. Je prie le Lecteur d'y donner une attention particulière. Si l'on peut répondre affirmativement à la première, à la troisième, ou à la quatrième demande, ou négativement à la deuxième & à la cinquième, je demande un détail exact de toutes les circonstances des faits sur lesquels on fonde ces réponses.

La lettre du Docteur Waterhouse est curieuse & instructive. Il est bien plus satisfaisant de pouvoir dire que la Petite-Verole

a été bannie de quelque endroit par des réglemens civils , que de prouver qu'elle pourroit l'être. Cependant je ne voudrois pas proposer ce qui se pratique à Rhode-Island , comme un exemple à imiter. Les mesures qui y sont adoptées pour éloigner la contagion , semblent avoir été dictées par la crainte , plutôt que par la raison , & par une vue distincte du danger ; & il y en a plusieurs qui sont parfaitement inutiles. Telles sont les précautions d'enfermer les malades dans le terrible cercueil , de les transporter dans une isle déserte , de condamner les rues où il s'en trouve hors d'état d'être transportés , de placer des gardes pour empêcher qu'on ne passe dans leur voisinage , & plusieurs autres également embarrassantes & inutiles. Il est probable que ces difficultés qui ne sont bonnes à rien , & la supposition mal fondée des avantages particuliers que fournit la petite isle près de Newport , ont empêché qu'on ne cherchât à imiter ailleurs ce qu'on a exécuté dans Rhode-Island pour en bannir la Petite - Vérole. Le Docteur Waterhouse compte environ onze

mille habitans à New-Port. Le reste de l'isle est très-peuplé. Outre le port principal , il y a plusieurs endroits où abordent les bacs , qui font continuellement le trajet entre le continent & l'isle , qui est le grand passage entre les Provinces du nord & celles du midi. Cette isle a d'ailleurs des relations si étendues & si multipliées avec les pays étrangers , qu'il n'en existe peut-être pas une dans le monde qui ait autant de communication avec d'autres nations voisines ou éloignées ; & qui soit aussi exposée à recevoir de tous les côtés la contagion de la Petite-Vérole. Relativement à ce danger , les habitans de l'Angleterre sont , en comparaison de ceux de Rhode-Island , dans une position très-retirée , & par conséquent bien plus favorable. Le Docteur Waterhouse observe que la Petite-Vérole est plus souvent apportée du continent voisin que des pays éloignés , c'est-à-dire , par les gens qui apportent les denrées au Marché , & par les autres passagers qui arrivent sur les bacs & autres petits bateaux , que par les vaisseaux qui abordent au port principal. Mais l'Angleterre ne reçoit que des

bâtimens de la nature de ces derniers , & il n'y a point de bacs qui établissent des communications entre ses côtes & celles du continent.

Mais notre pays n'est point encore préparé à recevoir une pareille proposition. Le moyen duquel on pourroit aujourd'hui se promettre le plus de succès , dans la vue de détruire les erreurs & les coutumes pernicieuses qui sont encore si généralement répandues dans tout le Royaume , seroit l'établissement de Sociétés qui auroient pour objet d'empêcher, chacune dans le lieu où elle se seroit formée , les progrès de la Petite-Vérole naturelle. Dans les villes d'une certaine grandeur , où la Petite-Vérole est presque constamment présente , & où personne ne pense à l'éviter , elles auroient beaucoup d'obstacles à vaincre ; mais ces difficultés mêmes devroient plutôt animer que décourager ceux qui ont vraiment à cœur le bien de l'humanité. Ils doivent se souvenir que c'est dans les villes les plus peuplées que la maladie fait le plus grand mal possible ; que leurs efforts pour en diminuer le ravage , ne sau-

roient être accompagnés d'aucun danger ; qu'au contraire ils auront toujours un succès plus ou moins favorable , lors même que les réglemens proposés dans ce but seroient imparfaits , ou mal exécutés. J'espère beaucoup que les Médecins , conduits par un esprit de bienfaisance , tâcheront de former de semblables associations. C'est eux qui sont le plus souvent témoins des souffrances que cause cette maladie dégoûtante. L'exercice journalier de leur profession les appelle à s'occuper si constamment & si péniblement des moyens de sauver la vie de leurs semblables & de soulager leurs maux , qu'ils ont peut-être plus de plaisir que personne à satisfaire les sentimens charitables , qui d'ailleurs pourroient les porter à de pareilles recherches. C'est ce qui me fait présumer qu'ils s'emploieront de tout leur pouvoir à mettre en activité des propositions qui tendent directement à ce but. Ils peuvent , mieux que personne , distinguer les avantages d'un plan de cette espece , combattre les obstacles qu'il rencontre , & montrer comment il peut être mis en exécution. Ils peuvent encourager

ces établissemens avec tout le zele que dicte l'humanité, sans qu'on puisse le moins du monde les soupçonner d'un motif intéressé. Les frais qu'exigent ces établissemens, sont trop peu considérables, pour être nulle part un obstacle invincible. Au contraire, on peut se flatter que, dans chaque ville, les habitans les plus éclairés & les plus zélés pour le bien public, rassemblés en une Société qui n'a de but que la bienfaisance, communiqueront aisément à d'autres l'esprit qui les anime, & répandront dans tous les ordres des citoyens une vive émulation pour en avancer le succès.

Intimement convaincu des heureux effets que peut avoir pour l'humanité, la réunion des efforts des Médecins pour arrêter les ravages de la Petite-Vérole, je prends la liberté de m'adresser aux personnes de leur état, les plus distinguées par leur savoir & la générosité de leurs sentimens, & je les prie de ne pas oublier que la partie de leur art qui consiste à prévenir les maladies, est celle qui les honore le plus, en même tems qu'elle est la plus utile.

A en juger par le succès qu'ont eu nos réglemens , malgré les obstacles qu'il a fallu combattre pour les mettre en vigueur , je n'ai pas de doute que la Petite-Vérole naturelle ne pût être à-peu-près bannie de tout canton , dont les habitans se soumettroient volontiers à l'inoculation. Non - seulement cette opération mettroit tout de suite à couvert la vie d'un grand nombre d'enfans , mais ses conséquences auroient les plus heureux effets. Suivie avec persévérance , elle anéantiroit enfin ces erreurs médicales & ces opinions superstitieuses , qui ont si long-tems & si cruellement trompé les hommes. Les faits étant publiquement constatés , & tout ce qu'il y a dans la société , d'hommes capables de raisonner , étant enfin convaincu , on pourroit en toute sûreté , & avec la certitude du succès , porter une loi qui tendît à rendre l'inoculation plus générale encore ; ou , ce qui seroit alors bien plus facile & plus agréable aux cœurs dominés par des sentimens d'humanité , on pourroit établir des réglemens qui tendroient à bannir la Petite - Vérole de toute la Grande - Breta-

gne (1). Mais, si jamais on arrive au moment heureux où de pareilles espérances pour-

(1) *Note du Traducteur.*

Je crois que l'Auteur porte trop loin ses espérances à cet égard ; on peut se flatter de voir l'inoculation généralement adoptée dans la Grande-Bretagne & en d'autres pays ; & il est vrai que, lorsqu'il n'y aura plus de Petite-Vérole naturelle, on pourra se dispenser d'inoculer qui que ce soit, parce que cette maladie ne s'engendre pas d'elle-même, & que le levain qui l'excite n'existant nulle part, tout le monde en sera nécessairement à l'abri. Mais quoique l'inoculation fût rendue générale dans un pays, si elle ne l'étoit pas aussi par tout ailleurs, il seroit fort imprudent, pour ne rien dire de plus, d'exposer les générations naissantes aux ravages que pourroit causer chez elles cette maladie, si malheureusement, par quelque accident, on en laissoit jamais introduire le venin chez elles ; & comment se flatter qu'il n'arrivât jamais d'accidens pareils, malgré toutes les précautions possibles ? On a réussi à bannir la peste de la plupart des pays de l'Europe, &, par des soins très assidus, on l'entient éloignée : tous ces soins cependant n'empêchent pas qu'elle ne s'y manifeste quelquefois, & qu'elle n'y cause des maux affreux dans les endroits qu'elle visite. La Petite-Vérole, survenant dans un lieu où elle n'auroit point été depuis cinquante ans, n'y seroit pas moins terrible, & il seroit bien plus difficile de s'en garantir. Il n'y a qu'une contrée au monde où la peste soit habituellement endémique ; la Petite-Vérole est par-tout.

roient

roient se réaliser , ce ne sera qu'en conséquence des efforts réunis & constans des Législateurs , des Magistrats & des Médecins ; ce sera par un travail long & pénible , suivi avec beaucoup d'assiduité , de soin & de zele. On ne sauroit rendre à l'espèce humaine un service qui méritât de plus grandes récompenses , si du moins on en mesure le prix par le nombre des vies qu'il sauveroit , & par la multitude de maux dont il délivreroit les hommes. Rien ne feroit plus d'honneur à notre profession que de mettre en exécution , autant qu'il dépendroit de nous , un plan si utile à l'humanité , & rien ne mériteroit plus la reconnoissance des cœurs qu'anime le zele pour le bien de leur patrie , & pour celui de leurs semblables.



P O S T S C R I P T U M (1).

Dans les *Recherches* ci-dessus , il n'a point été question d'une opinion mise en avant par quelques Médecins ; c'est que la contagion de la Petite - Vérole ne se communique absolument que par attouchement , & jamais par le moyen de l'air. Il paroissoit peu nécessaire de combattre cette doctrine qu'aucun de mes compatriotes n'a adoptée. Mais quelques savans Auteurs en France & en d'autres endroits du continent , ont voulu la soutenir ; & puisque ces *Recherches* doivent être traduites en françois , je crois qu'il est de mon devoir de combattre cette doctrine. Je vais le faire en récapitulant , & en plaçant sous un même point de vue quelques argumens & quelques faits dispersés en différens endroits de cet essai , & rapportés pour prouver d'autres propositions.

(1) Ce *Postscriptum* qui n'est pas dans l'original , a été communiqué au Traducteur par M. Haygarth , pour être ajouté à cette Traduction.

J'ai avancé (pag. 20) « que la Petite-Vé-
» role naturelle peut se communiquer sans
» contact immédiat du malade ou de la ma-
» tiere variolique , & qu'elle se propage par
» le moyen de l'air d'une personne à l'autre.
» Car la matiere variolique appliquée à une
» blessure , ou à l'intérieur des narines , ou
» à une partie quelconque de la peau , pro-
» duit la Petite-Vérole inoculée ; de façon
» que la Petite-Vérole naturelle paroît être
» toujours communiquée par l'air ». Cet ar-
gument repose sur deux faits évidens ; 1°. l'inflammation locale & la suppuration , qui
suivent constamment l'infection par contact ,
& précèdent la fièvre éruptive ; 2°. la diffé-
rence par-tout reconnue entre la Petite-Vé-
role naturelle & la Petite-Vérole inoculée ;
qui n'est jamais produite que par le contact
de la matiere variolique. Le lecteur instruit ;
qui considère avec attention le nombre &
l'authenticité des faits sur lesquels est fondée
cette conclusion , se convaincra aisément de
cette vérité. Cependant comme l'erreur que
je combats ici peut , selon mon opinion ,
avoir des suites funestes en proportion de ce

qu'elle fera plus ou moins accréditée, je crois qu'on ne sauroit se donner trop de soin pour la réfuter. J'ai eu connoissance d'un grand nombre de cas parfaitement constatés où la Petite-Vérole s'est communiquée sans aucun contact de la matiere vénéneuse ; mais il me suffira d'en rappeler deux qui donnent la preuve la plus claire & la plus décisive que l'on puisse desirer. « Une fille du feu Révérend M. Harwood passa (1), sans le toucher, près d'un enfant qui avoit la Petite-Vérole; elle prit la fièvre onze jours après, & eut la même maladie ». (*Voyez p. 32.*)

2. Le frere de Miss A. passa fort près d'un enfant qui avoit la Petite-Vérole, sur le rempart de Chester. Curieux de voir le malade, » il s'arrêta devant lui pour le regarder; il » s'arrêta encore après s'en être écarté de » quelques pas. La jeune Demoiselle est sûre » qu'il ne la toucha pas; mais elle croit qu'il » s'en approcha plus près qu'elle-même, ou » qu'aucun de ses freres ». Ce jeune homme

(1) Dans le Row, espece de gallerie couverte, ou de portique ouvert d'un côté sur la rue.

prit la fièvre éruptive le dixième jour après l'entrevue. (*Voyez* pag. 87.) Dans l'un & l'autre cas, il ne pouvoit y avoir le moindre soupçon d'infection communiquée par l'atouchement du malade ou de ses habits, atouchement qui auroit pu avoir lieu dans une chambre. L'un de ces jeunes gens tomba malade le dixième, & l'autre le onzième jour après avoir respiré l'air infect. Chacun fait que c'est-là l'intervalle qui s'écoule le plus ordinairement, entre le moment de l'infection & le commencement de la Petite-Vérole naturelle.

Les François & les Anglois ont été longtemps rivaux dans les Arts & les Sciences, qui font le malheur des hommes & tendent à leur destruction. Puissent-ils désormais se disputer la gloire d'exceller dans la science, dont l'objet est le bonheur & la conservation de l'espèce humaine; c'est le vœu le plus sincere & le plus ardent de

J. H.

Chester, 31 Mars 1786.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

P R É F A C E du Traducteur.	pag. iiij.
D É D I C A C E aux Membres de la Société pour la Petite-Vérole, dans la ville de Chester.	1.
I N T R O D U C T I O N.	7.
R E C H E R C H E S sur les moyens à employer pour prévenir la Petite-Vérole	15.
§. I. La Petite-Vérole est une maladie con- tagieuse.	Ibid.
§. II. Depuis que la Petite-Vérole a com- mencé à paroître, on ne l'a jamais vue produite par d'autres causes que la con- tagion.	Ibid.
§. III. Le poison de la Petite-Vérole est so- luble dans l'air.	19.
§. IV. Si deux personnes sont exposées pour la première fois à la contagion de la Pe- tite-Vérole, il est rare qu'elles échappent	

l'une & l'autre à la maladie ; & si trois personnes sont exposées à la fois , il est beaucoup plus rare qu'elles l'évitent toutes trois. 26.

§. V. *la période , entre le moment de l'infection & le commencement de la fièvre , se termine généralement du sixieme au quatorzieme jour inclusivement après l'inoculation , & dans la Petite-Vérole naturelle elle n'est pas beaucoup plus longue.* 33.

§. VI. *Les personnes susceptibles d'être infectées de la Petite-Vérole , le sont en respirant l'air impregné de miasmes varioliques , soit auprès d'un malade depuis le tems de l'éruption jusqu'à celui où les dernières croutes sont tombées , soit dans le voisinage de pus frais , soit auprès de celui qui a toujours été exactement renfermé depuis qu'on l'a tiré des pustules.* 48.

§. VII. *Les habits , les ameublemens , les alimens , quoiqu'exposés aux exhalaisons varioliques , n'acquierent pas la propriété de propager l'infection , ou du moins ne l'acquierent que très-rarement.* 63.

§. VIII. *L'infection ne peut être portée par*

216 TABLE DES MATIERES.

*L'air qu'à une très-petite distance de la
matiere variolique.* 77.

S. IX. *Par conséquent on peut empêcher la
Petite-Vérole de se répandre , en retenant
les personnes susceptibles d'en être atta-
quées , hors des limites dans lesquelles les
miasmes varioliques peuvent les infecter ,
jusqu'à ce que ces miasmes soient dé-
truits.* 97.

QUESTIONS. 120.

APPENDICE. 121.

LETTRE du Docteur B. Waterhouse. 122.

PROCÉDÉS d'une Société établie à Chester. 129.

CONCLUSION. 196.

POSTSCRIPTUM. 209.

FIN de la Table.

Messieurs.

6 Dorival.	1781 De Verchamps.
7 De Pillot de Chenecey, <i>honoraire.</i>	Broquard de Lavernay.
7 Camusat, <i>honoraire.</i>	1783 D'Audeux.
7 Spotots, <i>honoraire.</i>	1783 De Mongenet.
8 Daudé de Monteil.	1783 Talbert de Nancray.
1 Villefracon.	1583 Caboud.

V. siecle. BRIOUDE, *diocèse de S. Flour.*

Roi, *premier chanoine.*

CHANOINES, COMTES ET CHAPITRE. *Messieurs.*

De Montal de Coteuge, <i>révôt. 1779.</i>	1769 De Fenelon.
De Bourdeilles, <i>doyen.</i> 1778.	1771 De Chavanat de Mont- gour.
De Combres.	1771 De Chavanat.
De Montal de Nozieres.	1773 De Mallian, <i>théol.</i>
De la Rochette.	1773 De Vault.
De la Rochette Duver- net.	1774 D'Entil de Ligonés.
De Pestels la Chapelle.	1776 Dupont de Ligonés.
D'Anteroches.	1776 De Beaufranchet.
De Mostuejols, <i>syndic.</i>	1778 Dupeyroux.
Mas de Massals, <i>vic.-</i> <i>gén. de S. Flour, synd.</i>	1779 De Dienne.
	1779 De Sainte-Hermine.
	1783 De Chavanat.

CHANOINES, COMTES HONORAIRES, CI-DEVANT MEMBRES
DU CHAPITRE. *Messieurs.*

Cardinal de Bernis.	L'abbé Pestels de la majorie.
Comte de Condom.	

CHANOINES, COMTES HONORAIRES, PAR LEUR PLACE. *Messieurs.*

Comte du Puy.	L'abbé de Pebrac.
Comte de Mende.	

CHANOINES, COMTES HON. PAR LETTRES DU CHAP. *Messieurs.*

Comte d'Orléans.	L'évêque de S. Flour.
Comte de Lodeve.	L'abbé de Mostuejols, <i>aumô-</i>
Comte de Clermont.	<i>nier de MADAME.</i>

